

LA
FEMME FORTE

CONFÉRENCES

DESTINÉES AUX FEMMES DU MONDE

PAR

M^{gr} LANDRIOT

ARCHEVÊQUE DE REIMS

10^e ÉDITION

PARIS

VICTOR PALMÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

25, RUE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 25

1876

FEMME FORTE

PREMIER ENTRETIEN

*Mulierem fortem quis inveniet ?
Procul et de ultimis finibus pretium
ejus. Confidit in eâ cor viri sui, et
spoliis non indigebit: Reddet ei bo-
num et non malum, omnibus diebus
vitæ suæ. — PROV., XXXI, 10-12.*

Qui trouvera la femme forte ? Elle est plus précieuse que les perles qui viennent des extrémités du monde. Le cœur de son mari met sa confiance en elle et il n'aura pas besoin de richesses étrangères. Elle lui rendra le bien et non le mal tous les jours de sa vie.

MESDAMES,

« Toute l'Écriture, qui est divinement inspirée, est utile pour instruire, pour enseigner..., afin que nous devenions parfaits et propres à toute bonne œuvre (1). » — L'Écriture sainte, disent les Pères, est comme une vaste prairie émaillée de fleurs, où les plantes les plus belles, les plus variées, les

(1) II TIM., III, 16-17.

plus admirablement nuancées, croissent et se développent pour l'agrément de la vue, et préparent, aux jours d'automne, les fruits les plus savoureux. Rien n'est en effet plus profond que l'enseignement des divines Écritures, rien n'est plus beau, plus simple, et en même temps plus gracieux. Les paroles des saints Livres ont une saveur particulière, une lumière qui leur est propre, une clarté et une chaleur qui pénètrent d'une certaine façon, qui attirent le cœur par un inouvement aussi doux qu'énergique ; jamais les ouvrages de l'homme n'ont produit un aussi merveilleux résultat. Un seul mot de la Bible, s'il rencontre une terre bien préparée, devient la semence qui donne du fruit au centuple, et prépare dans une âme une riche moisson de vertus. Voyez cette petite graine portée sur le souffle des vents : si vous l'examinez de près, vous la trouverez munie d'un appareil à la fois solide et délicat qui ressemble à des ailes. Aussi, comme elle voltige légèrement et avec grâce ! elle s'en va au gré de la Providence dont l'œil maternel l'accom-

pagne toujours ; et quand son heure de germer est venue, on dirait qu'une main douce et prévoyante l'abat sur un petit coin de terre : là elle tombe, elle entre en terre, elle lève et se charge de fruits nombreux et féconds. Ainsi vont les paroles de l'Écriture : grâce à la prédication évangélique, l'air est plein de ces germes divins, les semences ailées voltigent partout ; et quand une âme est prête, le souffle de la grâce lui porte une de ces graines merveilleuses, qui vient on ne sait d'où, et qui peut enfanter avec le temps une forêt de grands arbres : *et terra gignet germen suum, et pomis arbores replebuntur* (1).

Plusieurs fois, Mesdames, dans nos entretiens du mois, j'ai eu l'occasion de présenter à vos méditations quelques paroles de l'Écriture sur vos principaux devoirs, et je suis heureux de vous rendre cette justice que toujours la semence divine est tombée en d'excellentes terres ; ce n'est pas une des moindres consolations et récompenses de

(1) LEVIT., XXVI.

votre Pasteur. — Depuis longtemps j'avais la pensée de commenter un admirable chapitre du livre des Proverbes sur la femme forte; il me semblait y voir, à l'avance, de nombreuses et intéressantes conclusions pour la pratique de votre vie : car l'Écriture, qui parle souvent de la femme et de ses devoirs, semble avoir résumé dans ce chapitre la substance de son enseignement. Nous commencerons donc aujourd'hui (1), et nous continuerons successivement, à mesure que les développements se présenteront à mon esprit.

—

Qui trouvera la femme forte ? *mulierem fortem quis inveniet* ? — Le Seigneur a établi ses ouvrages deux à deux, dit l'Écriture, et le contraste est une loi de la création : *intuere in omnia opera Altissimi : duo et duo et unam contra unum* (2). Ce contraste est très-frappant dans la création de l'homme et de la femme, et dans la distribution de leurs qualités différentes : à l'homme, d'une ma-

(1) 30 sept. 1861.

(2) ECCL. I., XXXIII, 15.

nière plus spéciale, l'intelligence, le conseil, la force; à la femme, l'intelligence du cœur, la souplesse et cet instinct mystérieux de mille choses qui échappent à l'homme. Sans doute, les richesses de l'une de ces deux merveilleuses créatures ne sont point complètement refusées à l'autre : je signale seulement les qualités qui, selon les lois ordinaires, dominant dans un mélange où les dons sont continuellement variables. Ainsi la force n'est point généralement regardée comme le caractère propre et prédominant de la femme : ce qui ne veut point dire, assurément, que la femme ne puisse être forte et courageuse, et que l'homme ne soit, en bien des circonstances, plus faible que la femme. Il s'agit uniquement de ce qui se présente habituellement, de ce qui résulte de la constitution primitive, des dons spéciaux accordés à la femme et de sa mission en ce monde. Nous dirons encore qu'à côté de chacune de nos qualités se trouve un défaut opposé, et que par suite des infirmités de la nature et des misères du péché, là

flexibilité de caractère, la souplesse de constitution dégénèrent facilement en faiblesse et en inconstance. Ce qui fait dire à saint Thomas que les imperfections du tempérament sont pour beaucoup dans la faiblesse reprochée aux femmes, *propter imperfectionem corporalis naturæ* (1). Aussi le Sage répond à la pensée des siècles et au jugement de l'expérience quand il s'écrie : *Qui trouvera la femme forte ?* — Peut-être la réponse serait-elle plus facile si l'on disait : Qui trouvera la femme légère, mobile, ardente et froide successivement ? Qui trouvera ces caractères enthousiastes, passant avec une rapidité extrême d'une conviction à l'autre, pleins de mollesse et d'inconsistance, et semblables à ces êtres gélatineux qui se décomposent sur les bords de la mer ? Qui trouvera ces natures mobiles comme le vent et changeant d'opinion selon les variations du temps ou les caprices de la foule déraisonnable ? A de semblables questions

(1) *Ethique*, I. VII, lect. 5.

les réponses seraient immédiates et les applications nombreuses.

Qui trouvera la femme forte ? — Cette femme qui sait puiser dans un courage quotidien l'énergie nécessaire pour faire face à toutes les difficultés de sa position, aux ennuis de tous les jours, aux préoccupations de toutes les heures, aux contrariétés incessantes ? La femme forte, qui résiste aux chocs si nombreux de la vie, aux tristesses de famille, aux froissements d'intérieur, et à toutes ces peines intimes qui, semblables aux légions d'insectes en automne, assiègent continuellement le cœur de la femme ; la femme forte, qui préside avec une sagesse imperturbable aux travaux de sa maison, aux détails du ménage, au soin des enfants, à la surveillance des domestiques et à l'ordonnance de cette multitude de petites affaires qui se succèdent dans la famille aussi rapidement que les nuages dans le ciel ? Qui trouvera la femme forte, plus forte que le malheur, que les coups de la fortune, que les calomnies, que la malignité humaine ; et qui,

après le passage de toutes les vagues, demeure comme la colonne en mer pour éclairer et fortifier les pauvres naufragés ? *Mulierem fortem quis inveniet ?*

Plus tard, dans l'explication des versets suivants, nous aurons l'occasion, Mesdames, de revenir avec détail sur cet important sujet. Bornons-nous aujourd'hui à quelques courtes réflexions.

La raison, la fermeté de caractère et un ensemble de qualités naturelles, peuvent contribuer grandement à édifier ce tempérament moral, cette nature parfaite que l'Écriture appelle la femme forte ; et ce que j'admire tous les jours dans les Pères de l'Église, c'est l'art merveilleux avec lequel ils savaient cultiver le sol de la nature, en exploiter avec une habileté divine les moindres richesses, pour y jeter la semence de l'Évangile et l'arroser avec la grâce de Jésus-Christ. Mais la religion seule pourra donner à votre caractère cette fixité, cette supériorité d'énergie et cette persévérance qui couronnent l'usage de nos plus belles facultés. En

dehors de Dieu et de son assistance surnaturelle, la nature est trop faible et bien souvent trop misérable pour amener et surtout mûrir ce fruit de vertu, cette exquisite production d'un arbre divin, que l'Esprit Saint cherche partout sous le nom de femme forte : *Mulierem fortem quis inveniet ?* Soyez de vraies chrétiennes, soyez profondément et sincèrement pieuses, faites de Dieu l'aliment habituel de votre vie, et alors seulement vous pourrez vous rapprocher de cet idéal de force et de vigueur dont les héroïnes chrétiennes nous ont donné tant d'exemples, et qui faisait dire aux philosophes païens : Quelles admirables femmes que ces femmes chrétiennes ! *Papæ ! quales mulieres apud christianos sunt* (1) ! A force de goûter Dieu, de savourer Dieu, et d'en faire l'ami et le confident de vos peines comme de vos joies, vous deviendrez comme une même chose avec lui : ce contact supérieur sera le ciment invisible de vos pensées, de vos désirs, de

(1) CHRYSOST., *ad vid. junior.*, t. I, p. 416, éd. Gaumé.

vos résolutions, de vos sentiments ; les pierres de votre vie, c'est-à-dire vos actions, seront unies ensemble, agglutinées et consolidées, comme ces édifices du peuple romain dont il est si souvent parlé dans l'histoire, et qui ont bravé l'injure des âges, parce qu'un ciment aussi dur que le bronze en a fait des monuments impérissables. C'est ainsi que se sont formées toutes les femmes chrétiennes qui ont donné de si admirables exemples à la postérité ; c'est à cette école qu'ont puisé leur héroïsme les vierges et les femmes martyres, les Agnès, les Perpétue, les Apollonie, c'est à cette école que d'autres femmes dont la force s'est développée dans une sphère moins éclatante, ont pris cette énergie qui supporte le martyre à petit feu, le martyre de la vie de tous les jours, le martyre où la nature s'immole et brûle sur l'autel du devoir : immolation sublime dont saint Ambroise disait : « Quel nombre inconnu de martyrs du Christ dans la secrète obscurité de la vie quotidienne ! » et saint Grégoire le Grand : « Si nous conservons la vraie pa-

tience au milieu des peines de la vie, nous sommes des martyrs, sans avoir besoin du glaive des bourreaux (1). » C'est là encore, et par suite d'une infiltration divine, que s'exercent et s'accroissent la patience pleine de douceur et la vigueur étonnante de ces vierges consacrées à Dieu, dans les écoles des pauvres, dans les orphelinats, dans les hôpitaux, dans les visites des pauvres. Il ne faut rien moins que la force qui enfantait les martyrs, pour multiplier tous les jours de semblables prodiges. Dans le Christianisme, Mesdames, il ne doit donc pas être aussi difficile de répondre à cette question : *Qui trouvera la femme forte ?* Le sang du Christ en a répandu la semence, et partout elle a germé. Puisse la grâce en multiplier la race dans notre pieuse Association ! Et si jamais on était embarrassé pour trouver une solu-

(1) « Quanti ergo quotidie in occulto martyres Christi sunt, et Jesum Christum confitentur... Ille ergo testis est qui, ad stipulantibus factis, Domini Jesu præcepta testatur. » (AMBROS., in Ps. 118, Sermon. 20, nos 47-48.) — « Nos ergo sine ferro esse possumus martyres, si patientiam veraciter in animo custodimus. » (GREG. MAGN., in *Evang.*, hom. 35, n° 7.)

tion aux paroles de l'Écriture, qu'on puisse aisément la venir chercher parmi vous et y rencontrer toujours les exemples d'une vertu si rare : *Mulierem fortem quis inveniet ?* N'est-ce pas à une femme chrétienne, que saint Chrysostome adressait ce magnifique éloge : « Vous possédez une science supérieure à tous les orages : vous avez l'énergie d'un esprit vigoureux, qui est plus puissant que d'innombrables armées, plus sûr que les murailles et les tours avancées (1) » ? Nous ne saurions croire que la race de ces beaux caractères puisse être perdue chez les femmes chrétiennes.

L'Écriture sainte ajoute que la *femme forte est plus précieuse que les perles qui viennent des extrémités du monde*. — « Rien n'est meilleur qu'une excellente femme, dit saint Grégoire de Nazianze; rien n'est pis qu'une mauvaise (2). » Une femme excellente est le plus précieux trésor pour une maison;

(1) *Epist. 6 Olymp.*, t. III, p. 699, éd. Gaume.

(2) *Orat. in funere patris*, c. VII, t. I, p. 994, édition Migne.

c'est la vie de l'intérieur, c'est la lumière avec ses mille reflets gracieux, c'est l'âme qui pénètre tout et laisse partout la trace de ses contacts délicieux. L'Esprit Saint, traitant ailleurs le même sujet, ne craint pas d'employer un terme de comparaison qui est le plus ordinairement réservé pour décrire l'action bienfaisante et miséricordieuse de la Divinité : « De même que le soleil répand la lumière et la chaleur dans les hauteurs des Cieux, et semble vivifier la nature tout entière, ainsi le visage d'une femme vertueuse est l'ornement de sa maison. » Et comme s'il craignait de n'en pas assez dire, l'Esprit Saint continue son éloge progressif, et compare la physionomie de cette femme à la lumière brillante qu'on allumait sur le chandelier d'or dans le temple de Jérusalem : *Sicut sol oriens mundo in altissimis Dei, sic mulieris bonæ species in ornamentum domûs ejus : lucerna splendens super candelabrum sanctum* (1). Vous voyez, Mesdames, que si l'Écriture a des paroles sévères

(1) ECCLII., XXVI, 21-22.

sur les femmes, elles les rachète avec usure en prodiguant les louanges à celles qui, par leurs vertus et leurs qualités éminentes, font la gloire de votre sexe. Comme il n'y a ordinairement rien de médiocre en votre nature, soyez donc au nombre des femmes excellentes, afin qu'on puisse dire de vous, en toute vérité, que vous valez mieux que les perles achetées à grand prix dans les contrées lointaines ; afin que jamais, même de loin, on ne puisse vous appliquer cette autre parole de nos saints Livres : « Quand la femme est méchante, sa malice renferme et surpasse toutes les autres malices : *Omnis malitia nequitia mulieris..... brevis omnis malitia super malitiam mulieris* (1). »

« Le cœur de son mari, continue le Sage, met sa confiance en elle, et il n'aura pas besoin de richesses étrangères. » — La confiance, Mesdames, c'est l'âme de la vie, le bonheur de l'existence, le charme des rapports, le lien des cœurs. La confiance, c'est tout dans la vie. Là où la confiance n'existe

(1) ECCLI., XXV.

point, c'est la mort, et quelque chose de pis que la mort, c'est-à-dire une vie qui n'a point ses éléments, et dont la respiration est continuellement oppressée. — Si j'avais, Mesdames, à prêcher vos maris, je leur dirais : Sachez mériter la confiance de vos femmes, car la confiance intime du cœur est une chose qui ne se donne, ni ne se commande : il faut la conquérir par la vertu. La confiance tient à des choses si élevées, que Dieu n'a pas voulu la mettre à la libre disposition de l'homme, et je dois l'en remercier, car il ne pouvait protéger plus victorieusement le plus noble patrimoine de l'humanité : le respect des grandes et belles choses. Je dirais donc à vos maris : Si vous perdez le respect et la confiance de vos femmes, n'est-ce point vous qu'il faut principalement accuser ? — Mais, Mesdames, c'est à vous que je m'adresse, à vous que j'ai l'intention de rendre bonnes, excellentes, parfaites, quels que puissent être les défauts de votre entourage. Méritez toujours la confiance de vos maris ; et vous la mériterez infailliblement par une vie exem-

plaire, par une vertu douce, patiente, constamment invariable, au milieu même de tout ce qui peut vous blesser. Un homme peut avoir de grands défauts, de grands vices; il peut avoir ses heures d'irritation, où il traitera sa compagne avec des termes aussi durs qu'injustes : n'importe, si la femme est ce qu'elle doit être, il la respectera malgré lui, il aura en elle toute sa confiance; et malgré des paroles violentes auxquelles souvent la passion fait semblant de croire quand elle les profère, le cœur restera fidèle, le cœur s'inclinera devant la vertu, le cœur aura confiance : car c'est un autre privilège de la vérité, qu'il n'est pas permis à l'homme de mépriser longtemps et sérieusement une vertu que rien n'ébranle et qui persiste au milieu des plus dures épreuves.

Mais combien plus heureux ce ménage où le cœur des deux époux est attiré par une confiance réciproque, où la fusion des âmes existe, où elles se penchent naturellement l'une vers l'autre, comme deux vases dont le premier renferme une liqueur qui est né-

cessaire au second. De pareilles unions sont une des plus précieuses bénédictions du Ciel, c'est la richesse et le bonheur de la vie, comme les appelle un Père de l'Église (1); c'est le Paradis sur la terre; après les joies du Ciel et celles de la foi sur cette terre d'exil, c'est l'avant-goût de cette vie meilleure, où tout ce que le cœur peut rêver sera l'objet de notre intime possession : le respect, la confiance, l'amour pur et l'éternité. Le mari, dans cette vie de confiance mutuelle, verse dans l'âme de la femme l'intelligence, la lumière, la vigueur et le conseil; la femme, de son côté, ombrage la tête de son époux avec une couronne de fleurs gracieuses; elle lui donne, comme un arbre fécond, la fraîcheur et les fruits de l'âme aimante; elle le dédommage des peines de la vie, elle essuie ses larmes, elle glisse dans ses veines une huile de joie et de bonheur. « La femme forte, dit ailleurs l'Esprit Saint, est la joie de son

(1) « Hanc unam inter beatitudines ponit sapiens : in hoc enim omnes divitiæ, omnis felicitas consistit. » (CHRYS., *in Act. Apost.*, hom. 49, no 4, t. IX, p. 415.)

mari ; elle lui fera passer en paix toutes les années de sa vie⁽¹⁾... Elle répandra la vigueur dans ses os, *impinguabit ossa illius*⁽²⁾. »

Heureux le mari qui possède une semblable compagne : *il n'aura pas besoin de richesses étrangères : spoliis non indigebit*. Son cœur possédera son trésor dans sa maison, et tout ce qui séduit au dehors n'aura point d'attraits pour lui. La grâce, la vertu, l'affection de son épouse seront un lien préparé par la Providence pour le retenir dans la ligne du devoir. — On pourrait dire encore, en prenant les expressions dans un autre sens, que le mari n'aura pas besoin de richesses étrangères, parce que la femme, ainsi que nous l'expliquerons plus tard, deviendra, par ses soins, son attention, sa prévoyance et son économie, une source de richesses dans l'intérieur de la famille, et qu'il ne sera pas obligé de recourir à ces moyens de faire fortune, dont l'industrie

(1) ECCLI., XXVI, 2.

(2) ECCLI., XXVI, 16.

frauduleuse et l'agiotage font tous les frais :
et spoliis non indigebit.

« La femme forte rendra le bien à son mari, et non le mal, tous les jours de sa vie : *reddet ei bonum et non malum, omnibus diebus vitæ suæ.* » Noble héritage que la Providence accorde à la femme ! Faire le bien toujours, et jamais le mal ! Faire le bien, surtout à son mari ; car elle ne forme qu'un seul être avec lui ; faire le bien en toute circonstance et par toute sorte de moyens, dans les paroles, les actions, les conseils, et même le silence ! Faire le bien, en prévoyant les embûches, les peines qui peuvent atteindre le mari, et travaillant à les éloigner ! Faire le bien, quand il est en bonne santé, quand il est heureux, en jouissant avec lui, en prenant part à son bonheur ; faire le bien surtout quand il est malheureux et souffrant, compatir à ses peines, les soulager par ces mille attentions délicates que la femme est si ingénieuse à trouver quand elle le veut ! Rendre le bien toujours, et jamais le mal : *reddet ei bonum et non ma-*

lum. Non, jamais le mal ! j'insiste sur ce point : car la femme a tant de moyens de rendre le mal quand elle le veut ! elle a tant de ressources pour se venger et mettre des épines sur la voie, quand son cœur est ulcéré ! Mesdames, je vous en conjure, au nom de Dieu, au nom de vos plus chers intérêts, au nom de votre famille et de votre sang, jamais de semblables procédés, alors même que votre mari serait colère, vindicatif, égoïste ; alors même que vous sentiriez votre cœur blessé en ce qu'il a de plus intime. — Je me trompe, vous avez un excellent moyen de vous venger, faites-lui du bien : à chaque acte d'égoïsme, opposez un acte d'abnégation, de renoncement ; à chaque parole dure, une parole douce, ou du moins le silence, non point le silence provocateur, mais le silence d'amour et de patience : et le lendemain, le soir même, pour continuer cette noble vengeance, que votre affection soit plus véritable, votre tendresse plus ingénieuse, plus attentive. Ah ! si vous saviez vous venger ainsi, quelles victoires vous

remporteriez ! Quelles luttes magnanimes ! Quels triomphes complets et pacifiques ! C'est ainsi que sainte Monique sut combattre son mari qui était violent et emporté, et livré aux désordres les plus douloureux pour le cœur d'une épouse. Elle évitait avec lui les discussions qui eussent encore irrité des plaies toutes vives ; elle attendait le jour de la miséricorde divine. A tous ses emportements elle n'opposait que calme et silence ; et si elle jugeait opportun de lui rendre compte de sa propre conduite, elle attendait qu'il fût remis et apaisé. Ce fut cette conduite, continue saint Augustin, « qui lui gagna l'admiration et le respectueux amour de son mari : *reverenter amabilem atque mirabilem viro* (1) », et qui prépara la conversion de celui qu'elle avait supporté avec tant de patience. A toutes les femmes qui venaient se plaindre à elle de leur intérieur, elle répondait en accusant leurs langues et leur donnant des avis sur le ton d'une aimable plaisanterie. Et comme ces femmes, con-

(1) *Confess.*, l. ix, c. 9.

naissant l'humeur violente du père de saint Augustin, ne pouvaient assez s'étonner qu'on n'eût jamais ouï dire qu'il eût frappé sa femme, ou que leur bonne intelligence eût souffert un seul jour d'interruption, elles en demandaient à sainte Monique l'explication secrète, et celle-ci leur enseignait son plan de conduite. Celles qui en faisaient l'essai avaient lieu de s'en féliciter ; celles qui n'en tenaient aucun compte continuaient à vivre dans un dur esclavage.—Sa belle-mère elle-même s'était laissée prévenir contre elle par de perfides insinuations ; mais désarmée par une patience infatigable, par un support plein de respect et de douceur, elle revint d'elle-même et dénonça à son fils ces langues envenimées, qui troublaient la paix du foyer : et désormais elles vécurent ensemble dans le charme de la plus affectueuse bienveillance : *nullâque jam audente, memorabili inter se benivolentiæ suavitate vixerunt*(1). — Imittez, Mesdames, un aussi beau modèle : ce sera la meilleure réponse à bien des ob-

(1) *Confess.*, l. ix, c. 9.

jections, le moyen le plus sûr d'éviter de nombreux écueils, et de faire disparaître une grande partie des obstacles qui s'opposent à la paix des familles. Imitiez cette sainte âme, dont saint Augustin disait encore qu'entre les dissentiments et les animosités elle n'intervenait que pour pacifier ; et que, souvent confidente de propos pleins de fiel et d'aigreur, elle ne rapportait aux personnes intéressées que les paroles qui pouvaient servir à les rapprocher les unes des autres ; *nisi quod ad eos reconciliandos valeret*

Terminons cet entretien par les dernières paroles du verset : Elle lui rendra le bien, et non le mal, tous les jours de la vie ! *omnibus diebus vitæ suæ*. Oui, tous les jours de sa vie ! Quand le mari est jeune, bien portant, et qu'il conserve encore les traces de quelques charmes de jeunesse, il est peut-être facile de lui faire du bien. Mais plus tard arrivent les rides de la vieillesse ; les maladies avec leur triste cortège frappent à la porte ; le caractère devient quelquefois sombre, morose, difficile, susceptible en rai-

son même de la faiblesse. C'est une heure de l'épreuve pour le véritable dévouement ; c'est alors qu'il faut un redoublement de soins, d'attentions, de services, et surtout de cordiale affection. On dit que le vin est le lait des vieillards : cette parole est encore plus vraie du vin de l'affection. Vous devez avoir dans votre cœur quelques gouttes de ce vieux vin ; vous devez en avoir en abondance, pour peu que vous ayez conservé celui de la jeunesse et de l'âge mûr. Donnez-en tous les jours une coupe remplie jusqu'aux bords à votre mari, qui déjà succombe et dont le front porte les traces de la fin de son automne et du commencement de l'hiver. Donnez du vin à ceux qui ont le cœur triste, dit l'Esprit Saint : *date vinum his qui amaro sunt animo* (1). Et le meilleur vin, celui qui réchauffe le mieux le sang de l'âme, alors qu'il se glacerait peut-être au souffle de la froide indifférence, c'est le vin de l'affection.

Mesdames, la nature défailirait souvent en cette pénible tâche : aussi c'est à des

(1) PROV., XXXI, 6.

femmes chrétiennes que je m'adresse, pour leur dire que la piété finira par rendre léger tout ce qui, dans une vie de sacrifices, ne serait pas toujours agréable à la pauvre humanité.

La religion seule peut former ces femmes vraiment fortes dans toutes les circonstances de la vie, ces femmes vraiment supérieures, qui dominent les accidents, les malheurs de l'existence, les répugnances de la nature, les défauts de caractère, et ces froissements continuels, où l'âme est comme broyée au milieu de lourdes meules, ou, ce qui n'est pas moins douloureux, lacérée entre mille coups d'épingle. Une piété profonde et sérieuse pourra seule développer chez les femmes ce tempérament moral qui résiste aux difficultés, et les rendre semblables aux oiseaux, pour s'élever au-dessus des nuages et des tempêtes, et mieux accomplir leurs devoirs dans la sérénité d'une paix toute céleste. Mais, pour être semblable à l'oiseau, il faut avoir des ailes, et Dieu seul peut mettre à l'âme ces ailes divines, aussi solides que lé-

gères, avec lesquelles l'on monte et l'on descend, comme pour disputer le prix de force et d'agilité aux princes de l'air, selon la comparaison du Prophète, *qui in avibus cœli ludunt* (1). La force consiste souvent dans l'emploi de ces ailes de l'âme, surtout quand elles sont animées par un esprit d'intelligence : *et spiritus in alis earum* (2). Puisse le Seigneur vous en donner deux comme à la femme dont il est parlé dans l'Écriture : elles ne vous seront pas inutiles pour remplir avec énergie et persévérance votre mission de femme forte : *datae sunt mulieri alae duae* (3).

(1) BARUCH., III, 17.

(2) ZACH., V, 9.

(3) APOC., XII, 14.

FEMME FORTE

DEUXIÈME ENTRETIEN.

*Quæsitit lanam et linum, et operata
est consilio manuum suarum.*

Elle a cherché la laine et le lin, et
elle les a travaillés avec des mains sages
et ingénieuses. PROV., XXXI, 13.

MESDAMES,

Nous avons commencé, dans notre dernier entretien, à expliquer le portrait de la femme forte, tel que l'Esprit Saint l'a tracé au livre des Proverbes : la femme forte, au caractère à la fois doux et énergique, comprenant ses devoirs et les accomplissant avec une persévérance que rien n'ébranle ; la femme forte supérieure aux misères de ce monde, à la malice des hommes, à l'injustice de l'opinion ; la femme forte présidant avec une noble dignité à tous les détails de

sa maison, semblable au soleil qui éclaire et échauffe l'univers, *sicut sol oriens mundo in altissimis Dei* (1). La femme forte est une chose rare, aussi rare et aussi précieuse que les perles qui viennent des extrémités de la terre. Cela tient-il à la délicatesse de la constitution, qui aurait une aussi grande influence sur le moral, et communiquerait aux idées, aux résolutions, aux projets, quelque chose de moins énergique et de plus mobile ? Saint Thomas et Albert le Grand ne craignent pas d'en donner cette première raison (2). Cela tient-il à la mollesse de l'éducation, à l'énervation des habitudes, à l'absence de ces principes religieux parfaitement arrêtés, qui enchaînent la vie tout entière ? Je crois que toutes ces causes peuvent y contribuer ; et j'ajouterai, en ne pre-

(1) ECCLI., XXVI.

(2) « Ex mollitiâ naturæ habent quod passionibus ducuntur, et non habent constantiam complexionis. » Et plus loin : « Femina ex complexionemollis est, masculus autem ex naturâ constans. » (ALBERT LE GRAND; *Ethic.*, l. VII, tract. I, c. 8 et 11, p. 274-278, t. IV.) — Nous avons cité saint Thomas dans le dernier entretien.

nant les choses que du bon côté, que le Créateur a versé ses dons d'une manière inégale sur les œuvres de ses mains, et qu'en face d'une créature qui possède une qualité prédominante; s'en trouve une autre où cette même qualité n'existe pas, du moins au même degré: — Les deux versets suivants nous ont fourni un résumé très-exact des principaux devoirs de la femme à l'égard de son mari : elle doit mériter sa confiance par sa vertu et l'ensemble de ses précieuses qualités ; sa vie doit être consacrée à embellir la vie de son mari par une constante bienveillance : *reddet ei bonum et non malum, omnibus diebus vitæ suæ.*

Le Sage continue : *La femme forte a cherché la laine et le lin, et elle les a travaillés avec des mains sages et ingénieuses.* Ce verset nous conduit à parler des travaux de la femme ; et afin de ne rien laisser d'incomplet en cette matière, nous vous entre-tiendrons aujourd'hui des travaux manuels ;

et dans la prochaine Conférence, nous parlerons des travaux intellectuels.

Une des principales occupations de la femme doit être le soin du ménage. A l'homme, les travaux extérieurs, le mouvement des affaires, le maniement des fonctions civiles et militaires, le souci du barreau, la guérison des malades, les préoccupations scientifiques. A la femme, un rôle plus modeste : son domaine est sa maison, son empire est son intérieur, ses sujets sont les personnes et les choses qui se rapportent aux détails de la vie domestique : *sicut vir publicis officiis*, dit saint Ambroise, *ita mulier domesticis ministeriis habilior æstimatur* (1). — Cette mission de la femme, comme celle de l'homme, a ses avantages et ses inconvénients ; dans tous les jardins de la terre, qu'ils appartiennent aux hommes ou aux femmes, il croît des fleurs et des épines : et souvent le bonheur dépend de la manière plus ou moins habile et prudente avec laquelle on sait cueillir les fleurs en

(1) *De Parad.*, c. 11, n° 50, t. I, p. 299, éd. Migne.

mettant les épines de côté. Il est des caractères qui ont le malheureux talent de ne pas rencontrer une épine sans s'en approcher avec une sorte de maladroite complaisance ; les piqûres ne sauraient leur manquer, et d'autant plus qu'ils savent, là où les épines n'existent pas, y mettre celles de leur propre nature, qui ne sont ni les moins nombreuses, ni les moins cuisantes.

Acceptez donc, Mesdames, la position que Dieu vous a faite en ce monde ; acceptez cette sphère d'action qui vous a été dévolue par la divine Providence. Soyez reines dans votre empire, mais, pour votre bonheur, votre tranquillité et le succès de vos affaires, ne cherchez pas à être reines ailleurs. Conseillez, insinuez, dirigez par l'affection, si la prudence vous le permet, si la sagesse vous le conseille ; mais vous serez d'autant plus fortes que vous serez d'abord ce que vous devez être, ce que Dieu vous a faites. Faire le bien dans sa sphère d'action, sans chercher à en sortir à moins qu'on n'en soit prié, est souvent la meilleure pré-

dication et le moyen le plus actif pour régler indirectement ce qui ne va pas à côté de nous.

Saint Grégoire de Nazianze dit en parlant de sa mère : « Elle pratiquait parfaitement les conseils renfermés au livre des Proverbes : elle fit tellement prospérer ses affaires domestiques, qu'on eût dit qu'elle ne s'occupait pas des choses du ciel ; et cependant elle était tellement pieuse, qu'elle paraissait demeurer étrangère à toutes les questions du ménage. Aucune de ces deux obligations ne nuisait à l'autre, elles semblaient au contraire se fortifier et se perfectionner réciproquement : *quin potius utrumque alterius ope fulcivit et confirmavit* (1). Ces paroles, Mesdames, sont la plus évidente confirmation de plusieurs vérités trop peu connues, que maintes fois je me suis appliqué à vous développer en nos pieuses réunions. La piété ne gâte rien, quand elle est vraie ; mais elle perfectionné tout, même le soin des affaires temporelles. Elle double

(1) *Orat.* 18, n° 8, t. 1, p. 995, éd. Zigne.

les forces de l'esprit et du cœur, elle donne une activité merveilleuse ; et ce que l'on accordé à Dieu, bien loin de rien enlever à nos affaires, multiplie l'attention, le dévouement, et favorise le succès. La piété et les devoirs religieux deviennent alors comme la nourriture et le breuvage que l'on donne au moissonneur au milieu de ses travaux et pendant les chaleurs de l'été ; évidemment, au point de vue mathématique, ce moissonneur perd un peu de temps à prendre les aliments, à boire le vin, à se donner quelques instants de repos. Cependant qui oserait dire qu'il perd son temps ? Il en sera de même de la piété : si elle est éclairée et bien entendue, elle ne nuira en rien au soin du ménage, à l'attention que l'on doit à ses affaires domestiques. Je voudrais, Mesdames, que chacune de vous pût mériter l'éloge que saint Grégoire donne à sa mère ; et si toutes les femmes entendaient ainsi la piété, cette fille du ciel serait moins maltraitée dans le monde. Je voudrais qu'on pût dire de chacune de vous : Cette femme trouve

le moyen de travailler si bien et si fructueusement pour les intérêts de sa famille, qu'elle semble ne réserver aucun temps pour Dieu et pour les intérêts de son âme ; et cependant elle est si pieuse, qu'elle paraît vivre en dehors des choses extérieures. Ce divin mélange est difficile à opérer, j'en conviens ; mais pourquoi ne pas l'essayer, puisque ce serait si beau, si utile pour vos intérêts et pour l'honneur de la religion ?

Après ces considérations préliminaires, revenons à l'explication de notre verset : « Elle a cherché la laine et le lin, elle les a » travaillés avec des mains sages et ingénieuses » ; et plus loin, l'Écriture ajoute : « La femme forte a pris le fuseau, *et digiti* » *ejus apprehenderunt fusum.* »

Un des grands malheurs de beaucoup de femmes est de ne pas savoir s'occuper, et s'occuper à des travaux manuels ; je suis loin d'exclure les travaux de l'intelligence, je me réserve de bientôt vous en parler. Mais, Mesdames, on ne blesse pas impunément les lois de la Providence ; et s'il y a

des cas exceptionnels, la règle générale n'en subsiste pas moins. Dieu vous a faites pour vous occuper du ménage, régler les affaires de l'intérieur, prendre soin des moindres détails. Vous avez une certaine somme d'activité que la Providence vous a départie pour cela : si vous ne l'employez pas, elle pourra se tourner contre vous, se changer en poison ou peut-être en vice. Qu'y a-t-il de plus commun à notre époque que la femme incomprise ? Je ne veux point trop dire de mal de ces imaginations souvent malades, et qui sont, sous ce rapport, autant à plaindre qu'à blâmer ; mais ne travaillent-elles pas elles-mêmes à rendre leur mal incurable, et si leur âme est incomprise, ne serait-ce pas que leur genre de vie est quelque peu incompréhensible ? Au lieu de s'occuper aux choses qui conviennent à leur sexe, elles passent le temps à rêver ; leur cerveau est toujours en travail fantastique ; elles bâtissent des châteaux en Espagne ; les femmes sérieuses préfèrent le terrain des réalités : naturellement on ne se comprend

plus quand on se rencontre. Rien n'est propre à développer les vapeurs comme ce genre d'existence plus ou moins chimérique : les nerfs continuellement tendus se fatiguent, finissent par s'irriter et prendre une tension malade ; la maladie devient chronique : et voilà des existences déclassées, qui sont, au milieu des réalités de la vie, comme de vraies sensibles que tout froisse, que tout irrite, et dont, sans qu'elles s'en doutent, la principale cause d'irritation est à l'intérieur. Il me souvient d'avoir autrefois rencontré dans les montagnes du Morvan des femmes qui habitaient des sortes de tanières : levées de grand matin, promenant partout une santé florissante et un visage toujours épanoui, je vous assure que ces femmes n'avaient point de vapeurs : elles n'avaient pas le temps d'en avoir. .

Si vous voulez, Mesdames, vous bien porter de corps et d'esprit, évitez, avec un soin extrême, ces états de rêverie, ces habitudes de promenades aériennes, où l'intelligence et le cœur s'épuisent dans le vide. J'aime-

rais mieux, si vous n'aviez pas d'autre occupation, que vous allassiez vous promener au Mail (1) : au moins l'air de la mer fait du bien et dilate la poitrine, au lieu que l'atmosphère de certaines rêveries étiole l'existence physique et morale, si surtout on a le malheur d'y ajouter ces lectures de romans plus ou moins sensuels, qui sont pour l'âme ce que sont pour le corps l'opium et certaines plantes narcotiques de l'Orient. Rêveries molles, chagrines, et quelquefois voluptueuses ! rêveries accompagnées de lectures romanesques, vous avez tué plus de femmes que les maladies !

L'occupation est un des principaux remèdes contre ce mal plus grave qu'on ne saurait le dire, et je parle d'abord de l'occupation extérieure, du travail manuel.

Ecoutez Clément d'Alexandrie : « Les travaux du corps conviennent aux femmes... : tous les ouvrages d'aiguille et de broderie, tous ces soins divers que réclame d'elles le

(1) Le Mail est une promenade de la Rochelle, sur les bords de la mer.

bien-être intérieur de la famille, dont elles sont les protectrices naturelles et obligées. Leur devoir est de veiller aux objets dont leurs maris ont besoin, et de les leur apporter elles-mêmes..., conserver et entretenir en bon état les vêtements nécessaires à leurs familles, apprêter elles-mêmes, en cas de besoin, le boire et le manger, et le présenter à leurs maris avec la grâce d'une affectueuse aménité... En agissant ainsi, la santé se fortifie dans un sage équilibre, et Notre-Seigneur aime les femmes de ce caractère; il aime à les voir toujours occupées d'utiles travaux, tenir le fuseau et l'aiguille..., et ne pas rougir de donner, à l'exemple de Sara, aux voyageurs fatigués, tous les soins d'une bienveillante hospitalité (1). »

Mesdames, les femmes les plus distinguées de l'antiquité, les princesses et les reines se livraient aux travaux de l'aiguille; elles confectionnaient les vêtements de laine; elles ne dédaignaient aucun des travaux que plusieurs peut-être considéreraient à notre

(1) *PeLAG.*, l. 3, c. 10, t. 1, p. 622, éd. Migne.

époque comme un déshonneur. L'historien latin rapporte qu'après avoir fait prisonnières la mère de Darius et une partie de la famille royale, Alexandre le Grand leur envoya des vêtements confectionnés en Macédoine, avec les tailleurs qui les avaient faits, afin que la famille de Darius pût prendre modèle et en faire de semblables. La reine-mère se mit à sangloter, regardant presque cette proposition comme une injure : en effet, les Perses, nation efféminée et abâtardie, considéraient ce travail comme indigne de femmes bien élevées. Alexandre, l'ayant appris, se crut obligé de lui faire des excuses : « Je me suis trompé, lui dit-il, en vous traitant selon les habitudes de la Grèce, car cet habit que vous me voyez est non-seulement un don de mes sœurs, mais l'ouvrage de leurs mains (1). » Plutarque rapporte dans la vie d'Auguste, que cet empereur romain ne portait guère de vêtements que ceux qui avaient été faits par son épouse, sa sœur, sa fille, et les autres membres de

(1) QUINTE-CURCE, l. 5, c. 2.

sa famille. — Il faut avouer que nous sommes bien loin de ces habitudes des anciens. En valons-nous mieux ? Les santés sont-elles plus florissantes ? les imaginations plus calmes ? les habitudes plus vraies et plus conformes à la saine nature ? Il est au moins permis d'en douter.

Désirez-vous des autorités chrétiennes sur le même sujet ? Elles ne manquent pas : saint Jérôme conseille aux femmes les travaux sur la laine, l'exercice du fuseau, et tout ce qui se rattache à ce genre d'occupations (1) ; il appelle les choses par leurs noms, il ne craint pas de désigner le fil, le fuseau, la trame, la quenouille, la corbeille, sans compter le pouce qui fait habilement manœuvrer ce qu'on lui confie : *discat et lanam facere, tenere colum, ponere in gremio colathum, rotare fusum, stamina pollice ducere* (2).

Charlemagne faisait apprendre à ses filles le travail des mains ; on lui en demanda la

(1) *Epist. ad Demed.*

(2) *Ep. 97, ad Lætam*, no 10, p. 875, éd. Migne.

raison, il répondit : « C'est d'abord pour leur faire éviter l'oisiveté : et d'ailleurs rien ne pouvant nous garantir contre les coups du sort, si jamais elles éprouvaient une fortune adverse, elles auraient un moyen de subvenir à leurs nécessités (1). » — Les raisons de Charlemagne sont sérieuses et profondes : veuillez les méditer quelques instants avec moi.

Il est d'abord essentiel à la femme d'éviter l'oisiveté. C'est la mère de tous les vices : la femme oisive éprouve le besoin de sortir de chez elle et de promener partout son désœuvrement ; sans cette précaution, devenue pour elle une malheureuse nécessité, elle étoufferait à la maison. Mais, en sortant, elle cause, elle blesse la charité, elle se fait des ennemis, elle divulgue les secrets de famille, elle commet une multitude d'imprudences de paroles et d'actions, et quand elle rentre au logis, elle est plus malade qu'auparavant. C'est l'oisiveté qui, arrachant la

(1) EGINHARD, patrol. Migne, t. cxvii, p. 44. — CORNELIUS à *Lapide*, in c. xxxi, PROV.

femme à son intérieur, et lui créant des besoins au dehors, introduit dans le ménage le plus complet désordre, la négligence la plus déplorable. Tout est livré aux domestiques, affaires et enfants ; tout se détériore au physique et au moral, le mari est mécontent ; rien ne marche, tout va à la débandade ; et l'intérieur de la famille, qui devrait être un nid d'amour et de repos, devient insupportable à tous.

Les mauvaises pensées prennent aussi très-facilement naissance dans une âme livrée à l'oisiveté : cette dangereuse semence s'y répand et pullule bientôt comme les mauvaises herbes dans un jardin délaissé. Il arrive un moment où la femme tombe : on ne sait pas comment cela s'est fait, elle l'ignore peut-être elle-même ; la chute a été aussi prompte qu'un faux pas sur la glace. La cause première et principale a été l'oisiveté ; c'est elle qui, insensiblement et par manière de récréation, a amené cette âme sur la pelouse verdoyante : cette pelouse s'inclinait en quelques endroits sur le bord

des précipices ; il n'a fallu qu'un pas, et une fois sur la pente, on glisse, et l'on ne peut plus se retenir :

Il y a un autre grave inconvénient dans l'oisiveté, c'est l'ennui qu'elle promène comme un voile funèbre sur la vie tout entière. Le travail qui est une peine est aussi un bonheur. Il remplit l'existence, il la féconde, on se sent vivre, et l'on est heureux dans la plénitude de cette force vitale. Mais l'homme oisif est dans le vide, il étouffe : ses facultés s'étiolent, s'énervent, et en s'étiolant, elles font subir une agonie cruelle à cette âme qui s'empoisonne ainsi lentement. Un homme fort riche, dont j'ai connu la famille, passait une partie de sa journée à dire : Que je m'ennuie ! je suis riche, et toujours je m'ennuie. Il eût été beaucoup plus heureux avec la pauvreté pour patrimoine et le travail pour trésor. La cause principale de son ennui était une vie inoccupée, vide, et retombant sur elle-même comme les branches d'un saule pleureur.

La seconde raison donnée par Charlema-

gne est vraiment étonnante dans la bouche de cet illustre empereur. Il avait peur que ses filles ne fussent un jour pauvres, et il voulait qu'elles pussent se suffire à elles-mêmes. Que les têtes couronnées tiennent quelquefois ce langage à notre époque, cela se concevrait ; mais que Charlemagne, à la tête d'un vaste empire où les idées révolutionnaires étaient inconnues, exprime de semblables craintes, voilà qui peut paraître, au premier aspect, au moins bien extraordinaire. Mais ce grand prince avait le coup d'œil perspicace et défiant du génie ; comme les hommes supérieurs élevés au-dessus des autres, il sentait davantage le vide des choses humaines, et il avait peu de confiance en la mobilité de tout ce qui passe. — Quoi qu'il en soit, son conseil est d'une excessive utilité pour les générations actuelles. Nous vivons à une époque tellement tourmentée, que les uns pour un motif, les autres pour un autre, on peut se trouver dans l'embaras, et il est toujours bon d'avoir plusieurs cordes à son arc... Combien de familles j'ai

connues, et qui ont béni la Providence de leur avoir inspiré le goût du travail, même dans leurs jours les plus prospères ! Une heure malheureuse a sonné dans leur existence, et la famille tout entière a pu s'asseoir à l'ombre d'un talent exercé de longue main, et d'une honnête aisance procurée par d'anciennes et précieuses habitudes. Personne ne peut être plus sûr de son avenir que Charlemagne, et puisque ce puissant empereur n'était pas sans inquiétude pour l'avenir de ses enfants, ne vous endormez pas non plus ; sans être pessimistes, ne vous livrez pas à une confiance illimitée ; pour vous, comme pour vos enfants, respectez le travail comme une chose sainte et au moins grandement utile, et inspirez toujours autour de vous l'amour des occupations sérieuses.

Il est une objection à laquelle je veux répondre, et j'y trouverai l'occasion d'en tirer un conseil salutaire à vos âmes. On a remarqué que les travaux manuels, les travaux à l'aiguille en particulier, avaient un grand

inconvenient pour les femmes : la tête marche encore plus vite que l'instrument ; à chaque coup d'aiguille l'imagination effervescente fait plusieurs kilomètres, et souvent dans des pays arides, malsains, ou bien sous une atmosphère étouffante ; le cerveau s'excite, les nerfs se montent, et ainsi le travail manuel présente une double fatigue (1) Autrefois, quand la piété régnait dans les âmes, et que les facultés étaient équilibrées par la tranquillité de la foi, le travail des femmes n'avait pas ce danger, du moins au même degré ; les âmes épanouies avaient toujours des sites verdoyants pour se reposer ; les coups d'aiguille ne fatiguaient que la main, et seulement à la suite d'un exercice prolongé. Aujourd'hui que les imaginations

(1) « J'ai cousu un drap de lit et je cousais bien des choses dans ma couture... Jour nébuleux, sombre, triste au dehors et au dedans. Je m'ennuie plus que de coutume, et comme je ne veux pas m'ennuyer, j'ai pris la couture pour tuer cela à coup d'aiguille ; mais le vilain serpent remue encore, quoique je lui aie coupé tête et queue, c'est-à-dire tranché la paresse et les molles pensées.. »

(*Journal de Mlle Eugénie de Guérin*, 4^e éd. p. 123, 147.)

sont exaltées par les mille créations des têtes en travail, et souvent par la lecture de ces ouvrages où l'on dirait que l'auteur a déposé des semences de poudre, qui attendent l'heure de l'explosion chez les esprits ardents ; aujourd'hui où presque rien n'est assis en certaines âmes, ni les idées, ni les sentiments, ni les convictions, je conçois qu'une occupation purement manuelle fatigue et opère des réactions dangereuses dans un cerveau déjà incandescent. Je ne vois qu'un remède à ce mal sérieux, et je dirai aux femmes : Soyez vraiment chrétiennes ; alors votre tête et votre cœur ne seront pas à chaque instant comme du lait sur le feu ; que vos pensées comme vos affections reposent dans le calme d'une conscience tranquille, et soyez sûres que le travail des mains ne sera plus l'occasion de ces vertiges moraux, ni de ces fièvres d'idée qui tourmentent notre époque. Imitiez même nos bons ancêtres. Si la décence et le lieu le permettent, chantez en travaillant, ne craignez pas les joyeux cantiques et les naïves expressions

d'une âme heureuse. Le chant semble avoir des ailes qui emportent la tristesse ; il met tout en harmonie, même les têtes détraquées.

Dans une prochaine instruction, Mesdames, je vous parlerai, afin de ne rien laisser incomplet, des travaux intellectuels de la femme. Je termine aujourd'hui par ces quelques pensées : occupez-vous sérieusement dans l'intérieur de votre ménage ; évidemment vous ne pouvez pas tout faire, mais du moins faites quelque chose, et alors même que vous ne ferez pas tout, ayez l'œil partout. Ne craignez pas d'aller quelquefois de la cave au grenier : l'œil de la maîtresse est toujours utile. Que vos domestiques comprennent que vous rayonnez dans toute votre maison, que rien ne vous est inconnu, que vous n'ignorez aucun recoin, que vous sauriez dire à l'occasion, qu'il manque tel objet à tel endroit, et que même vous pourriez leur donner des leçons pratiques sur leurs différentes fonctions. Rien ne tient les domestiques en éveil comme cette conviction : je suppose d'ailleurs que tout se fait

sans tracasseries, avec prudence et charité. Il est encore à remarquer que là où s'exercent l'œil et l'activité de la maîtresse de la maison, alors même qu'elle ne toucherait à rien, il circule aussitôt une vie, il règne une ardeur et un empressement joyeux que rien autre chose ne saurait produire. C'est que la femme forte, selon la belle image des Livres saints, est vraiment comme le soleil dans l'intérieur de la maison. Supposez un instant que le soleil disparaisse tout à coup : les objets de la nature resteraient les mêmes, mais bientôt tout s'éteint, tout se dessèche et meurt : que l'astre du jour revienne sur l'horizon, aussitôt tout renaît, tout s'échauffe, s'anime et se développe. Ainsi la femme active et bonne : c'est le soleil qui se lève sur les hauteurs, et son visage épanoui projette sa lumière sur toute la maison : *Sicut sol oriens mundo in altissimis Dei, sic mulieris bonæ species in ornamentum domus ejus* (1).

(1) ECCLI., XXVI, 21.



LA
FEMME FORTE

TROISIÈME ENTRETEN.

*Mulier sensata et tacita, non est
immutatio eruditæ animæ.*

Une femme de bon sens est amie
du silence : rien n'est comparable
à une femme bien instruite.

ECCLI., XXVI, 18.

Il me semble, Mesdames, ne point m'éloigner de notre programme, en empruntant aujourd'hui mon texte à un autre livre des saintes Ecritures, qui complète celui des Proverbes sur les qualités de la femme forte ; et d'autant plus que le souffle inspirateur des Livres sacrés étant toujours le même, on peut dire, en toute vérité, que c'est toujours le même auteur qu'on cite.

Un des principaux devoirs de la femme.

est le soin de son intérieur, le gouvernement de sa maison et tout ce qui se rattache à l'économie domestique. La mère de saint Grégoire de Nazianze est sous ce rapport un admirable modèle : elle pratiquait parfaitement, dit ce saint Docteur, les conseils renfermés au livre des Proverbes : elle fit tellement prospérer ses affaires domestiques, qu'on eût dit qu'elle ne s'occupait pas des choses du ciel ; et cependant elle était tellement pieuse, qu'elle paraissait demeurer étrangère à toutes les questions du ménage. Aucune de ces deux obligations ne nuisait à l'autre, elles semblaient au contraire se fortifier et se perfectionner réciproquement. — Dans le dernier entretien, nous avons insisté spécialement sur le travail des mains, sur le soin du ménage, sur l'activité que la femme doit développer dans son intérieur pour veiller à tout, maintenir toutes choses dans un ordre admirable ; et nous avons constaté les grands avantages de ces différentes occupations, avantages pour conserver la vertu et la santé, avantages pour échapper à l'oi-

siveté et souvent à une grande gêne dans les affaires.

Je ne me suis point dissimulé les objections qui pourraient m'être faites. — Vous voulez donc rabaisser la femme, en faire un simple instrument de ménage, la condamner à la surveillance de son pot-au-feu...? N'est-ce pas oublier ce que la femme peut avoir de grand, de noble dans l'intelligence et dans le cœur? N'est-ce pas fouler aux pieds tous les germes intellectuels qui se trouvent dans l'esprit des femmes, et qui, après tout, pour être différents, valent bien ceux dont les hommes sont si fiers et si jaloux?

Mesdames, partout en ce monde, on rencontre le détroit de Messine : pardon de ce détail géographique, il vous fera mieux comprendre ma pensée. Entre la Calabre et la Sicile, se trouve un détroit d'environ trois lieues de large : là, les deux mers établissent, chacune en sens inverse, de très-forts courants ; il faut une grande habileté au pilote pour passer au milieu. — Ce détroit de

Messine représente assez bien la plupart des questions humaines : de chaque côté, des courants extrêmes et des exagérations. Passer au milieu n'est pas toujours facile, et d'autant plus que des deux rives opposées partent souvent des boulets rouges, c'est-à-dire des colères et des contradictions plus ou moins violentes. Ainsi, Mesdames, dans la question qui nous occupe, si l'on recommande aux femmes de s'occuper sérieusement de leur intérieur, les partisans de l'émancipation intellectuelle et morale de la femme se présentent armés de toutes pièces et s'écrient : Vous voulez donc abêtir la femme ? — L'exagération peut venir aussi de la dose du breuvage intellectuel, de la mesure dans l'application, de la direction des études et de leurs conséquences pratiques ; car, comme l'a très-bien dit Fénelon (1) : « Tout est perdu si la femme s'entête du bel esprit et si elle se dégoûte des soins domestiques » ; elle est d'autant plus exposée, que (vous voudrez bien pardonner

(1) *Avis à une Dame sur l'éducation.*

encore cette confiance à l'Archevêque de Cambrai) : « Les femmes courent risque d'être extrêmes en tout (1) » .

La ligne du milieu est la ligne de la sagesse, disaient les anciens ; c'est cette ligne que je désire vous conseiller en cette instruction.

La femme peut-elle, doit-elle s'occuper d'études, de lectures, de poésie, de littérature, d'arts, de musique ? La question ainsi posée d'une manière générale, il serait très-difficile d'y répondre : il est des femmes qui évidemment ne peuvent pas se livrer à ces sortes d'études : les unes n'en ont pas le temps, et la nature a refusé aux autres la capacité nécessaire. Donc évidemment le bon sens nous fait un devoir d'éliminer d'abord une certaine catégorie de femmes, dont la sagesse pratique, plutôt que les théories abstraites, doit déterminer le nombre.

Mais quelle réponse donner à celles qui ont le temps et plus ou moins la capacité nécessaire ? Avant de nous engager en ce

(1) *Education des filles*, c. 11.

sentier étroit et périlleux d'une réponse nette et précise, il sera bon de fixer trois conditions essentielles, qui devront toujours accompagner l'étude dans la vie des femmes. L'intérieur du ménage ne devra jamais souffrir, et les affaires de la famille seront toujours convenablement réglées ; l'étude ne doit jamais nuire aux devoirs principaux, et le jour où elle leur deviendrait un obstacle, elle serait condamnable, non pas en elle-même, mais à cause de l'excès. Si la Providence vous a réservé une plus grande liberté, si, par exemple, vous n'êtes pas mariée, si vous n'avez pas d'enfants, si vous êtes veuve, si votre train de maison n'est point considérable, donnez un peu plus de temps à la culture intellectuelle ; rien de mieux, mais à une seconde condition : vous consulterez la mesure de votre esprit, et vous ne dépasserez pas la dose qu'il peut porter. Chaque esprit a sa mesure et son énergie, comme chaque vase a sa grandeur et sa force de résistance. Vous n'essaieriez pas de mettre dans un petit verre à liqueur ce que contient

une bouteille, et vous ne feriez pas passer des flots de vapeur échauffée dans un tube très-mince et très-fragile. Consultez également la force de votre esprit : c'était le conseil d'Horace : « Essayez, disait-il, et voyez ce que peuvent porter vos épaules. » Si vous ne pouvez porter qu'une goutte, ne prenez qu'une goutte : la science monte à la tête comme le vin ; elle enivre et donne des vertiges. Malheureusement, chez les hommes comme chez les femmes, l'orgueil en aveugle plusieurs sur ce point ; souvent les esprits, à mesure qu'ils sont plus faibles et plus étroits, se regardent comme plus capables, semblables à ces personnes dont le cerveau peu solide se croit d'autant plus en mesure de braver impunément les dangers d'une perfide liqueur. Veillez donc sur ce point, il est très-essentiel pour vous ; il y va de votre bon sens et quelquefois de votre vertu, car la tête une fois partie, on ne sait pas toujours ce que devient le cœur. — La dose en toute chose ! Souvent le vice n'est qu'une infraction à cette grande règle. La dose ! c'est

la sagesse dans la combinaison des éléments physiques et moraux ; et si l'on observait bien cette maxime, on verrait partout l'ordre succéder au désordre, et se renouveler le prodige dont parle le Poëte :

Aux accords d'Amphion les pierres se mouvaient
Et sur les murs de Thèbes en ordre se rangeaient.

La troisième condition qui me paraît indispensable, c'est la modestie, c'est la timide réserve, c'est ce que Fénelon appelait « la pudeur sur la science (1) ». Cette pudeur vous dira ce que vous devez ignorer : elle vous apprendra à éviter dans les conversations ce ton d'afféterie, ces airs sentencieux et ces mises en scène, qui ont peut-être le plus contribué à déconsidérer l'étude dans la vie des femmes. Tout en vous, même la science, doit être simple, gracieux, souple, plein d'aménité et de modestie.

Ces trois conditions de temps, de mesure et de réserve une fois établies pour régler les études, nous serons maintenant beaucoup plus libre pour exposer la vraie doctrine ;

(1) *Education des Filles*, c. 7.

car vous n'oublierez pas que ces conditions seront toujours présupposées dans les avis que nous vous donnerons.

Les femmes peuvent-elles convenablement, doivent-elles s'occuper de questions sérieuses, intellectuelles, en dehors de leurs devoirs de famille ?

M. de Tocqueville, dans sa *Correspondance*, fait un charmant portrait d'intérieur ; je le recommande aux personnes qui sont ennemies de l'étude et du développement intellectuel dans la vie des femmes.

« Notre excellent ami... te demande mon avis sur Mademoiselle***. Voici ce que j'en sais et ce que j'en pense. Elle est fille d'un homme d'esprit fort égoïste, et d'une dévote très-étroite et assez sotte... La jeune personne a ; je crois, tout au plus seize à dix-sept ans. C'est une charmante jeune fille quant au physique ; mais je la crois d'une nullité complète et fort terre à terre. Elle est timide, bonne, douce et bornée : voilà du moins le portrait qui m'est resté d'elle dans l'esprit. Je ne crois pas qu'il y ait jus-

qu'à présent en elle de quoi faire plus qu'une femme strictement honnête, et je n'en connais point qui indique moins de grands côtés. Elle est, comme je te l'ai dit, fort jolie, aime la toilette au milieu de la simplicité assez stupide de la vie qu'elle mène, et excellait, dès sa première enfance, à tirer un excellent parti des moindres chiffons pour en parer elle-même et ses sœurs. Je ne lui ai jamais entendu attribuer que cette seule capacité, ce qui, joint au peu d'étendue de son esprit, menace d'en faire un petit être très-joli et très-insignifiant... L'esprit terre à terre est l'atmosphère de toute cette maison... Ce sont de grandes vertus bourgeoises enveloppées dans des idées infiniment petites (1). »

Ce petit croquis est à l'adresse de ceux qui voudraient faire du terre à terre une qualité de la femme, et presque une vertu de l'ignorance et de la sottise. Pour nous, Mesdames, ne considérons jamais la personne dont M. de Tocqueville nous a laissé le por-

(1) *Correspondance*, t. II, p. 345, 347.

trait, comme le modèle de la femme chrétienne. Le Dieu que nous adorons est le Dieu des sciences; et si les ignorants entrent au royaume des cieux, ce n'est pas la règle.

D'autre part, nous retrouvons un écueil opposé, c'est celui que signalait Madame de Maintenon : « Les femmes, disait-elle, peut-être avec quelque exagération, les femmes ne savent qu'à demi, et le peu qu'elles savent, les rend communément fières, dédaigneuses, causeuses, et dégoûtées des choses solides (1). » Aussi le Poète latin demandait un petit foyer, un toit simple et sans fumée, une source d'eau vive, l'herbe de la prairie, et une femme qui ne fût pas trop savante, *non doctissima conjux* (2). Fénelon redoutait surtout les femmes trop savantes en théologie; et tout en approuvant la vraie et solide connaissance de la religion, il se défiait de cette outrecuidance doctorale qui était en vogue à cette époque : « J'aime bien mieux, dit-il, qu'elle soit instruite des

(1) *Entretiens sur l'éducation*, Ent. 8, p. 22.

(2) MARTIAL, *Epig.*, l. 2, p. 90.

comptes de votre maître d'hôtel, que des disputes des théologiens sur la grâce (1). »

Je crois, Mesdames, qu'il est facile d'éviter tous ces excès. Une femme, après avoir accompli tous ses autres devoirs, peut très-bien s'occuper de sciences élémentaires, de littérature, de philosophie même, et se perfectionner à tous ces contacts pleins de charmes et de lumières. Les sciences ont différentes régions, et si on ne va toujours au sommet, on peut gravir un peu la côte pour jouir d'un admirable coup d'œil : rien n'est beau comme la philosophie, et surtout la philosophie chrétienne, quand elle est convenablement présentée. Ayez le cœur triste : après la prière, je ne connais pas de meilleur remède qu'une lecture de quelques heures dans ces écrivains dont la noble pensée et le style sublime vous transportent dans des régions sereines, où l'on oublie les hommes et les affaires humaines. Souvent dans un rêve de l'esprit, à l'heure où l'atmosphère morale est étouffante autour de nous, on se

(1) *Avis à une Dame sur l'éducation.*

dit : Mon Dieu ! si je pouvais donc me réfugier sur une haute montagne, m'y reposer quelques jours, y demeurer seul en présence de Dieu, du soleil et de la belle nature, quel bonheur ! quelle vie et quelle joie de corps et d'âme ! — Pourquoi ce rêve ? Vous pouvez vous procurer ce bonheur sans sortir de votre cabinet : la lecture, la méditation nous donnent des ailes : l'esprit s'arrache à la matière, il monte, il vole, et il plane sur ces montagnes intellectuelles, où l'on trouve la paix et la sérénité dans la hauteur

L'étude a de grands avantages, elle élève l'esprit ; par son influence secrète la femme arrive à ne plus vivre au milieu de ses chiffons, comme dit M. de Tocqueville ; elle ne conserve plus cette petite personnalité qui s'enveloppe au milieu de pensées infiniment petites. L'âme s'agrandit au contact des idées ; l'étude de la littérature lui donne un ton gracieux, l'assouplit, lui communique à la fois finesse et fermeté ; la poésie l'enflamme et lui inspire un souffle divin ; la belle musique met l'âme en équilibre et lui donne le sens

exquis de l'harmonie en toute chose. L'étude des beaux-arts développe en elle le sentiment du beau, et ouvre à la pensée des horizons tout à fait inconnus. Supposez une belle âme, une intelligence distinguée dans une organisation de femme ; que son éducation soit dirigée d'après ces principes, que les Grâces et les Muses s'entendent pour former son esprit et épanouir son âme dans une douce harmonie de facultés ; que la vertu et la sagesse restent toujours les gardiennes de la maison ; et j'oserai vous présenter cette noble créature comme l'idéal que j'aimerais à rêver dans une femme chrétienne : il serait bon d'imiter cet idéal, même de loin. Cette femme ainsi développée sera l'ornement de sa maison ; elle saura parler à sa cuisinière et s'entendre avec elle sur les détails d'un excellent dîner ; mais en remontant au salon, elle saura encore mieux entretenir une délicieuse conversation, ne pas user son esprit autour des objets de toilette, en réserver du moins une partie pour des causeries sérieuses et intéressantes, semées

de remarques aussi solides que délicates. Je n'exclurais pas même le latin de cette éducation complète, et si quelqu'un me reprochait trop de concessions à la femme savante, j'invoquerais deux autorités dont personne ne suspectera la compétence, celles de Fénelon et de Madame Swetchine ; je cite cette dernière : « Votre latin, écrit-elle à une de ses amies, m'a fait au moins autant de plaisir que le reste. La langue de la foi ne devrait être exclue d'aucune éducation religieuse, pas plus de celle qu'on se donne à votre âge, où l'on apprend encore tout ce qu'on veut. Ce n'est pas ce qu'on sait qui rend pédant, et je vous réponds qu'on l'est par toute autre chose que ce que vous êtes (1). »

Une femme ainsi formée n'ennuiera pas

(1) *Lettres*, t. II, p. 474. — V. FÉNELON, *Éducation des Filles*, c. 12. L'Archevêque de Cambrai demande, pour l'étude du latin, qu'on ait « le jugement ferme et une conduite modeste ».

Sainte Mechtilde et sainte Gertrude savaient très-bien le latin. (V. LOUIS DE BLOIS, *Conclav. anim. Appendice*, § 3 et 4.) — Louis de Blois dit en parlant de sainte Gertrude : *Breve tempore multum promovit in vgnitione linguæ latinæ.*

son mari ; et parmi les qualités des femmes, je ne mets pas en dernière ligne celle de ne point ennuyer leurs maris. Or, de toutes les sources d'ennui, je n'en connais guère, surtout pour un mari qui n'a pas fait vœu de patience, de plus abondante, de plus intarissable, qu'une vertu très-étroite et assez sottise, pour répéter la parole de M. de Tocqueville. La sottise, surtout quand on a le talent malheureux de la doubler avec une piété mal comprise, la sottise a le privilège de tout gâter, même les meilleures choses ; j'insiste sur ce point, Mesdames, car il est très-essentiel au point de vue de la paix de vos familles et de la vertu de vos maris. Les qualités physiques, quand elles sont seules, ont une influence temporaire et très-promptement usée ; après la vertu, je ne sache rien de plus propre à vous conserver l'estime et le cœur de vos maris, que les qualités d'un esprit cultivé, délicat, saisissant en toute chose le point de vue élevé, aimable, gracieux, divin. Pour en arriver là, il n'est point du tout nécessaire d'être un génie : on

ne saurait croire avec quelle facilité cette manière d'envisager les choses se développe naturellement, instinctivement, chez les natures où la vertu et une instruction convenable se donnent la main pour marcher ensemble. C'est un sol où vous avez déposé la terre que les jardiniers ont en très-grande vénération et qu'ils nomment la terre de bruyère; les plus belles fleurs y viennent spontanément. — Le nombre des femmes qui ont perdu le cœur et plus tard la vertu de leurs maris en les ennuyant, est peut-être assez considérable. Aussi, en paraissant ne vous donner que des conseils littéraires, j'ai la pensée et le désir d'atteindre un autre but, et, en réalité, je vous donne des conseils religieux.

L'étude a encore un grand avantage pour la femme : elle la dégoûte des choses inutiles, frivoles, des conversations où presque toutes les vertus chrétiennes sont plus ou moins compromises; elle l'attache à son foyer et la délivre d'une multitude de dangers. Qu'il fait bon, au coin du feu, lire un

ouvrage intéressant qui parle de Dieu, de l'âme, des devoirs de la vie ! On oublie aisément les humains : les contacts avec eux sont si difficiles et souvent si pénibles ! « Quand les vivants m'ennuient, disait le cardinal de Cheverus, je converse avec les morts. » — Bienheureux morts ! qui avez laissé votre souffle dans les livres, vous valez mieux ordinairement que les auteurs en chair et en os. Vous avez perdu vos pointes et vos arêtes, si vous en aviez ; et il ne reste de vous que l'esprit le plus charmant, le plus gracieusement mélangé de douce gravité. Vous êtes comme cette liqueur de nos environs, qui, après avoir dépouillé tout ce qu'il y avait de dur, d'épais et de grossier dans les résidus de la vigne, prend une forme substantielle, qui donne l'esprit presque sans la matière. — Que j'aime à converser avec vous... ! Vous avez encore une autre précieuse qualité, vous n'êtes point susceptibles : quand on vous laisse même injustement par caprice ou frivolité, vous ne vous fâchez pas ; et lorsqu'on vous interpelle de

nouveau, vous êtes aussi gracieux qu'auparavant. Jamais la complaisance, jamais la condescendance qui oublie et pardonne n'est allée aussi loin.

En sortant d'une conversation avec les hommes, disait l'auteur de l'*Imitation*, je suis rentré moins homme à mon logis. — En quittant certaines conversations du monde, n'êtes-vous pas sortie moins femme encore, moins sérieuse, moins aimable à la maison, moins appliquée à vos devoirs? N'étiez-vous pas plus légère, plus dissipée, plus amie de tout ce qui brille, de tout ce qui est superficiel, plus remplie de vanité et d'un désir immodéré de plaire? — Si, au lieu de ces entretiens inutiles et souvent dangereux, vous vous étiez ménagé un quart d'heure, une demi-heure de lecture, de méditation, vous auriez senti la vie remonter en vous, la vie de la femme noble, délicate, aux sentiments exquis, à la parole parfumée de vertu : la vie de la femme forte, de la femme chrétienne. Un auteur païen engage les femmes à lire les ouvrages des philoso-

phes et les traités de science. Alors, dit-il, elles ne songeront plus aux danses ni aux choses frivoles, quand elles auront l'âme pleine des grandes idées que renferment les livres de nos célèbres écrivains ; elles seront sous l'influence d'un charme spirituel (1).

En vous recommandant la culture littéraire, je ne vous engage point à étudier de la même manière que les hommes. Votre esprit, comme votre corps, a plus de souplesse, de flexibilité ; les formes en sont plus gracieuses ; il a quelque chose de plus fin que celui des hommes, je parle au moins d'une manière générale, car il faut toujours compter sur les exceptions. On dirait que votre intelligence a le flair plus délicat ; vous voyez plus facilement les mailles les plus déliées des choses : si elle a moins de profondeur, elle est ordinairement plus prompte, elle voit d'un coup d'œil et par intuition ; là où l'homme raisonne, vous pressentez ; ce qui faisait dire aux Germains

(1) PLUTARQUE, *Conjur. præcept.*, XLVIII, p. 172, éd. Didot.

que vous aviez dans l'âme quelque chose de prophétique, *inesse sanctum aliquid et providum putant* (1). — Une autre qualité (mais que de défauts à côté !): votre esprit, si vous n'y prenez garde, est presque toujours conduit par le cœur; quand vous aimez quelqu'un, tout doit être nécessairement et à première vue excellent chez lui; et tous ceux qui se permettraient de vous contredire sur ce point ne doivent pas avoir le sens commun: lorsque vous avez adopté une chose, un projet, une détermination, si surtout quelque petite passion du cœur est en jeu, cette chose, ce projet, cette détermination, doivent être, sans qu'il soit besoin d'examen, tout ce qu'il y a de plus parfait au monde; et malheur à celui qui oserait vous faire une objection! — C'est là, Mesdames, un côté à surveiller dans la direction de votre esprit; car la vérité avant tout, comme base de nos jugements; la vérité avant notre amour-propre, avant nos préférences exclusives, avant les mille passions qui sont les vents

(1) TACITE, *Mœurs des Germains*, c. 8.

de l'esprit ! Le défaut que je signale est d'autant plus important à surveiller, que c'est peut-être une des causes principales de la versatilité qui n'est point tout à fait étrangère à la nature de la femme. La vérité seule est le fondement solide de nos jugements et convictions : quand elle est absente, les bases factices que nous voulons lui substituer ont bientôt disparu. Qui peut d'ailleurs garantir le mouvement du cœur et empêcher ses soubresauts, quand ses opinions ne reposent pas sur le vrai et le réel ? Le cœur a lui-même ses retours au vrai, qui déconcertent la passion.

En vous indiquant ces qualités mélangées de défauts, qui tiennent à la nature de votre esprit, je vous donne en même temps et par là même des règles pour le choix et la méthode de vos études. Chaque fleur, dans le même jardin, s'élance avec un port différent ; de même, dans ce vaste jardin des sciences et des lettres, développez-vous selon la nature de votre esprit et selon l'espèce de fruit que vous devez porter. Si Dieu vous a créée

petite violette, n'essayez pas d'imiter l'arbrisseau ; si vous êtes le lis éclatant de blancheur, n'aspirez pas à la taille gigantesque du grand chêne : c'est-à-dire que vos études soient en rapport avec vos aptitudes, la nature de votre vocation, le caractère de votre esprit, et ne cherchez point à devenir savantes à la manière des hommes : chaque être, dans la création, conserve sa nuance en réfléchissant la lumière du soleil. Alors vous aurez cueilli les roses de la science, sans en connaître les épines, et surtout ces épines empoisonnées qui mettent dans le sang de l'âme un suc pestiféré, dont il est très-difficile de se purger complètement.

Clément d'Alexandrie énumère, dans un de ses ouvrages, les femmes grecques qui se sont occupées de littérature, de science, de philosophie. Le commencement du chapitre a une signification toute spéciale pour le sujet qui nous occupe. Ce père veut prouver que les femmes, aussi bien que les hommes, sont capables d'arriver à la perfection, et il semble désirer qu'elles se

livrent à l'étude pour remplir ce cadre de la vie parfaite : « Les filles de Diodore, dit-il, excellaient dans la dialectique..... Plusieurs femmes suivaient les cours de Platon; les leçons d'Aspasie ne furent pas inutiles à Socrate, et je ne compte pas les femmes qui ont excellé dans la poésie ou la peinture (1). » Il en tire ailleurs cette conclusion : « L'étude de la philosophie est donc un devoir pour les femmes comme pour les hommes, bien que ces derniers, par la supériorité, occupent le premier rang (2) », et l'on sait que les anciens, et Clément d'Alexandrie en particulier, entendaient par philosophie l'étude de toutes les sciences comme la pratique de toutes les vertus. Aussi nous lisons, dans les actes de sainte Catherine, qu'elle connaissait toute la littérature sacrée et profane; elle en fait elle-même la déclaration devant ses bourreaux : « Je me suis exercée, leur dit-elle, dans toutes les parties de la rhétorique, de la

(1) *Stromat.*, l. 4, c. 19.

(2) *Stromat.*, c. 8, p. 1331-1334, 1275, éd. Migne.

philosophie, de la géométrie et des autres sciences (1). »

Sainte Monique est encore un admirable modèle à vous citer sous ce rapport ; elle aimait à disserter, avec saint Augustin et ses amis, sur les plus hauts problèmes de la philosophie, *arcem philosophiæ* (2) ; et elle le faisait avec une largeur de vues et une élévation de pensées qui étonnaient l'assistance. Un jour, elle entre dans la chambre de son fils au moment où l'on traitait de profondes questions : elle demande le sujet de la conversation. Saint Augustin prie le secrétaire de relater l'incident. — Comment ! dit sainte Monique, mais jamais vous n'avez vu de femmes introduites en ces sortes de discussions ! — Je méprise le jugement des orgueilleux et des sots, reprend saint Augustin ; soyez sûre, ma mère, que plu-

(1) « Omnem et externam et nostram scripturam perlegerat... Sum exercitata in omni disciplinâ rhetoricæ et philosophiæ, geometriæ et aliarum scientiarum... » (V. SURIUS, 25 nov.)

(2) *De beatâ vitâ*, no 10, t. I, p. 504, éd. Gaume.

sieurs seront enchantés d'apprendre que vous faites de la philosophie avec moi : ils en seront plus satisfaits que si nous nous livrions à toute autre occupation sérieuse ou récréative ; car chez les anciens, les femmes faisaient de la philosophie, et la vôtre en particulier me plaît beaucoup... Saint Augustin continue et montre à sa mère tout ce qu'il y avait de fort, d'élevé et de philosophique dans son caractère. Sainte Monique l'arrête en lui disant qu'il n'a jamais autant menti et avec autant de pieuse amabilité (1). — Dans une autre discussion semblable, sainte Monique s'anima avec tant de chaleur, et sa parole fit une telle impression, que nous avons oublié, dit saint Augustin, que c'était une femme ; il nous semblait écouter quelque illustre philosophe : *ut obliti penitus sexus ejus, magnum aliquem virum considerare nobiscum crederemus* (2).

Mais rien n'est beau et sublime comme

(1) *De Ordine*, l. 1, nos 31-33, t. I, p. 548-550.

(2) *De beatâ vitâ*, c. 10, t. I, p. 504.

le colloque de saint Augustin avec sainte Monique, sur les bords de la mer, au port d'Ostie. Quelques jours après, saint Augustin devait perdre celle qu'il chérissait avec tant de tendresse : c'était donc, sans qu'ils s'en doutassent, comme le chant du cygne. Ils étaient seuls appuyés sur une fenêtre et contemplant l'immensité. « Nous conversions, dit saint Augustin, avec une ineffable douceur ; et dans l'oubli du passé, dévorant l'avenir, nous parlions des magnifiques destinées qui nous attendent.... Portés par un nouvel élan d'amour vers l'Être infini, notre cœur franchit les espaces et le firmament placé sur nos têtes : il cherchait la sagesse incréée... Nous parlions ainsi : et tout à coup, soulevés par l'amour, il nous a semblé avoir touché d'un bond du cœur cette sagesse éternelle, objet de nos soupirs : nous lui avons laissé les prémices de notre âme, et nous sommes redescendus sur la terre, où l'on entend le bruit de la voix. Mais qu'est-ce que la parole de l'homme ? Qu'a-t-elle de sembla-

ble, ô mon Dieu, à votre parole infinie (1) ? »

Ce magnifique dialogue entre saint Augustin et sa mère est accompagné des considérations les plus élevées sur le temps et l'éternité, sur la création et les rapports avec l'Être infini. C'est une des meilleures preuves que les femmes peuvent avoir leur place à l'école d'une grande et belle philosophie, et que même l'extase de la philosophie peut être connue d'elles : l'extase, cette heure des jubilations calmes et profondes où l'âme est arrachée à elle-même et semble entrevoir *le face à face* dont parle saint Paul.

Je devrais peut-être, avant de terminer, Mesdames, vous dire un mot des lectures; mais je n'aurais pas le temps de traiter convenablement ce sujet; et probablement quelque jour, dans nos réunions de chaque mois, nous aurons l'occasion d'y revenir. Puissé-je aujourd'hui avoir convenablement suivi le milieu du détroit de Messine et n'avoir exagéré ni d'un côté ni de l'autre ! Je ne

(1) *Confessions*, I. 9, c. 10.

voudrais pas faire de vous des femmes savantes dans le sens ridicule qu'on a donné à ce mot, et cependant je voudrais que tout ce qui élève l'intelligence, ennoblit le cœur, ne vous fût pas étranger. L'âme de la femme est de la même origine que celle de l'homme : elle a besoin de lumière aussi. Cette plante divine ne doit pas rester étiolée ; il faut qu'elle donne ses fruits : ils sont d'une nature différente de ceux que l'on cueille dans le jardin de l'homme, mais ils n'en sont pas moins excellents dans leur genre, pourvu qu'ils arrivent à une convenable maturité. Une sage distribution de lumière dans l'âme de la femme ne lui fera jamais de mal : elle met les idées en place, et c'est souvent la seule chose qui manque en certaines têtes ; elle rectifie le jugement, fortifie la volonté, et donne à la conduite une marche plus digne et plus assurée. Puissiez-vous donc, après avoir filé la laine et le lin avec vos mains ingénieuses, devenir également habiles à suivre une conversation sur une question sérieuse, à mé-

diter un livre dont quelque grande et noble idée fait le sujet principal. Joignez-y ce que Fénelon appelle si bien la pudeur de la science chez les femmes, et vous mériterez qu'on vous applique cette parole des Livres saints que j'ai prise pour texte : « Une femme de bon sens est amie du silence; rien n'est comparable à une femme bien instruite : *mulier sensata et tacita non est immutatio eruditæ animæ.* »

LA

FEMME FORTE

QUATRIÈME ENTRETIEN.

*Facta est quasi navis institoris, de
longe portans panem suum.*

Elle est devenuë comme le navire
d'un marchand qui apporte de loin ses
richesses. Prov., xxxi, 14.

MESDAMES,

La femme doit veiller à son intérieur ;
C'est un de ses principaux devoirs. Elle
ne s'abaisse jamais en descendant aux moi-
ndres détails de sa maison, car il est une
manière de descendre qui ne compromet
en rien ni la dignité, ni l'autorité, ni le
caractère ; nous voyons tous les jours la
lumière du soleil qui, sans rien perdre de
son éclat et de sa splendide majesté, se

promène partout et éclaire les lieux les plus inférieurs. Le travail manuel, quelle que soit sa forme, qu'on file la laine ou le lin, qu'on prenne le fuseau ou l'aiguille, qu'on veille sur la cuisine ou sur la préparation des vêtements, le travail manuel est une des plus grandes et plus utiles ressources dans la vie des femmes ; et une des plaies de notre époque est de le voir délaissé, ou du moins plus rarement pratiqué.

— Est-ce à dire que le travail intellectuel doit être abandonné, et que le rôle de la femme doit se borner à la surveillance du pot-au-feu ou à la confection du tricot ? Nous croyons avoir établi le contraire, en vous indiquant une ligne de milieu entre tous les extrêmes. — Sans vouloir faire de vous des femmes savantes, ce qui serait un rôle ridicule et compromettant à divers points de vue ; sans vouloir obliger toutes les femmes à étudier, ce qui serait souvent impossible, il nous a semblé que pour plusieurs, et à différents degrés d'initiation, l'étude est une chose très-utile, et il nous

a été facile de confirmer ces principes par des autorités considérables, et en particulier par l'exemple de la mère de saint Augustin.

Continuons l'explication du livre des Proverbes, en suivant toujours l'ordre des versets.

« Elle est devenue comme le navire d'un marchand qui apporte de loin ses richesses. »

La femme est un navire ! Cette pensée de l'Écriture me paraît si belle et si féconde en aperçus pleins de grâce et de vérité, que je vous demande la permission de m'y arrêter, et même d'y consacrer entièrement cette Conférence. J'oserai dire que cet entretien est tout à fait Rochelais, puisque je l'ai composé avec mes souvenirs de promenades sur les bords de la mer.

Voyez ce navire habilement construit : il est gracieux et solide ; et quand il s'élance sur la vague, muni de toutes ses voiles et avec sa forme élégante, il est un des ornements de la mer. De loin on le prendrait

pour un oiseau gigantesque, qui, les ailes étendues, se promène sur la plaine liquide. Il ne suffit pas au vaisseau d'être gracieux; s'il n'était solidement construit, il deviendrait bientôt la proie des vagues; la moindre lame le briserait, le premier coup de vent le ferait sombrer. Mais on a choisi le bois pour l'édifier, on l'a travaillé avec un soin minutieux, les parties ont été jointes ensemble avec un art parfaitement combiné; quelquefois même, si le navire doit affronter les hautes mers, on le double en fer galvanisé, afin qu'il puisse résister à tous les chocs, et que le fer, après avoir subi la préparation de l'électricité, ne se rouille pas au contact de l'eau. Image merveilleuse de la femme forte! Elle est gracieuse comme un navire bien fait: sa parole, ses gestes, ses allures, tout en elle a la pose et le marcher élégant du navire. Elle est l'ornement de sa famille et de la société; dans les réunions du monde, elle se présente comme ces yoles que l'on admire en notre port et dont on veut con-

naître l'origine et l'histoire. Elle est l'application vivante de cette parole de l'Écriture : *La femme gracieuse trouvera la gloire, mulier, gratiosa inveniet gloriam* (1). — Mais la grâce serait inutile, elle deviendrait même dangereuse, si elle était seule ; aussi la femme forte est solide comme le navire, son tempérament chrétien est vigoureux, elle peut résister en pleine mer, braver les vagues irrespectueuses, et continuer sa marche au milieu des flots ; elle est doublée de métal galvanisé, c'est-à-dire de vertus sérieuses à l'épreuve du choc des passions. Elle a beau demeurer dans l'onde amère, au milieu des dangers de la vie : elle reste intacte, et toujours elle fait respecter le pavillon de sa famille.

Le navire a des voiles nombreuses, de toutes les grandeurs, de toutes les formes et dans toutes les positions ; il en a pour toutes les directions du vent ; il les déploie avec un art ingénieux et selon les circonstances : tantôt elles sont toutes étendues, ondu-

(1) PROV., XI, 16.

leusement gonflées, et présentent un charmant coup d'œil au regard du spectateur; ou bien elles semblent se ménager, et ne se produisent que dans un ordre et selon un choix déterminés. Si les vents sont contraires, le navire intelligent met à profit cette opposition pour arriver à ses fins, il manœuvre habilement, il semble se détourner de sa voie, il court des bordées et force le vent étonné à lui devenir favorable. Si les vents sont complètement tombés, et que la mer calme présente l'image de l'immobilité, le navire se sert d'une ressource que la science met à sa disposition : il chauffe la vapeur, un mouvement inconnu ébranle l'embarcation, et la mer surprise est obligée de lui ouvrir un large et rapide sillon. — La femme forte a aussi des voiles dans son esprit et dans son cœur : elle possède une multitude de ressources, lesquelles, combinées en tout honneur, droiture et probité, servent à conduire sa marche dans la direction toujours si difficile des affaires de ce monde. Si le vent est favora-

ble, elle vogue avec toutes ses voiles et laisse le souffle de la prospérité la conduire au but désiré; mais, en sage pilote, elle a l'œil au vent, et elle ne se fie pas plus à la fixité des choses de ce monde que le marin à la constance de la mer. Aussitôt qu'elle aperçoit une modification dans les hommes ou dans les choses, elle varie ses combinaisons avec toute la droiture d'une âme prudente, elle dispose ses moyens en conséquence, elle plie les voiles qui seraient inutiles ou même dangereuses. Si le vent devient tout à fait contraire, la femme forte change aussitôt son orientation, elle donne une autre position à son navire, elle a confiance en la constitution vigoureuse du bâtiment, elle est assurée de la contexture solide des voiles, et cependant elle n'est pas assez téméraire pour lutter en face contre l'orage; elle adopte une de ces positions mitoyennes, où l'on prend les bordées, où l'on force le vent à tomber obliquement sur les voiles avec une force à moitié brisée, avec une force trop faible

pour renverser le navire, et assez puissante pour lui donner une impulsion et le faire aller précisément là où le vent ne voudrait pas... Puis, si le vent tombe tout à coup, et que la marche du navire soit menacée d'un autre contre-temps, celui du calme immobile, la femme forte a recours à la vapeur, à l'énergie de son âme, à la vigueur d'un caractère fortement trempé.

— Je veux dire que la femme, avec la finesse de son esprit, avec la ductilité de son caractère, la souplesse de sa nature, la perspicacité de son intelligence, et la faculté divinatrice de son cœur, peut, quand elle met toutes ces ressources à la disposition de la sagesse et de la vertu, se tirer de tous les mauvais pas, de toutes les situations difficiles, et forcer peu à peu tous les éléments contraires à lui rendre justice et à seconder sa marche. Mais, Mesdames, pour en arriver là, il faut que vous apparteniez à la classe des femmes fortes, il faut que vous sachiez vous posséder dans le calme de la vigueur morale, il faut qu'il

y ait quelque chose de viril en votre caractère. Trop souvent, au milieu de l'orage, la femme perd l'équilibre, elle tombe en défaillance, ou bien elle s'agite, elle tempête quelquefois aussi fort que la vague; et pendant ces violences ou ces prostrations, le bâtiment est coulé.

Ne nous laissons point de contempler notre gracieux navire. Il a une qualité bien rare et bien précieuse, c'est de se balancer sur les flots, d'avoir une force d'élasticité avec laquelle il suit la vague : il monte avec elle, il descend avec elle, et cependant il continue sa route. Il aime mieux cette marche que la lutte, il préfère cette souplesse de mouvements à la violence qui se précipiterait continuellement et chercherait à couper brusquement les flots. Je vous recommande, Mesdames, cette science du balancement sur les ondes : c'est la meilleure des tactiques en bien des circonstances. Oui, le mieux, le plus sûr et le plus parfait, est souvent de laisser les vagues des difficultés aller et venir, de les laisser

ballotter le navire dans tous les sens, et de s'écrier tranquillement avec le Prophète : « Mon Dieu, c'est votre providence qui gouverne et qui ouvre le chemin au milieu des mers, qui prépare une voie très-sûre au milieu des flots ; vous montrez ainsi, que vous pouvez sauver de tous les périls, alors même que, sans connaître l'art de la navigation, on s'embarque sur la mer : *etiamsi sine arte aliquis adeat mare* (1). »

Après cette prière du marin, le mieux souvent est de ne rien faire et d'attendre, de suivre le mouvement des vagues et de ne pas même chercher à les contrarier. Seulement il faut conserver avec soin cette souplesse et cette légèreté qui nous placent toujours au-dessus des flots ; il faut ne rien dérober à nos habitudes et à nos convictions vraies, et flotter à la garde de Dieu, en attendant des jours meilleurs. Rien ne déconcerte les vagues humaines comme cette attitude ; elles finissent par comprendre qu'on ne gagne rien à attaquer

(1) SAP. XIV, 3-4.

certains navires ; et se résignant au sort de n'être point écoutées, elles se calment beaucoup plus facilement. — Une piété sérieuse et profondément enracinée dans l'âme pourra seule vous donner cette souplesse, et cette énergie qui lutte d'autant mieux qu'elle paraît céder. Ce qui paraît, sous ce rapport, si simple, si naturel et si nécessaire, est extrêmement difficile en pratique. Il en coûte à l'amour-propre pour en arriver là : il faut des sacrifices de tous les instants, sacrifices de pensées, d'affections ; il faut des immolations continuelles ; la vanité se trouve blessée, le caractère est froissé, toutes les susceptibilités s'éveillent à la fois. Non, la nature abandonnée à elle-même ne produira jamais ces effets qui paraissent si simples, si faciles à produire, si nécessaires au bonheur ; tout au plus en comprendra-t-elle parfois la beauté idéale ; mais l'amour-propre aura ses révoltes et deviendra le plus mauvais conseiller ; il ne voudra pas céder, il aimera mieux résister en face et subir les déplo-

rables conséquences de son opiniâtreté. La piété vraie, en nous détachant de l'humain, en nous soulevant de terre, en élevant le caractère, nous prédispose naturellement à cet état d'équilibre fort et vigoureux, où la prudence est notre lest, et où les mouvements impétueux de l'amour-propre sont contenus par une sagesse supérieure.

Le navire a encore une autre ressource : si le temps devient trop mauvais, il jette l'ancre. L'ancre est un gros morceau de fer, recourbé des deux côtés, suspendu au flanc du navire ; dans les mers trop agitées, s'il y a péril à continuer la marche, on la laisse tomber. Cette masse pesante descend dans la mer ; par son poids elle fixe le navire, et elle devient comme une sorte de fondement solide au milieu des abîmes. Ainsi l'âme doit avoir une ancre, plusieurs ancres suspendues à ses côtés ; quand l'orage arrive, elle doit les laisser tomber dans les profondeurs de l'Être divin, et demeurer immobile, en attendant la fin de la tempête. Ces ancres de l'âme sont de plusieurs

sortes, et sous ce nom je comprendrais tout ce qui peut nous soutenir et nous fixer : des principes solides et vigoureusement établis dans l'âme, une grande fermeté de caractère, des amitiés sérieuses et pleines de sécurité, et surtout une confiance inébranlable en Dieu, une énergie de foi capable de transporter les montagnes. Ce sont là de vraies ancrés pour l'âme, et quand la chaîne qui les tient a été formée dans le ciel, elle ne se brise jamais. Je vous en conjure, Mesdames, au milieu des difficultés si nombreuses de la vie de famille, au milieu de ces lames de fond qui arrivent si subitement et remuent le navire humain dans toutes les directions, suivez mon conseil : jetez l'ancre et ne remuez plus ! — Que faire ensuite ? me direz-vous. Rien, sinon maintenir l'ancre et prier : n'est-ce pas ce que fait le pilote en mer ?

Le navire porte toujours une boussole : avec ce petit instrument, il sait où il en est, les contrées où il se dirige ; il connaît par l'aiguille aimantée la situation et la marche

du bâtiment. Les astres pourraient lui suffire en beaucoup de circonstances, et l'étoile polaire est la meilleure indication pour la direction du nord ; mais souvent les nuages couvrent le ciel, et la lumière des étoiles est cachée : alors la boussole devient indispensable, elle remplace, pour la direction, la lumière des cieux. — Il est encore plus nécessaire d'avoir une boussole dans la vie, un indicateur céleste pour ne pas faire fausse route. Le plus grand malheur de quelques femmes est de ne pas avoir eu de boussole dans certaines circonstances de leur vie, et surtout de leur jeunesse. L'orage est venu, les ténèbres se sont épaissies ; et ne sachant où elles allaient, elles ont sombré contre les écueils. Une piété éclairée, aussi douce que ferme, sera encore la meilleure boussole de la femme : la lumière de la foi doit toujours diriger sa route ; dans l'intérieur de son âme, elle doit avoir une prudence pleine de sagacité, un instinct céleste, une conscience droite qui serve à diriger la marche dans les ténèbres, à indiquer la position vraie des

objets. Avec ces précautions, Mesdames, vous ne flotterez point à tout vent de doctrine, et vous saurez qu'il est des routes que la femme chrétienne ne doit pas suivre; que certains écueils doivent être évités, si l'on ne veut pas sombrer. — La boussole peut encore s'entendre dans un autre sens : il est des imaginations qui n'ont pas de boussole, ou bien elle est dérangée : alors elles placent le nord au midi, l'orient à l'occident, et souvent elles voient les objets renversés. Elles perdent le nord continuellement, pour me servir d'un terme de marine : rien de fixe, rien d'arrêté; une mobilité perpétuelle, un revirement de bord aussi fréquent qu'inopiné; et d'elles aussi on peut dire qu'elles n'ont de constance que dans leur inconstance. Quel conseil leur donner? car la religion doit en avoir pour toutes les situations de la vie et toutes les formes de caractère. La pratique de l'humilité leur sera spécialement utile; une profonde défiance d'elles-mêmes et de leurs appréciations, une sage lenteur dans leurs mouve-

ments. et leurs résolutions serviront à prévenir de nombreux dangers, à empêcher de fausses démarches. Je les engage, en outre, à se faire remorquer par un autre bâtiment pourvu de boussole et gouverné par un habile pilote, à se laisser diriger et conduire par des personnes sages et dévouées, et à ne rien faire sans prendre conseil. Alors elles suppléeront autant que possible à leur impuissance naturelle : sans cette indispensable précaution, le nombre de leurs naufrages deviendra incalculable.

Continuons à faire le tour de notre navire. Comment s'appellent ces arbres dépouillés qui se dressent au milieu ? J'en compte un, deux, trois principaux : ils servent de point d'appui aux cordages, aux vergues, à tout l'appareil du bâtiment. Quand le navire a ses mâts brisés, il a perdu sa force, il lutte plus difficilement, il est souvent près de sa ruine. — De même, il est nécessaire d'avoir dans l'âme, de ces pensées fortes, de ces principes solides qui soient comme la charpente de la vie morale ; je

n'applique point ce conseil seulement aux matières religieuses, mais à tout ce qui peut intéresser la vie humaine, aux affaires temporelles, aux règles de conduite dans les rapports avec les hommes et les choses. Partout il faut des principes, je ne dirai pas systématiques, car le système est un danger et une cause d'imprudences continuelles et de fautes plus ou moins graves; il faut des principes qui, sans sortir de la ligne du vrai, aient assez d'élasticité pour se prêter à toutes les exigences de la sagesse et de la charité. Ils deviennent les points d'appui de l'existence, et les mâts du navire humain; autour d'eux viennent se grouper, s'attacher les pensées de l'âme, l'ensemble de ses projets, de ses résolutions, et ces mille cordages variés qui composent le réseau de la vie. Malheur à l'âme qui n'a point de mâture! elle sera sans résistance, elle ne pourra pas lutter au milieu des contradictions et des courants opposés, elle aura un mouvement irrégulier et désordonné comme celui d'une embarcation qui flotte au gré de tous les vents contraires.

Ce n'est pas assez de la mâtùre, il faut un gouvernail : c'est une petite pièce de bois à moitié cachée dans l'eau. Le pilote, sans qu'on s'en aperçoive, lui communiqué un mouvement qui change constamment dans les endroits difficiles ; et cette mobilité du gouvernail est la vraie force qui conduit le bâtiment, lui donne une impulsion qui peut varier à chaque instant, et incline sa marche dans les sens les plus opposés. Ainsi dirigé par une main sage et intelligente, le navire se promène en toute sécurité au milieu des écueils. — L'âme aussi doit avoir son gouvernail : c'est un esprit de sagesse large et éclairé, qui, d'un coup d'œil, embrasse l'horizon, découvre les difficultés du chemin, et communique à la marche cette ligne droite, qui cependant, sans sortir des voies de la vérité et de la droiture, peut dévier selon les circonstances, obliquer tantôt à droite et tantôt à gauche, et faire de l'existence une succession de lignes brisées et toujours droites dans leurs brisures.

Est-ce assez pour la conduite du navire ?

Pas encore, Mesdames : le bâtiment le mieux équipé, le plus solide, le mieux pourvu de voiles, avec une mâture excellente et un gouvernail habilement tenu, pourrait sombrer après quelques heures ou quelques jours de navigation. Il faut que le pilote connaisse parfaitement l'état des mers et des côtes, la profondeur de l'eau, la position des écueils, des bancs de sable, le souffle des vents, la direction des courants ; il faut qu'il possède à fond cet ensemble de connaissances que l'on appelle la science nautique. Aussi a-t-il une carte détaillée où tout se trouve consigné : il sait qu'à tel endroit il rencontrera une côte difficile, un cap où la mer est furieuse, un récif où il irait facilement se briser, un banc de sable qui ensevelirait le navire, un courant qui l'engloutirait.. Vous devez aussi, Mesdames, avoir une carte de la mer la plus difficile et la plus orageuse de toutes, la mer de la vie. J'explique ma pensée : connaissez, autant que possible, le fort et le faible de ce qui vous entoure ; n'allez pas vous appuyer sur certains rivages, vous vous bri-

seriez sur des rochers; défiez-vous de tel défilé d'hommes ou de choses où vous êtes obligées de passer. Il y a des courants perfides en tel endroit, et d'autant plus dangereux que rien ne les annonce à la surface. Plus loin, c'est un banc de sable : qu'est-ce que ce banc de sable ? me direz-vous. — Il est à côté de vous : c'est cet homme, cette femme, c'est ce caractère sur lequel vous comptiez peut-être. Ne vous y appuyez pas, je vous en conjure : c'est un banc de sable, rien de solide; votre barque s'y enfoncerait, et une fois enfoncée, il vous serait peut-être difficile de la relever. Il est des natures dont on ne se défait pas comme on veut, quand une fois on s'est embarrassé dans leur sable fin; elles ne ressemblent pas mal au pertuis de Maumusson (1), où les navires ayant touché le fond, descendent graduellement et avec une force à laquelle la lenteur n'ôte rien de sa puissance. — Vous côtoyez telle plage, vous fréquentez telle compagnie, vous pré-

(1) Passage entre l'île d'Oleron et les côtes de Mairies (Charente-Inférieure).

tendez que le vent vous y est parfaitement favorable. Vous pourriez peut-être vous tromper : le vent, il est vrai, souffle de votre côté, quand vous êtes présentes ; veuillez tourner le dos, et vous en demanderez des nouvelles à quelque marin dévoué qui est demeuré sur la rive : il vous dira que vos paroles, vos actes, votre souvenir lui-même, tout a été déchiré par une bise froide et violente. Que vous dirais-je encore ? Dans la mer il y a des poissons garnis de dents, qui entament les chairs des nageurs et qui les surprennent au moment où ils y pensent le moins, parce que ces êtres méchants nagent toujours entre deux eaux. Il est aussi des caractères qui marchent toujours sous l'eau, pour me servir d'une expression de saint Grégoire de Nazianze : « Les Arméniens, disait-il, ne sont ni simples ni ouverts, ils sont tout à fait dissimulés et semblables aux rochers qui sont cachés sous les eaux de la mer (1) ». Vous ne vous doutiez peut-être pas de l'existence de ces poissons humains,

(1) *Orat.* 43, n° 17, t. II, p. 518, éd. Migne.

vous ne commencez à la soupçonner que lorsqu'ils vous ont atteints de leurs dents cruelles et d'autant plus dangereuses qu'on ne les voit pas ; ils sont cachés dans la mer, ou sous du velours quand ils habitent la terre, car ces êtres sont amphibies, et on les rencontre sur la terre et dans l'eau.

Mais je reviens à notre navire. Voulez-vous descendre avec moi dans l'intérieur ? Comme tout est admirablement disposé ! quelle sage distribution ! quelle propreté ! quelle bonne tenue dans la salle à manger, dans le salon, dans les chambres à coucher ! Le capitaine veille à tout, et tout se passe dans un ordre parfait. Point d'encombrement de marchandises, nul bruit parmi les voyageurs ; le personnel de l'équipage est nombreux, mais il obéit comme un seul homme. — Ainsi l'âme de la femme forte : visitez avec moi ses nombreux compartiments : la sagesse est le chef du navire ; tout est en ordre ; les pensées, les désirs, les projets, les résolutions. Tous les rouages intérieurs fonctionnent avec une simplicité

merveilleuse, la vapeur de l'imagination est parfaitement réglée, chaque chose est à sa place, et l'on peut vraiment dire que la principale beauté de cette âme est à l'intérieur, *omnis gloria ejus ab intus*. Quelle différence, si vous faites la comparaison avec d'autres âmes ! Si l'on pouvait visiter leur intérieur, un flambeau à la main ! quelle chambre obscure ! tout est en désordre ; les objets les plus disparates se froissent les uns sur les autres, les pensées les plus étranges se heurtent, les désirs les plus bizarres cherchent à se rapprocher ; en un mot, l'image du plus beau désordre, de la plus complète absence de régularité ; on dirait que ces têtes sont toujours occupées à leur déménagement.

Je n'ai pas encore fini l'explication de mon texte : « La femme forte est devenue comme le vaisseau d'un marchand qui apporte de loin ses richesses. » Il ne suffit pas pour le navire d'être gracieusement et solidement équipé, d'être muni de voiles, de mâts, de vapeur, et d'avoir à bord un pilote habile

connaissant parfaitement sa route et l'état des mers : il faut que ce navire s'enrichisse. Aussi voyez : il part, il va aux Indes, en Amérique, et il revient chargé de marchandises. — De même la femme forte doit enrichir sa famille par ses soins, son attention, son économie, sa vigilance continuelle : c'est là son négoce, ce sont ses voyages, c'est son légitime commerce. On a vu des négociants faire des fortunes considérables avec de très-petits profits ; mais peu à peu les grains de sable se sont amoncelés, chaque vague en a apporté quelques-uns, et le rivage a fini par en être couvert ; chaque goutte d'eau est tombée, sans s'évaporer, dans leurs citernes, et la masse est devenue considérable.

La femme peut aussi, par ses soins, sa vigilance, sa sévère quoique large économie, arriver à des résultats étonnants : à la fin du mois, et même après chaque semaine, elle peut entrer au port de la famille avec un chargement inespéré.—Mais, Mesdames, il y a autre chose que de l'argent dans la vie. Que de richesses morales et intellec-

tuelles la femme forte ne sait-elle pas recueillir chaque jour dans ses rapports avec les âmes, et surtout les âmes sérieuses et chrétiennes ? Elle peut écrémer les conversations, les lectures, les discours : elle peut faire une riche piraterie sur les mers intellectuelles : c'est un noble métier et parfaitement honorable. Et quand elle rentre dans sa famille, elle fait part de ses richesses, elle ouvre les chambres de son navire, et tous ses enfants accourent pour prendre part au butin, comme cette famille de commerçants, qui attendent une riche cargaison que l'Amérique vient de leur expédier, ou mieux encore, comme ces petits mousses que l'on voit guetter les vaisseaux qui arrivent, et se jeter sur eux comme sur une proie à laquelle ils ont quelque droit. Ainsi, à tous les points de vue de la richesse matérielle ou spirituelle, la femme forte est vraiment comme le navire d'un marchand qui apporte de loin ses trésors.

Mesdames, un des plus gracieux spectacles dont j'ai joui à la Rochelle, a été de voir

quelquefois, à mes promenades du matin, une multitude de petites nacelles qui sortent du port et couvrent la mer : on dirait qu'elles se rangent en ordre de bataille contre un ennemi inconnu qu'on viendrait de leur signaler : heureusement la flottille n'est dirigée que contre les petits poissons. Son aspect est ravissant : les banderolles, les couleurs variées, les voiles étendues, les mouvements et les légers soubresauts des petites embarcations, tout contribue à charmer le regard. Ces flottilles partent, puis elles reviennent, chargées de richesses.

Que ce soit là votre image, Mesdames ; gracieuses nacelles, sortez en ordre de bataille : allez faire la pêche des âmes ; que le secours matériel soit l'hameçon de votre cœur ; que l'âme de vos frères soit le fruit de la pêche. Il me sera toujours doux et consolant de vous voir vous élancer ainsi, puis de vous attendre sur le rivage, en remerciant Dieu du bien que vous aurez fait à nos pauvres bien-aimés, en le priant de vous le rendre au centuple.

LA
FEMME FORTE

CINQUIÈME ENTRETIEN.

De nocte surrexit.

La femme forte s'est levée avant
le jour. Prov., xxxi, 15.

MESDAMES,

La femme forte a la beauté, l'élégance et la force du navire; elle est pourvue de voiles nombreuses, dont elle varie la direction selon les temps et les circonstances; elle possède toutes les ressources d'un esprit habile et perspicace; elle sait les combiner de mille manières et de façon à ne point trop heurter les vents, mais à les prendre de côté, à les forcer à ne point contrarier le navire, et même à en accélérer la marche. Elle ne cherche point à rompre violemment

les vagues : elle aime plutôt à les suivre, à se balancer sur elles avec des ondulations plus ou moins rapides, mais toujours plus douces qu'un choc en ligne directe et dont les mouvements seraient brusques et précipités. Si le temps devient trop mauvais, elle a des ancres qu'elle laisse tomber à la mer et qui lui servent d'appui contre la fureur des ondes : ces ancres sont la confiance en Dieu, les principes fixes et vigoureusement trempés d'une âme chrétienne, et un grand fermeté de caractère. Notre gracieux navire est encore pourvu d'une boussole qui dirige la marche au milieu des obscurités de la nuit, qui indique la ligne sûre à travers les écueils, qui redresse les travers d'une imagination désorientée. Il possède enfin une mâture forte et parfaitement organisée, qui sert de point d'attache à tous les cordages et à tout l'appareil qui accompagne ordinairement l'équipage. — Lancez ce navire avec un bon pilote, avec un capitaine qui possède la carte détaillée de toutes les mers; que l'intérieur soit parfaitement installé, sans luxe,

mais avec un confortable tempéré, par un mélange de sobre simplicité : le bâtiment franchira les mers avec sécurité, et reviendra chargé de riches marchandises.

Tel est, Mesdames, le symbole aussi vrai que gracieux de la vie des femmes : c'est celui que nous avons développé dans notre dernière réunion. Dans les deux instructions qui vont suivre, notre tâche sera peut-être moins facile : nous l'entreprendrons néanmoins, dût notre navire échouer sur des écueils. La matière nous est naturellement fournie par la suite du texte : *La femme forte s'est levée avant le jour*. Parlons donc du sommeil et des questions qui s'y rattachent. Aujourd'hui nous ne ferons que commencer le sujet, et nous le terminerons le mois prochain.

La vie de l'homme est un combat : c'est une épreuve, c'est une lutte où les forces s'épuisent. Souvent à la fin du jour, on est tenté de s'écrier avec le Prophète : Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée aux malheureux ? Pourquoi la vie a-t-elle été con-

cédée à ceux qui vivent dans l'amertume (1)? La Providence, toujours maternelle, a prévu ces épuisements et ces fatigues de tous les jours : aussi nous a-t-elle préparé chaque soir un bain réparateur, où nous semblons prendre une nouvelle vie. Après un doux et profond sommeil, l'homme paraît tout re-trempé dans la force et dans la vigueur de la jeunesse. Son corps est plein de vie, son cœur est rafraîchi ; l'air semble plus léger, et la poitrine mieux dilatée pour le recevoir.

« Le doux sommeil, dit le poète anglais, efface dans le cerveau les traces douloureuses des soucis ; c'est une douce mort de la vie de chaque jour, le bain après le dur travail, le baume des âmes blessées, le second service à la table de la grande nature, le mets le plus nourrissant dans le repas de la vie (2). » Un philosophe ancien disait que le sommeil assurait le succès de la médecine, qu'il était la délivrance des prisonniers, le vœu des malades, le soulagement des affli-

(1) JOB, III, 20.

(2) *Macbeth*, acte II, scène 2.

gés, le repos de tous les esprits, l'habitude du riche et du pauvre, le vœu de chaque soir (1). De là cette exclamation des chœurs antiques : « O sommeil, toi qui ignores la douleur et les soucis, viens à nous avec tous tes charmes, ô roi du calme et du bonheur, toi qui guéris les humains (2). »

Rien n'est plus vrai que ces descriptions de l'influence salutaire et de l'action bien-faisante du sommeil : sans lui les médecins donneraient d'inutiles ordonnances, et le corps épuisé résisterait à toute la puissance de leur art : une bonne nuit vaut quelquefois mieux que toutes les visites du plus habile docteur, et cette vérité d'expérience n'ôte rien à l'utilité pratique de la science médicale. Le sommeil est la délivrance au moins temporaire du prisonnier : il semble nous arracher aux exigences des organes, à la prison du corps ; nous n'entendons plus les cris et les réclamations continuelles de ces geôliers qu'on appelle les sens ; nous vi-

(1) *Fragment. phil. græc.*, p. 514, éd. Didot.

(2) SOPHOCLE, *Philoctète*, v. 827 et suivants.

vons dans un autre monde. Il est vrai que le matin il faut reprendre sa chaîne; mais, après un bon sommeil, elle paraît moins lourde; et le prisonnier est plus fort pour la porter. Êtes-vous malade? malade dans l'âme encore plus que dans le corps? appelez le sommeil à votre aide: il noiera vos soucis dans ses ondes pacifiques, et, si vous les retrouvez, en revenant sur l'eau, du moins il y aura une salutaire interruption, qui enlève au mal son caractère le plus grave, la continuité. Le sommeil est la richesse du pauvre comme du riche: je dirai même que c'est la propriété plus spéciale du pauvre: il dort mieux, parce qu'il a plus travaillé, et que la nature, toujours juste, lui rend un salaire plus abondant; il dort mieux, parce qu'il est plus sobre, et que son estomac est moins chargé de ces vapeurs qui remontent au cerveau, agitent le sang et les nerfs, et font une étuve de ce bain rafraîchissant que la Providence nous a préparé (1).—Le som-

(1) Un témoin non suspect a dit: « Les pauvres dorment mieux sur leur paille, que les riches sur leurs

meil est un présent qui semble toujours nouveau et qui ne produit jamais la satiété, quand on en use sobrement. On se fatigue de toutes choses et même des meilleures : on se lasse des dîners, des soirées, des plaisirs, des conversations ; mais chaque soir la pensée du lit est une apparition qui fait toujours sourire la nature : la pensée d'un bain frais, au milieu des chaleurs de l'été, ne fait pas autant de plaisir. Saint Chrysostome a, sur le sommeil, une pensée pleine de charme, d'amour et de poésie chrétienne : « Les mères, quand elles veulent exciter leurs enfants au sommeil, les prennent et les balancent dans leurs bras ; puis elles les cachent sous les rideaux et les laissent en paix. Ainsi la Providence répand les ténèbres sur le monde comme un voile immense, et invite les hommes à se reposer de leurs fatigues (1). »

Le philosophe grec dit encore que le

lits magnifiques. » (Madame de MAINTENON, *Lettres sur l'éducation*, p. 5, éd. Lavallée.)

(1) *De compunct.*, l. 2, n° 5, t. 1, p. 182.

temps de la nuit est la sagesse de ceux qui ont des insomnies, et que le sommeil est l'image de la mort, *insomniosorum sapientia, mortis imago*. — Avez-vous quelquefois des insomnies ? ne vous en effrayez pas toujours : c'est peut-être l'heure où Dieu veut vous parler. Pendant le jour, l'âme est entraînée vers les objets extérieurs, elle ne voit pas, elle n'entend pas : ses oreilles sont fascinées par les sirènes qui l'entourent : comment pourrait-elle discerner le langage de la vraie sagesse ? « La parole de Dieu, dit le Prophète, se fait souvent entendre au milieu de la nuit (1). » Il se fait une éclaircie dans les nuages, la lumière sereine de la vérité nous apparaît : nous voyons le vrai, et sa clarté est si vive et si pénétrante, que nous ne saurions en douter. Nous n'avons pas toujours la force de suivre cette lumière divine, mais c'est déjà beaucoup de l'avoir aperçue. Cette vue est un germe qui se dépose dans l'âme, et qui peut se développer dans une circonstance imprévue. — La nuit

(1) SAP., XVIII, 14.

porte conseil, dit la sagesse populaire ; elle porte conseil, parce qu'elle apaise beaucoup de choses, et que l'âme, dans le silence et le calme de la réflexion nocturne, entrevoit des résolutions meilleures. La nuit portera d'autant plus conseil, que vous charmerez le temps de vos insomnies par le souvenir de Dieu. La prière est comme la lampe de la nuit : elle devrait être toujours à côté de nous ; et, quand nous nous réveillons, elle nous parlerait du ciel. Je ne sais quelle mystérieuse harmonie existe entre la nuit et la prière ; la nuit a toujours paru aux Saints le meilleur temps pour prier : on dirait que la rosée du ciel a choisi, pour tomber sur les âmes, les mêmes heures que la rosée terrestre, qui se forme dans l'obscurité pour vivifier les plantes. La nuit, tout est silencieux, les bruits de la terre se taisent, la paix est partout : aussi l'âme voit Dieu plus facilement, et elle peut entretenir avec lui de ces colloques mystérieux et intimes qui rappellent les doux entretiens de deux amis, alors qu'ils se sont donné rendez-vous loin

de la foule, pour parler avec plus d'abandon.—Doux entretiens de l'âme avec Dieu, vous formez une partie de la vie des Saints ! Ce qu'il y a de plus tendre et de plus profond dans le cœur aime toujours le mystère ! Ainsi, quand l'être tout entier est comme recouvert par les voiles de la nuit, et que l'âme seule veille à la lumière divine, quels charmes ineffables, quelle délicieuse conversation de dire à Dieu ses secrets et de recevoir les siens, de lui parler face à face, comme un ami a coutume de parler à son ami : *facie ad faciem, sicut solet loqui homo ad amicum suum* (1) ! Essayez quelquefois, Mesdames, de goûter de cette divine ambrosie des nuits : c'est le meilleur banquet du cœur, la plus douce lumière de l'esprit. « La nuit, dit Clément d'Alexandrie, a été appelée bonne conseillère par les Grecs, parce que l'âme, dégagée alors de l'empire des sens, se replie sur elle-même, pour appartenir tout entière aux inspirations de

(1) EXODE, XXXIII, 11.

la sagesse (1) ? » Puisse la Providence vous accorder toujours d'excellentes nuits ! Si cependant la maladie ou le chagrin troublaient quelquefois votre sommeil, je vous souhaite, avec toute l'affection d'un père, un résultat semblable à celui qu'a si bien exprimé une femme célèbre : « Il [Dieu] dominait mes pensées la nuit comme le jour : car depuis longtemps mes infirmités ne me permettent guère de dormir plus d'une heure et demie de suite, et m'obligent à sortir quinze ou vingt fois de mon lit par nuit, et à marcher la plus grande partie du temps. *Les bénédictions que Dieu a versées sur ces mauvaises nuits, comme on les appelle dans le monde, sont indicibles* (2)-(3) ». C'est de ces heures délicieuses que saint Ambroise

(1) *Strom.*, l. 4, c. 22. t. 1, p. 1351. — V. S. BASILE, Ep. 2, p. 226-227, t. IV.

(2) Madame SWETCHINE, *Lettres à la princesse Galitzin*, t. 1, p. 460.

(3) « Je pense aux Trappistes qui se réveillent pour prier, aux malades qui comptent en souffrant toutes les heures, aux affligés qui pleurent, aux morts qui dorment glacés dans leurs lits. Oh ! que la nuit fait venir des pensées sérieuses ! Je ne crois pas que le méchant,

disait : Ce sont d'excellentes nuits, des nuits lumineuses, qui ont leurs étoiles : *bonæ noctes, noctes lucidæ, quæ habent stellas* (1).

Heureuses les âmes qui sont levées pour les contempler !

Le sommeil est une image de la mort. Rien n'est plus vrai, plus doux et plus triste à la fois que cette pensée. Voyez cet homme qui dort : il est absent pour plusieurs heures, son âme semble partie pour un voyage ; il est parti presque comme partent les morts : la longueur du retour est la principale différence. Le corps lui-même est couché comme il le sera un jour dans la tombe, les yeux sont fermés, les traits sont immobiles ; et si

que l'impie, que l'incrédule soient aussi pervers la nuit que le jour. »

(*Journal de Mlle Eugénie de Guérin.*)

MADAME SWETCHINE dit ailleurs : « Parfois, dans les nuits prolongées du pôle, apparaît une lueur qui ressemble à l'aurore et qui dissipe un instant les ténèbres ; ainsi, dans l'âge avancé, des illuminations instinctives et comme appartenant à un nouveau jour viennent frapper les yeux. Les heures de la nuit m'ont fait du bien ; il est rare que ces chères compagnes ne m'apportent pas comme un bienfait quelque sentiment ou quelque pensée du ciel. » (Œuvres, t. II, p. 216.)

(1) EPIST. XXII, n° 8.

ce n'était le léger souffle de la respiration, qui semble la dernière petite chaîne de l'âme, l'illusion serait complète : car avez-vous contemplé le juste sur son lit funèbre ? Il paraît dormir : le calme des traits, la sérénité de la figure, la douce expression de la physionomie, la grâce d'une figure vivante, tout s'y trouve : il n'y manque que la respiration. Aussi les anciens appelaient du même nom le sommeil et la mort, ils disaient que c'était la retraite de l'âme : dans le sommeil la retraite est temporaire ; à l'heure de la mort, elle est définitive. « L'homme qui est mort, disait Héraclite, touche au sommeil, puisqu'il est privé de lumière ; l'être vivant, quand il dort, touche aux régions de la mort ; l'aveugle lui-même a quelque rapport avec celui qui sommeille (1). » Ainsi, de la cécité au sommeil, du sommeil à la mort, il y a comme une transition graduée, et le monde des vivants touche à celui des morts par une chaîne non interrompue.—Puis donc, Mes-

(1) Cité par Clément d'Alex., *Strom.*, l. 4, c. 22, p. 1351.

dames, que le sommeil est l'image de la mort, le frère de la mort, comme l'appelait le vieil Homère (1), ne vous mettez pas au lit sans faire cette réflexion : Un jour, et ce jour sera peut-être bientôt, je serai couchée de la même manière et peut-être sur ce même lit ; mes amis et mes proches seront en pleurs autour d'un cadavre ; ils m'appelleront encore, mais mon âme sera partie pour son grand voyage : elle sera devant son juge. Faites cette réflexion chaque soir en vous couchant, faites-la au milieu de la nuit en vous réveillant, et alors vraiment la nuit sera pour vous une excellente conseillère : vous aurez chaque soir un excellent sermon, et la nuit sera parfois votre meilleur et plus éloquent prédicateur.

Il était essentiel, pour arriver, plus tard, à nos conclusions, de vous montrer que je n'étais pas l'ennemi du sommeil, et je devais tenir à en faire un éloge justement mérité. Le sommeil est un bienfait de la Providence

(1) ILLIADÉ XIV, 231.

pour le corps et pour l'âme ; c'est le réparateur des forces physiques et morales, et le meilleur des médecins : il n'est pas jusqu'à ses interruptions qui ne soient un temps de rafraîchissement, de paix et de calme fécond ; mais on peut abuser des meilleures choses ; et de ce que le sommeil est excellent, il ne faudrait pas conclure qu'il faut s'y livrer sans calcul en toute confiance et sécurité. Le sommeil deviendrait alors un ennemi aussi perfide que le vin.

Nous voici donc sur un terrain délicat, et je me trouve, en ce moment, près du détroit de Messine, dont je vous parlais dans nos entretiens précédents. Obligé de commenter un texte de l'Écriture, et de le commenter avec les réflexions de la raison et de la foi, je cours peut-être le risque de déplaire à une partie de mon auditoire et de prêcher un peu dans le désert. J'espère donc que vous me tiendrez compte de ma position difficile, et que celles d'entre vous qui ne goûteraient point ma doctrine d'une manière pratique, conviendront au moins

que mon langage est appuyé sur la vérité et sur vos vrais intérêts : je ne réclame, pour le moment, que cette concession.

Avant d'établir une série de propositions sur le sommeil, je fais toute sorte de réserves pour les personnes malades, souffrantes, d'un tempérament très-faible, pourvu toutefois qu'on n'élargisse pas trop le manteau de la nuit pour y loger tous les ingénieux raisonnements de la paresse, déguisés sous la forme de prétendues infirmités; car il pourrait arriver qu'on restât au lit huit grandes matinées pour guérir les suites d'une migraine, et que, pour arrêter la migraine à venir, on crût nécessaire de sacrifier les huit matinées suivantes. Pour peu que le mal revînt tous les quinze jours, la paresse trouverait son compte parfaitement établi.

La médecine enseigne que, lorsqu'on a dépassé les limites de l'âge où la nature se forme, six à sept heures de sommeil suffisent pour les tempéraments ordinaires. Les longs sommeils ont d'immenses inconvénients: ils épaississent le sang, ils appesantissent

tout l'organisme ; l'âme s'en ressent, elle devient lourde, paresseuse, incapable d'un sacrifice ; elle est faible, énermée, elle s'engraisse elle-même dans une molle oisiveté, et ses mouvements ont tous les inconvénients et la lenteur de la plénitude ; elle est comme saturée de sommeil, pour me servir de l'expression d'un ancien : *somno saginati* (1). Quand on dort trop, les idées s'engourdissent en même temps que les membres, l'activité du corps et de l'âme s'émousse, et l'on finit par dormir à moitié, alors même qu'on est éveillé. Aussi les grands dormeurs font très-peu de chose, parce qu'ils donnent au sommeil la grande partie de leur existence, et que ce qu'il en reste est consacré à une demi-somnolence qui leur est habituelle. Écoutez deux autorités bien différentes et qui, par leur diversité même, auront un poids plus considérable : « Le sommeil excessif n'est salutaire ni au corps ni à l'âme, dit Platon : il est incompatible avec les occupations de la vie. Pendant le sommeil,

(1) PLINE, *Hist. nat.*, l. 8, n° 54.

on n'est bon à rien, ni plus ni moins que si l'on était mort. Quiconque veut avoir le corps sain et l'esprit libre, se tient éveillé le plus longtemps qu'il est possible, ne prenant du sommeil que ce qu'il en faut pour la santé, et il en faut peu lorsqu'on a su s'en faire une bonne habitude (1). » — « La jeune fille, dit Fénelon, s'accoutume à dormir d'un tiers plus qu'il ne faudrait pour conserver une santé parfaite : ce long sommeil ne sert qu'à l'amollir, qu'à la rendre plus délicate, plus exposée aux révoltes du corps : au lieu qu'un sommeil médiocre, accompagné d'un exercice réglé, rend une personne gaie, vigoureuse et robuste : ce qui fait sans doute la véritable perfection du corps, sans parler des avantages que l'esprit en tire (2). »

(1) *Les Lois*, l. 7, p. 389, éd. Didot.

(2) *De l'Education des filles*, c. 2. — Montaigne, qui ne sera point suspect de rigorisme en fait de précautions et de soins, a dit quelque part : « J'ai attribué la cause des fièvres et maladies où je suis tombé, à la pesanteur et à l'assoupissement que le long sommeil m'avait apportés ; et me suis toujours repenti de me rendormir le matin. Platon veut plus de mal à l'excès du dormir qu'à l'excès du boire. J'aime à coucher dur. » (L. 3, c. 13.)

Voyez, Mesdames, comme les avantages du corps, de l'âme, de l'esprit, des devoirs de la vie se trouvent ici réunis. En dormant trop longtemps, le corps se débilité au lieu de se fortifier : c'est l'avis de tous les médecins; l'esprit devient tous les jours plus pesant, moins actif, l'âme est plus faible pour résister au corps, et les occupations en souffrent notablement, parce que la meilleure partie du jour leur est enlevée et qu'une sorte de somnolence générale pèse sur le reste de la vie, alors même qu'on semble le consacrer à l'accomplissement des devoirs. Aussi le Sage a dit : « N'aimez pas trop le sommeil : *noli diligere somnum* (1). » Ne l'aimez pas de cet amour sensuel, voluptueux, qui en fait un des buts principaux de la vie.

Le plus terrible de tous les combats que l'homme ait à livrer n'est point toujours sur un champ de bataille : c'est celui que nous avons à soutenir au chevet de notre lit. Ne nous y méprenons pas, là se trouve un de nos ennemis les plus difficiles à vaincre ; et

(1) PROV., XX, 13.

tel soldat, intrépide en présence des bouches à feu, a vu son courage expirer sur les plaines du duvet. Prenez donc, contre cet ennemi si redoutable, de sages et énergiques précautions. Ayez d'abord la fermeté d'un caractère parfaitement décidé à ne point marchander, mais ne négligez point les deux recommandations suivantes :

Si vous mangez trop le soir, il en résultera une sorte de cuisson d'aliments longue, difficile, laborieuse; vous aurez une digestion plus ou moins fiévreuse, et le lendemain, quand vous voudrez vous lever, il vous semblera que votre corps est cloué sur le lit; les moindres mouvements vous effraieront, et la paresse arrivant sur ces entrefaites, il lui sera très-facile de vous prouver que vous devez à votre santé de ne point tourmenter un corps languissant. « Il faut éviter de trop manger, dit Clément d'Alexandrie, de peur que le poids des viandes ne nous accable pendant le sommeil, comme un lourd fardeau qui pèserait sur le nageur au milieu des ondes. Cette sobriété nous donnera un

réveil facile (1). » — Pourquoi, dans les communautés religieuses (2), rencontre-t-on tant de personnes qui se portent bien et dorment parfaitement ? elles mangent peu et dorment bien. Ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles : je dis qu'elles dorment bien, mais je ne dis pas qu'elles dorment beaucoup. Elles font un léger souper le soir, puis elles dorment un sommeil que bien des milords achèteraient plusieurs livres sterling. Tout est calme, paisible, profond dans ce repos de l'âme juste : aussi le réveil est frais comme le lever de l'aurore au printemps. — « Vous ne sauriez croire, me disait un jour le P. Lacordaire, le bien-être qu'on éprouve après le court sommeil des nuits religieuses. »

La seconde précaution concerne la forme et la matière du lit. N'ayez pas des lits trop mollets, évitez ces raffinements d'intelligente volupté qui combinent toute chose pour dor-

(1) *Pedag.*, l. 2, c. 9, p. 494.

(2) « Le coucher sur la dure, la psalmodie de la nuit et le travail de la journée attirent le sommeil à ce corps si tendre. » (BOSSUET.)

mir sur des roses ; ces habitudes sont autant de chaînes qui vous arrêtent malgré vous, et qui prennent sur vos organes un empire presque irrésistible ; vous donnez des armes à votre ennemi, ne vous étonnez pas s'il est toujours et très-facilement vainqueur. Le corps s'accoutume à tout, et les habitudes de sobriété qu'on lui fait prendre, finissent par devenir notre meilleur médecin, médecin le plus économique et le plus habile de tous. Je ne vous dirai pas de coucher sur une planche, comme certains religieux le font, et cependant j'ai connu un moine qui me faisait un jour ce singulier aveu : « Je ne saurais vous exprimer, disait-il, le bonheur qu'on éprouve à coucher sur une planche ; cela est si vrai, que lorsque je vais prêcher hors de mon couvent, je ne puis dormir sur les lits ordinaires, et je me fais une sorte de construction qui se rapproche autant que possible de ma planche bien-aimée. » — Malgré ce bonheur intime et profond de la planche, je ne vous y convierai pas, car je craindrais pour la présence et le nombre de

mes invitées. Je vous dirai seulement : plus votre lit sera simple et sobre de précautions sensuelles, plus vous dormirez sagement, mieux votre corps se portera, et moins peut-être votre âme sera exposée.

Si je ne vous avais pas accoutumées depuis plusieurs années, Mesdames, à considérer la religion comme une amie qui ne doit rester étrangère à rien de ce qui vous concerne, il vous semblerait peut-être au moins bien étonnant de me voir entrer en de pareils détails. L'exemple des Pères de l'Eglise serait, en cas de besoin, ma seconde excuse : « Il est nuisible à la santé, dit Clément d'Alexandrie, de dormir sur une plume moelleuse, où le corps, entraîné par son poids, s'enfonce tout entier et s'ensevelit pour ainsi dire. La vive chaleur de cette plume qui s'élève de chaque côté du corps, arrête la digestion, brûle et corrompt les aliments ; les lits fermes et tout unis, qui sont comme le gymnase naturel du sommeil, facilitent la digestion, la rendent plus saine, moins incommode, et nous donnent la force,

la souplesse et l'agilité dont nous avons besoin pour les actions du lendemain (1). »

A ces précautions hygiéniques, j'ajouterai deux avis pour bien dormir : — « Le sommeil est doux à celui qui a travaillé, dit l'Esprit Saint : *dulcis est somnus operanti* (2). » Occupez-vous pendant le jour, évitez l'oisiveté. Que votre corps et votre âme aient cette activité d'opération que le Créateur lui-même a déterminée par les lois qui président à notre constitution, et à laquelle on n'échappe jamais sans de grands inconvénients ; travaillez chacune selon votre vocation ; et sauf le cas de maladie, vous dormirez d'une façon régulière ; votre sommeil sera doux, tranquille et profond, parce que la nature aura besoin de réparer ses forces perdues. Telle est la loi de la nature, dit Galien (3). Mais la satiété du riche, ajoute l'Esprit Saint, ne lui permet pas de dormir : *Saturitas divitis non sinit eum dor-*

(1) *Pédag.*, *ib.*, p. 490-491.

(2) *ECCLE.*, v. 11.

(3) Cité par CORNEILLE DE LA PIERRE, *in Eccle.*, v.

mire. J'applique spécialement ces dernières paroles au riche oisif, au riche qui ne sait que faire, à la femme dont le temps se passe à apprendre et à répéter des nouvelles, dont la grande occupation consiste à dire et à faire des riens, à songer presque uniquement à la toilette et aux mille frivolités de la vie. Le soir arrive, et cette pauvre âme est rassasiée, elle est saturée de tout, elle est ennuyée de tout, et la nuit elle ne fait que promener ses ennuis sur sa couche : *saturitas divitis non sinit eum dormire*. Pour elle vraiment se vérifie dans toute son étendue la parole du Tragique latin : Le sommeil est la meilleure partie de son existence : *pars humanæ melior vitæ* (1). Dormir ! c'est ce qu'elle peut faire de mieux. C'est peu de chose ; mais encore, cela vaut mieux que de s'ennuyer ou de laisser son âme végéter dans les lieux inférieurs. Malheureusement le sommeil n'arrive pas toujours, car la nature prévoyante et vengeresse en a fait le prix du travail.

(1) SENECA, *Herc.*, act. IV.

Si vous voulez que votre sommeil soit doux, ayez une bonne conscience : *custodi legem atque consilium ; si dormieris, non timebis : quiesces, et suavis erit somnus tuus* (1). La vertu est vraiment utile à tout : elle favorise toutes les bonnes actions, même le sommeil. Quand la conscience n'est point pure, quand le vent des passions y souffle avec plus ou moins de violence, l'intérieur de l'âme devient semblable à une mer agitée, la lame se promène en mugissant sur le rivage, et les nuits s'en ressentent : elles sont agitées, les insomnies se succèdent, et le corps avec l'âme se retourne sur un lit d'angoisses ; *nec per noctem mente requiescit* (2). Par passions, j'entends tout ce qui trouble l'âme, tout ce qui l'agite et la fait sortir de son équilibre : non-seulement les grandes passions qui bouleversent le corps et l'âme, mais les petites secousses du cœur ou de l'intelligence, l'amour-propre, la vanité, la jalousie, les rancunes, les aigreurs,

(1) PROV., III, 24.

(2) ECCLE., II, 23.

les irritations, les froissements continuels de la vie : tous ces soucis, toutes ces agitations enlèvent le sommeil, dit l'Esprit Saint : *cogitatio illius aufert somnum* (1). Il faut que l'âme du vrai chrétien se sépare de tous ces éléments terrestres ; il faut que l'âme juste ait un filtre pour y déposer chaque soir ces restes du vieil homme ; et laisser ensuite son cœur couler comme l'eau limpide, où rien ne se conserve, sinon la clarté et la fraîcheur. Alors l'être humain tout entier est établi dans la paix, et l'action bienfaisante du sommeil peut s'exercer en toute liberté ; un sommeil plein de santé est réservé à l'homme pacifique, dirons-nous en empruntant dans un autre sens une parole de l'Écriture (2). Les organes se reposent facilement, parce que rien ne contrarie la bénigne influence de la nuit, et il se fait comme une irrigation de santé dans les os : *sanitas erit... et irrigatio ossium tuorum* (3).

(1) EGCLI., XXXI, 1.

(2) ECCLI, XXXI, 24.

(3) PROV., III.

Il est assez d'usage, Mesdames, de souhaiter d'heureux jours : qu'il me soit permis, pour conclure notre entretien, de vous souhaiter de bonnes et heureuses nuits : c'est un souhait qui peut se faire toujours, même le matin. Puisse la Providence vous épargner ces nuits que le Prophète appelle des *nuits laborieuses* (1). Puisse-t-elle vous accorder ces sommeils tranquilles et fortifiants qui renouvellent la vie, et nous donnent le moyen de faire plus de bien. *Quiescès, et suavis erit somnus tuus.*

(1) JOB., VII, 3.

LA
FEMME FORTE

SIXIÈME ENTRETIEN.

De nocte surrexit.

Elle s'est levée avant le jour.

(PROV. XXXI, 15.)

MESDAMES,

Le sommeil a été donné à l'homme comme le soutien de la vie, le réparateur des forces, le meilleur et le plus habile des médecins : une seule de ses ordonnances parfaitement accomplie suffit quelquefois à la guérison de graves maladies, ou du moins à l'apaisement de cuisantes douleurs. Le sommeil est le bain salubre où la vie se renouvelle, où l'être tout entier se rajeunit : c'est une station dans le désert de ce monde ; et souvent, après de lourdes et pesantes journées, on vient se reposer dans cette

oasis préparée par la divine Providence, et le lendemain on reprend sa route avec un courage et une vigueur nouvelle. Le temps du sommeil est non-seulement utile au corps, mais à l'âme : il calme les agitations, il met un baume sur les douleurs aiguës, il empêche les précipitations de paroles et d'actions. Aussi les anciens appelaient la nuit une bonne conseillère : elle fait servir à ses desseins, même les insomnies qu'aurait préparées la passion ou l'infirmité corporelle : dans le calme qu'opèrent partout les ténèbres, elle rappelle l'homme à de meilleurs sentiments. S'il est chrétien, elle réveille en lui les fibres de la prière ; un seul colloque avec Dieu, un seul regard vers le ciel suffit quelquefois à étouffer les germes mauvais ou dangereux, et à préparer pour le lendemain un ciel pur et sans nuages. D'autres fois, il y a tant de calme et de placidité dans le sommeil du juste, dit saint Ambroisé, que c'est comme une extase où, pendant que le corps repose, l'âme est pour ainsi dire arrachée à ses organes et s'unit au Christ :

Somnus tranquillitatem menti invehens, placiditatem animæ, ut tanquam soluto nexu corporis se ablevet, et Christo adhæreat (1). — Le sommeil est encore un excellent prédicateur, parce qu'il nous rappelle l'image de la mort : il est le frère de la mort, disaient les anciens, et tous les deux sont fils de la nuit. L'arrivée quotidienne du sommeil devrait nous faire dire : Bientôt l'autre frère viendra, et cette fois je m'étendrai sur mon lit pour ne plus me relever. Chaque visite du soir doit être une invitation à me préparer au dernier et solennel départ.

Le sommeil est donc excellent en lui-même, mais on peut abuser des meilleures choses, et si l'on abuse du sommeil, il produira des effets tout à fait contraires à ceux que je viens d'énumérer, c'est-à-dire qu'il affaiblira le corps, qu'il appesantira les idées, et que, bien loin de rafraîchir et de réparer la vie, il lui préparera une espèce de sépulcre vivant pour l'ensevelir. — Après quel-

(1) *Ep. xvi, n° 4, 960.*

ques détails sur ce point important, nous avons indiqué les précautions physiques et morales qu'il est de bon de prendre pour faciliter l'action bienfaisante de la nuit.

Il nous reste encore à développer d'autres considérations, qui feront le sujet de ce sixième entretien.

Il ne suffit pas de déterminer la quantité de sommeil qui doit être réglée avec sagesse, sans trop accorder à la nature, ni trop lui refuser ; il faut encore calculer la qualité du sommeil (1). Or, d'après les observations générales, le sommeil du vrai soir au vrai matin, c'est-à-dire, qui se prend dans l'intervalle de neuf à cinq ou six heures, est le meilleur, le plus salubre, le plus favorable à la santé. Je ne dis pas qu'il faille nécessairement dormir tout le temps que je viens d'indiquer : c'est un espace désigné pour choisir ses heures de sommeil. Admettons

(1) Les Allemands ont un proverbe : Une heure de sommeil avant minuit en vaut deux du matin.

volontiers toutes les exceptions nécessitées par des convenances transitoires ; mais , en thèse générale, il vaut mieux se coucher de bonne heure et se lever plus matin. C'est le temps le meilleur et le plus favorable pour ce bain nocturne qu'on appelle le sommeil : le corps se délasse mieux, le repos est plus conforme aux lois de la nature : aussi est-il plus doux, plus léger à la fois et plus profond ; il n'a point cette pesanteur qui est l'indice d'une situation anormale. Le sommeil trop prolongé le matin, parce qu'il est trop retardé le soir, a les plus graves inconvénients. Il communique à l'état général de la santé une langueur malade qui semble être devenue la situation habituelle de certains tempéraments : la vie est chez eux une sorte de convalescence perpétuelle, et jamais ils n'arrivent à jouir du bien le plus précieux de la nature, une santé vraie et solidement établie. Voyez au contraire ces filles robustes du village : le soir elles vont de bonne heure demander au lit le repos pour leurs membres fatigués, le matin elles se lèvent

au chant du coq. En hiver, le feu est allumé de grand matin au foyer domestique ; le ménage est fait, l'ordre de la journée est disposé à l'avance, le déjeuner des travailleurs est prêt à servir, et le soleil n'a pas encore paru sur l'horizon. Durant l'été, ces mêmes enfants du village accompagnent l'astre du jour dans sa marche matinale : leur poitrine se dilate et se fortifie en respirant l'air frais et parfumé que verse avec lui le rayon du soleil ; elle semble aspirer la vie et la santé. Plus tard ces mêmes filles se marient : elles font de robustes mères de famille ; et si elles ne commettent pas d'imprudences, elles peuvent, pendant de longues années, continuer une existence remplie par un travail fécond, et ornée quelquefois de toute la fraîcheur et de tous les charmes d'une vieillesse vigoureuse ; car leur régime est un excellent médecin qui leur donne un brevet de longue vie.

D'où vient, au contraire, la faiblesse du tempérament chez les femmes du monde ? Elle peut tenir à beaucoup de causes, mais

une des principales est le régime trop généralement adopté, surtout dans les grandes villes. On passe une partie des nuits en soirées qui finissent par se changer en longues matinées; on dort une partie du jour, et il en résulte une atonie générale dans la constitution, une fatigue de nerfs, un engourdissement des organes, une faiblesse habituelle et persévérante. Certains tempéraments exceptionnels pourront résister; mais il est incontestable, aux yeux de tout observateur impartial, que la perte de la santé, surtout chez les femmes, est due en grande partie aux excès que je signale en ce moment. « Les longues veillées de nuit, dit un savant, entraînent nécessairement des fatigues qui portent sur le cerveau et sur les appareils digestif et respiratoire. Or, les fatigues de cette nature, bien loin de favoriser le sommeil, le rendent incomplet et pénible. De là en grande partie cet état valétudinaire que l'on rencontre si habituellement chez les femmes de nos villes; les soirées et les bals ruinent d'avance leur santé, et c'est

souvent sur la jeunesse même, mais plus souvent sur les années de l'âge mur et de la vieillesse, que les sottises et funestes dissipations du monde laissent leur triste et fatale empreinte (1). »

Je prévois l'objection : — Vous voulez donc condamner les soirées ? D'abord, Mesdames, je vous prie de remarquer que, s'il y a quelque chose à condamner, ce n'est pas moi qui condamne : ce sont les faits, c'est la nature, c'est le tempérament du corps humain. Est-il vrai que la santé de beaucoup de femmes du monde soit affaiblie ? Personne n'oserait le nier. Est-il vrai qu'une des causes principales est la manière dont le monde a souvent organisé les relations sociales ? C'est un fait que la science constate tous les jours. — Je suis loin de condamner les soirées ; et peut-être n'avez-vous pas oublié que, dans nos réunions mensuelles, je me suis appliqué, il y a quelques années, à vous montrer que la Religion est l'amie

(1) *Leçons de la nature*, nouvelle éd., par M. Desdouits, t. 3, 188^e Considér., t. III, p. 125.

des plaisirs honnêtes et des rapports de société : à condition que tout soit réglé par la sagesse et la convenance, et que les intérêts du corps et de l'âme y soient fidèlement ménagés ; car tel est le respect du Christianisme pour nos corps, qu'il peut y avoir péché à compromettre la santé par de graves imprudences. De joyeux entretiens du soir ont toute sorte d'avantages ; ils égalaient l'esprit, rafraîchissent le corps, rapprochent les cœurs, font disparaître les nuages et resserrent les liens de la famille ou de l'amitié. Les plaisirs sont nécessaires à l'homme dans une certaine mesure : je parle des plaisirs honnêtes et que la vertu peut admettre, et ceux qui conserveraient quelque doute cet égard, peuvent consulter les écrits des plus grands théologiens de l'Eglise, et spécialement de saint Thomas. Ce grand docteur a sur cette matière une netteté, une précision, et en même temps une raison et une sagesse à la fois pleine de condescendance et de réserve. La règle qu'il établit est qu'il faut user de ces sortes de plaisirs avec modération, se-

lon le temps, les lieux, la convenance des personnes avec lesquelles on vit : *moderatè pro loco, et tempore, et congruentiâ eorum quibus convivit* [*temperatus*] (1). — « Il y a bien des gens, dit Fénelon, qui veulent qu'on gémissé de tout, et qu'on se gêne continuellement en excitant en soi le dégoût des amusements auxquels on est assujéti. Pour moi, j'avoue que je ne saurais m'accommoder de cette rigidité. J'aime mieux quelque chose de plus simple, et je crois que Dieu même l'aime beaucoup mieux. Quand les divertissements sont innocents en eux-mêmes, et qu'on y entre par les règles de l'état où la Providence nous met, alors je crois qu'il suffit d'y prendre part avec modération et dans la vue de Dieu. Des manières plus sèches, plus réservées, moins complaisantes et moins ouvertes ne serviraient qu'à donner une fausse idée de la piété aux gens du monde, qui ne sont déjà que trop

(1) V. en particulier l'*Ethique*, l. 3, lect. 21; Liv. 1, lect. 13. — *La Somme*, 1^a 2^{es}, q. 34, art. 1. — Ibid., 2^a 2^{es}, q. 141-142, passim, q. 155, art. 1.

préoccupés contre elle et qui croiraient qu'on ne peut servir Dieu que par une vie sombre et chagrine (1). »

Nous voudrions donc que les sociétés chrétiennes adoptassent pour maxime cette belle parole de saint Chrysostome : « Les chrétiens ont le sens des plaisirs délicats, mais la décence doit présider à tout : *discant gentiles quod Christiani deliciari sciunt, sed cum decoro* (2). » — Il est impossible de faire plus de raisonnables concessions à la nature humaine ; mais la religion n'est-elle pas autorisée par là-même à se montrer plus sévère pour tout ce qui dépasse les bornes de la sagesse, de la convenance, de la vertu, et même pour tout ce qui peut compromettre les intérêts de la santé ou de la fortune ? Ne serait-il pas possible, pour en revenir à notre sujet, de

(1) *Avis à une personne de la Cour*, Manuel de piété, t. 1, p. 35, éd. Dupanloup.

(2) *In Epist. ad Rom.* 24, t. IX, p. 766. — Saint Chrysostome, dans le même passage, recommande la modération et la sobriété dans les plaisirs, « précisément, dit-il, parce que je veux que les plaisirs soient de vrais plaisirs : *Quod velim delicias esse verè delicias.* »

tout combiner dans les réunions de famille ou de société, pour le bien général et la santé vigoureuse des générations actuelles? Sauf les circonstances exceptionnelles où l'on serait obligé de veiller plus longtemps, ne serait-il pas possible de faire les soirées moins longues, de les rendre ainsi plus agréables et plus fréquentes, plus salutaires et moins compromettantes pour la santé? Voilà le problème que je propose à résoudre, et n'est-ce pas une chose singulière que ce soit la religion qui intervienne ici pour vous dire : Songez aux intérêts de votre corps; il y a même péché à les négliger gravement : *hoc esset peccatum*, dit saint Thomas (1).

Ces excès dans la longueur des soirées nous viennent du paganisme; ils existaient du temps de Sénèque, et voici en quels termes ce philosophe les flétrit : « Il en est qui renversent l'usage du jour et de la nuit... Aussi rien n'est triste et abattu comme l'aspect de ces personnes qui se sont, pour

(1) 2^a 2^{ae}, q. 141, art. 6.

ainsi dire, consacrées à la nuit : elles n'ont point d'autre couleur que celle des malades, elles sont pâles, languissantes, et portent une chair morte sur un corps vivant. Ce n'est pas encore là le plus grand mal : leur esprit est lui-même environné de ténèbres, il est engourdi et habite les nuages... Comment ne pas déplorer un dérèglement qui consiste à s'éloigner de la lumière du jour et à passer sa vie dans les ténèbres (1) ! »

Je me suis quelquefois demandé : Si la religion commandait la moitié des sacrifices que le monde exige ; si elle ordonnait de passer une partie des nuits à se fatiguer le corps et l'âme, que ne dirait-on pas contre elle ? Quels anathèmes, quels reproches amers ! Mais c'est le monde qui parle, et personne ne dit rien : on est enchanté, ou du moins on a l'air d'être enchanté. Saint François de Sales fait à cet égard quelques réflexions, où la fine pointe d'une agréable malice se fait jour sous une haute raison, et que je me reprocherais de ne pas vous citer : « Nous

(1) *Epist.* 122.

avons vu des gentilshommes et des dames passer la nuit entière, ains (même) plusieurs nuits de suite à jouer...; les mondains néanmoins ne disaient mot; les amis ne se mettaient point en peine: et pour la méditation d'une heure, ou pour nous voir lever un peu plus matin qu'à l'ordinaire pour nous préparer à la communion, chacun court au médecin pour nous faire guérir de l'humeur hypocondriaque ou de la jaunisse. On passera trente nuits à danser, nul ne s'en plaint; et pour la veille seule de la nuit de Noël, chacun tousse et crie au ventre le jour suivant (1). »

Le salubre régime de se coucher et de se lever de bonne heure est très-précieux pour l'âme, et les occupations de la vie en sont beaucoup mieux remplies. L'âme est plus calme le soir: elle est calme; comme tout ce qui est régulier, comme tout ce qui n'est point troublé et bouleversé par les mille préoccupations d'une vie trop mondaine. Le soir, avant de s'endormir, on se

(1) *Vie dévote*, 4^e part., c. 1.

recueille, on analyse sa journée, ses pensées, ses désirs, ses actions ; on loue, on blâme, on corrige ; et comme un habile négociant, on fait le compte de ses pertes et de ses gains. Ne croyez pas, Mesdames , que cette pratique de l'examen du soir appartienne aux esprits étroits : c'est un usage de raison et de sage philosophie, comme du reste toutes les pratiques d'une dévotion éclairée. Les païens feraient sur ce sujet la leçon à bien des chrétiens. Ecoutez Pythagore : « Ne permets pas au sommeil de te fermer les yeux avant d'avoir examiné chaque action de ta journée. En quoi ai-je manqué ? qu'ai-je fait ? quel devoir ai-je oublié ? Commence par la première de tes actions, et parcours ainsi toutes les autres : ensuite reproche-toi ce que tu as fait de mal, et réjouis-toi de ce que tu as fait de bien (1). » — « Quoi de plus beau, dit Sénèque, que cette habitude de faire l'enquête de toute la journée ! Quel sommeil que celui qui succède à cette revue de ses actions ! Qu'il est

(1) *Vers dorés*, 40-44.

calme, profond et libre, quand l'âme a reçu sa part d'éloge ou de blâme, et que, soumise à son propre contrôle, à sa propre censure, elle fait secrètement le procès de sa conduite ! Pour moi, j'ai pris cette autorité sur moi-même, et tous les jours je me cite devant le tribunal de ma conscience. Dès que la lumière est retirée, je discute ma journée tout entière, je pèse de nouveau mes actes et mes paroles, je ne me dissimule rien, je ne me passe rien (1). » — Prenez cette sainte habitude, Mesdames, tout y gagnera en vous, la raison et la piété ; une douce sérénité se répandra autour de votre âme, et vous vous endormirez dans une paix tout angélique : *somnus sanitatis in homine* (2). — Vous avez vu quelquefois des enfants dormir : quel calme ! quelle douceur d'expression ! quelle gracieuseté de physionomie ! quelle pose vivante et silencieuse ! Ce sera l'image de votre sommeil.

Mais, et nous touchons ici au point le plus

(1) *De la colère*, l. 2, c. 36.

(2) *ECCLI.*, XXXI.

délicat, il résulte de cette organisation de vie, que vous devez vous lever matin ! J'entends déjà un long soupir d'effroi qui part de votre couche tremblante. — D'abord, entendons-nous sur la valeur du mot : se lever matin ; je ne vous exhorterai pas à imiter une femme très-délicate, qui disait pendant son séjour à Vichy : « Je commence ma journée à quatre heures du matin, afin que le corps ne l'emporte pas trop sur l'âme (1) ». Je ne vous propose pas ce modèle, et je suis bien convaincu qu'en ouvrant un registre, je trouverais très-peu de membres pour la confrérie de Madame Swetchine. Laissons donc un peu indécise la valeur du mot : se lever matin ; que ce soit seulement le plus matin possible, et ce sera peut-être toujours trop tard. Une fois l'heure de votre lever matinal déterminée, tenez-vous-y avec une fermeté d'autant plus grande que le pas est plus difficile à franchir, et que ce malheureux lit renferme le matin une telle quantité de fluide magnétique, qu'on est entraîné,

(1) *Lettres de Madame Swetchine*, t. II, p. 111.

je ne dis pas malgré soi, mais avec une douceur de violence qui nous cloue au poste. — J'avoue que nous sommes ici en face du plus terrible des ennemis, et cet ennemi, c'est l'oreiller; quand nous voulons le quitter le matin, il prend le langage artificieux des sirènes, il nous caresse avec une tendre précaution. Il semble nous dire : Pourquoi me quitter ? n'êtes-vous pas bien ici ? quelle douce température ! quel bien-être inappréciable ! ne voyez-vous point qu'il est encore trop tôt ? ne sentez-vous pas vos membres encore fatigués et n'ayant joui que d'un repos fort incomplet ? Touchez votre front, et vous verrez qu'une migraine pourrait commencer ; quelques quarts d'heure de plus vont la dissiper ; demain vous vous lèverez plus matin. Puis il fait si froid hors du lit : pourquoi braver la rigueur des saisons ? La journée est assez longue, vous aurez bien le temps de faire face à tout ; en vérité, ne soyez pas si dure envers vous-même. — Après un langage aussi éloquent, le cher oreiller étend ses deux bras pour vous en-

l'acier, et aussitôt la victoire est consommée : il est vrai qu'elle était facile, nul n'en est plus heureux que le vaincu. Et vous voilà retombées et ensevelies pour quelques heures de plus !

Je parle très-sérieusement, Mesdames, en vous disant qu'un des ennemis les plus difficiles à vaincre est l'oreiller du matin ; il n'y a qu'un moyen d'en triompher, c'est un coup prompt et décisif, une charge militaire, un saut hors du lit. Chargez l'ennemi par une vigoureuse sortie, et la victoire est à vous. — Un vieux capucin disait qu'après de longues années de religion, ce qui lui coûtait encore le plus était de se lever à quatre heures du matin. C'est vrai, Mesdames, il y a là un sacrifice à faire, sacrifice réel, incontestable ; mais ici-bas la vie est pleine de sacrifices, et chacun d'eux est suivi d'un sentiment de vrai bonheur, et chaque victoire donne à l'homme une force étonnante. Quand je vois une personne qui a le courage de se lever matin, j'ai de suite une très-haute idée de sa fermeté de caractère,

et je me dis : Cette personne saura dans l'occasion développer une énergie extraordinaire ; chaque matin sa nature se retrempe dans sa lutte contre l'oreiller, et ce combat est souvent plus difficile, surtout à cause de sa continuité, que celui du soldat sur le champ de bataille.

D'ailleurs, Mesdames, attendez autant que vous le voudrez : à moins de rester couchées jusqu'à midi, vous aurez un sacrifice à faire en quittant votre lit. Quelquefois, plus vous attendrez, plus le sacrifice sera long et augmenté par la triste perspective d'un lever prochain ; avec une minute de décision prompte et généreuse, tout est fini, et la jouissance de la vie active est commencée.

— Les longues attentes dans le lit, lorsqu'on est éveillé, ont aussi de graves inconvénients pour l'âme : elles amollissent l'être tout entier, elles le plongent dans une sorte de rêverie plus ou moins sensuelle qui peut conduire sur le bord de certains abîmes.

Prenez-y garde : le papillon voltige sur ses ailes dorées, puis il va se brûler à la lumière

qui brille perfidement pour lui, image de ces promenades aériennes où, à force de s'approcher de certaines lueurs trompeuses, on finit par endommager les ailes de l'âme, et lui ôter, du moins, le velouté d'une conscience pure. « C'est une chose dangereuse, dit saint Ambroise, que le soleil vienne troubler de ses rayons indiscrets les rêves d'un esprit oisif et caché dans son lit (1). »

Le poète italien dit en parlant du matin : « A l'heure où notre esprit, plus étranger à la chair et moins près des pensées terrestres, est presque divin dans ses visions (2). »

— Chaque jour, après une bonne nuit, nous pouvons renouveler dans notre âme les merveilles d'une belle matinée de printemps : tout est frais dans l'esprit et le corps, tout est chaud dans les facultés intérieures ; la vie éprouve une sorte de besoin d'expansion ; toutes les pensées, tous les désirs semblent tressaillir d'allégresse, comme les plantes

(1) *In Ps.* 118, s. 19, n° 22, t. II, p. 1476.

(2) DANTE, *Purgat.*, c. 9, v. 16-19. — Synésius appelle la nuit « une chose tout à fait divine, *Ζαθέας νυκτος.* » (*Hymne*, IV, v. 6.)

d'un céleste jardin. Si le soleil de la prière se lève sur l'horizon, tous les germes de bien s'éveillent, se développent et montent à mesure que la chaleur divine devient plus intense : « La manne, dit le Prophète, disparaissait au lever du jour : c'était pour montrer à tous, ô mon Dieu, qu'il faut prévenir le lever du soleil pour recevoir vos plus précieuses bénédictions (1). » — Il est une chose très-remarquable dans nos Livres saints, la prière du matin y est toujours spécialement mentionnée. « Seigneur, dit le Prophète, vous exaucerez ma prière le matin (2). — Je me présenterai devant vous le matin, et je verrai votre gloire (3). — C'est le matin que ma prière vous surprendra (4). — C'est le matin que votre miséricorde se répand sur nous avec abondance (5). » — « Ceux qui veillent dès le matin, dit la Sagesse, me trouveront (6). » — Le Seigneur

(1) SAP. XVI, 28.

(2) PS. V, 4.

(3) PS. V, 5.

(4) PS. LXXXVII, 14.

(5) PS. LXXXIX, 14.

(6) PROV., VIII, 17.

lui-même s'appelle « l'étoile splendide, l'étoile du matin : *ego stella splendida et matutina* (1). »

Je ne puis m'empêcher de voir dans ces continuelles répétitions une pensée fixe et parfaitement arrêtée : il est, entre les choses, des relations naturelles, établies par la divine Providence, et qu'elle aime à conserver dans le monde surnaturel ; le matin est l'heure où la vie recommence sur la terre : c'est l'heure où tout renaît, où la solitude favorise les premiers élans de la vie qui reprend son cours, où la rosée se dépose et donne une fraîche nourriture à la plante. C'est aussi l'heure la plus délicieuse pour le recueillement de la pensée, pour l'effusion de la rosée des âmes. Le ciel est chargé de la pluie que la nuit a condensée ; la manne est partout, mais elle disparaît bientôt, et tandis que l'indolence perd les forces de son esprit et de son corps dans les langes du sommeil, l'âme active a fait sa provision de nourriture céleste ; elle a disposé son ciel

(1) APOC., XXII, 16.

intérieur pour toute la journée, elle a dissipé à l'avance les nuages du jour et comme fixé la sérénité du temps jusqu'au prochain sommeil. — Une des heures les plus précieuses et les plus douces de la vie est l'heure de la prière du matin : je ne parle pas seulement ici de la prière vocale : je veux dire surtout la prière de l'union à Dieu, le silence, le repos de l'âme en Dieu ; je veux dire cette ouverture de la bouche de l'âme qui aspire un lait divin, qui boit la lumière et l'amour, qui ne dit rien, et qui se cache dans le sein de cette mère par excellence qu'on appelle Dieu, et que si peu de chrétiens connaissent ! *Os meum aperui et attraxi spiritum* (1). — Ah ! si vous saviez ce don de Dieu qu'on appelle l'amour du matin ! *Si scires donum Dei* (2) !... Il a une fraîcheur, une suavité, une énergie, une paix qui viennent directement de Dieu. Quand on est sur les montagnes en été, à trois heures du matin, et que les premiers rayons du soleil paraissent,

(1) Ps. CXVIII, 131.

(2) JOAN., IV, 10.

il semble qu'ils nous arrivent plus limpides, ils n'ont point passé par d'autres poitrines, c'est comme la plus pure essence de l'astre du jour qui entre en nous : ainsi l'union à Dieu, à cette heure où presque tous les hommes sommeillent. Sur les montagnes divines, l'âme a les prémices des faveurs célestes ; elle se pénètre de lumière, d'amour et de force, et il en résulte pour toute la journée une douce ivresse qui, loin d'affaiblir l'âme, donne plus de fermeté à nos pensées et à nos actions, et verse un parfum de joie sur toutes nos œuvres. — N'y eût-il pas d'autres raisons de se lever matin, je vous dirais : Secouez votre oreiller, le Seigneur vient vous visiter avec des faveurs de choix ; mais le moindre délai sera la preuve de votre indifférence, et vous forcerez le Seigneur à aller plus loin chercher les âmes plus dignes de ses bienfaits. Il n'est pas de personne qui, chaque matin, ne se levât promptement, si on accourait lui dire : Venez de suite, un prince est arrivé chez vous, et vous attend. — Mettez Dieu à la

place du prince, et vous serez dans le vrai.

Enfin, Mesdames, et je termine : si vous voulez faire quelque chose de sérieux dans votre vie, levez-vous matin. Le matin, on n'est pas dérangé, on est environné du calme d'une douce solitude, et l'on expédie plus facilement toutes les affaires. Vous pourrez vous occuper de votre commerce, du train de votre maison, de vos lectures, de votre travail intellectuel, si vous aimez l'étude ; ce que vous ferez ainsi, après quelques années, sera incalculable.

En vous levant deux heures plus tôt chaque jour, au bout de quarante ans vous aurez gagné plus de vingt-neuf mille heures, c'est-à-dire, plus de sept ans, en comptant seulement les douze heures du jour où l'on travaille. Augmenter sa vie de sept ans sur quarante, est énorme, et ce que l'on peut faire pendant ce temps continu, finit par devenir incroyable. « Il faut, dit Clément d'Alexandrie, arracher au sommeil le plus de notre vie que nous pourrons (1). » Le som-

(1) *Pédag.* l. 2, c. 9, p. 497.

meil est un vrai voleur qui nous ravit nos plus grandes richesses, c'est un voleur qu'on ne peut pas chasser complètement, mais on peut lui enlever du terrain et l'empêcher d'empiéter sur la vraie vie. « Nous ne vivons guère que la moitié du temps de notre vie, disait Pline l'Ancien ; l'autre moitié se passe dans un état semblable à la mort.... et encore il ne faut pas compter là-dessus le temps de l'enfance qui ne se connaît pas, et le temps de la vieillesse qui vit pour souffrir (1). » Ayons donc le courage d'enlever tous les jours quelque chose à ce frère de la mort qui partage ainsi notre vie en deux et voudrait s'en réserver la meilleure part ; donnons à la nature ce qui lui est nécessaire, mais ne faisons aucune concession à l'indolence.

Le temps le plus favorable pour faire ce larcin, ce sont les premières heures de la matinée. « La qualité du temps est autre à cette heure-là, dit Madame Swetchine (2). »

(1) *Pédag.*, l. 7, c. 51, al. 50.

(2) *Lettres*, t. II, p. 442.

— Une heure le matin vaut deux heures le soir, parce que l'esprit est frais, il est naturellement plus recueilli, ses forces ne sont pas encore dispersées, il n'est point épuisé par les fatigues du jour. Les heures du matin ressemblent, pour l'agilité de l'esprit et les forces rajeunies de l'âme, à la première heure du coursier qu'on vient de mettre à la voiture. Aussi le même auteur que nous aimons à citer, conseillait de se lever de bonne heure, « afin de se réserver, coûte que coûte, quelques heures d'entière solitude le matin. » — « Ce n'était pas seulement, reprend une de ses amies, pour consacrer à Dieu les premières heures de la journée, qu'elle la commençait de si bonne heure, mais aussi pour avoir toujours un temps considérable à donner à l'étude. Elle me dit ce jour-là que le plaisir qu'elle y prenait n'avait fait qu'augmenter avec les années : « C'est au point, me dit-elle, que lorsque je m'approche de cette table, pour reprendre mon cher travail, mon cœur me bat de joie (1). » Elle avouait

(1) *Lettres*, t. II, p. 443

ailleurs « qu'une fois désheurée, tout le reste de sa journée était au pillage (1). » — Si vous ne voulez pas être désheurées, Mesdames, levez-vous matin : vous ferez alors ce que vous voudrez, personne ne viendra vous déranger ; vous consacrerez ce que vous avez de plus intime dans vos forces aux devoirs les plus sérieux et les plus vrais de votre existence ; et quand l'heure du pillage arrivera, c'est-à-dire l'heure où il faut couper sa vie en petits morceaux pour la dépenser en mille riens plus ou moins nécessaires, vous aurez du moins mis en sûreté le meilleur et le plus précieux. Si vous vous levez tard, votre vie sera un pillage perpétuel, et c'est à qui viendra vous en arracher un lambeau (2).

Platon, et vous ne trouverez pas trop sévère la morale d'un païen, Platon dit quel-

(1) *Ib.*, p. 126.

(2) « Je n'ai guère ouvert d'autre livre aujourd'hui ; le temps s'est passé à toute autre chose qu'à la lecture, de ces choses qui ne sont rien, qui n'ont pas de nom, et qui pourtant vous prennent tous les moments. »

(*Journal de Mlle Eugénie de Guérin*, p. 24.)

que part : « Il est honteux pour la maîtresse de la maison de se faire éveiller par ses servantes, et de n'être pas la première à les éveiller (1). » Cette parole semblera peut-être une exagération ; cependant si les choses pouvaient se passer ainsi, tout n'irait-il pas mieux dans l'intérieur de la famille ? La femme, nous l'avons dit avec l'Esprit Saint, est le soleil de sa maison, mais c'est le soleil qui sonne partout l'heure du réveil dans la nature. Il monte le premier sur l'horizon, et aussitôt tout se lève dans l'univers, la plante, l'animal et l'homme. Le soleil ne se fait pas réveiller par ses satellites, c'est lui-même qui donne le signal. Qu'il en soit ainsi de la femme forte : *sicut sol oriens mundo in altissimis Dei, sic mulieris bonæ species in ornamentum domûs ejus* (2).

(1) *Les Lois*, l. 7, p. 389, éd. Didot. — « Démosthènes était de fort mauvaise humeur, lorsqu'il arrivait qu'un artisan se fût mis à l'ouvrage plus matin que lui. » (CICÉRON, *Tuscul.*, l. 4, c. 19.)

(2) ECCLI., XXVI, 21.

LA
FEMME FORTE

SEPTIÈME ENTRETIEN.

*Dedit prædam domesticis suis,
et cibaria ancillis suis.*

Elle a partagé le travail et la
nourriture à ses domestiques.

PROV., XXXI, 15.

MESDAMES,

Nous avons terminé la question si vulgaire en un sens, et cependant si importante du sommeil. C'est un bienfait de la divine Providence qui nous est accordé chaque jour pour réparer nos forces, pour renouveler la vie et ménager quelquefois le temps de sages conseils à la faiblesse et à la précipitation de l'homme. Le sommeil est un dictame précieux, c'est un bain salubre au corps et à l'âme, c'est un prudent con-

seiller, et un prédicateur quotidien, qui nous rappelle notre prochain et dernier départ. Mais, comme les meilleures choses, le sommeil est sujet à des abus, et alors il produit des effets contraires à l'intention du Créateur : il affaiblit, il endort, il appesantit toutes les facultés, et devient un sépulcre vivant pour l'humanité. Si les abus du sommeil se rapportent à la qualité, c'est-à-dire si l'on change notablement les heures préparées par la nature, si l'on fait réciproquement de la nuit le jour, et du jour la nuit, c'est un moyen assuré de ruiner le tempérament et de préparer à la vieillesse de ces années constamment malades, de ces convalescences perpétuelles qui ne se remettent jamais. Les soirées et les veilles prolongées ont tué plus de femmes que les mortifications les plus exagérées ; et si la religion commandait tous les sacrifices que le monde impose à ses courtisans, il n'y aurait pas assez de récriminations contre elle. Au point de vue de l'hygiène physique et morale, il vaut mieux se coucher de bonne heure et se

lever matin. Tout y gagne, la santé, les affaires, la facilité et l'excellence de la prière. Mais il ne faut point vous le dissimuler, la lutte avec l'oreiller est une des plus violentes dans sa douceur, et l'une des plus terribles qui puissent exercer le courage de l'homme; et pour briser chaque matin les chaînes du lit, il est nécessaire de déployer une très-grande énergie. Cet ennemi est d'autant plus dangereux qu'il est plus caressant; ses violences sont plus perfides, parce qu'elles sont entourées de tant de suavité, que nous finissons par nous laisser persuader; nous arrivons à croire que notre ennemi a raison, et qu'après tout, c'est une cruauté de se martyriser ainsi. — Je ne pense pas, Mesdames, avoir dissimulé les difficultés; mais j'ai plaidé ma cause, qui est la vôtre aussi, devant votre raison et votre sagesse, et je crois avoir gagné à ce tribunal. Cependant, si vous faites appel en cassation, et que la cause soit évoquée de nouveau devant le tribunal de la paresse, si vous écoutez ses nombreux avocats, je suis sûr à l'avance

que le premier jugement sera réformé. Eh bien ! je consens à perdre, mais à une condition : on insérera cette explication dans le jugement : le procès était gagné devant la raison ; mais, en cour suprême de l'indolence, la paresse, entourée de ses avocats, a fait casser la sentence première.

La suite du texte peut se traduire ainsi :

« *La femme forte a partagé le travail et la nourriture à ses domestiques.* »

Autrefois, Mesdames, quand les familles et les sociétés étaient profondément chrétiennes, les domestiques, selon l'étymologie du mot, faisaient réellement partie de la maison : car *domestique* vient du mot latin *domus*, qui signifie la maison. Autrefois une famille formait un corps : le père et la mère étaient le chef, et les domestiques eux-mêmes avaient leur place dans l'organisation de la famille ; ils ne formaient que des membres secondaires, mais ils appartenaient réellement au corps. Aussi ils demeuraient

perpétuellement dans la maison, ils y passaient leur vie ; quand ils ne pouvaient plus travailler, on les soignait avec une attention paternelle et quelquefois filiale ; et quand l'heure de la mort était arrivée, ils tombaient de vétusté comme une branche qui meurt sur le tronc. Des rapports de bienveillance et de charité chrétienne unissaient les maîtres aux serviteurs ; ces derniers demeuraient à leur place d'infériorité, comme cela doit être, mais ils se sentaient aimés ; ils aimaient aussi, et aucun lien, fût-il formé d'or massif, ne vaut le lien de l'amour — Saint Augustin nous parle avec effusion d'une vieille bonne qui avait soigné l'enfance de sa mère, et qui avait même porté sur son dos le père de sainte Monique, comme les jeunes filles ont coutume de porter les petits enfants : *sicut dorso grandiuscularum puellarum parvuli portari solent* (1). « Ce souvenir, continue saint Augustin, sa vieillesse, l'excellence de ses mœurs lui assuraient, dans une maison chrétienne, la vé-

(1) *Confessions*, l. 9. c. 8.

nération de ses maîtres, qui lui avaient commis la conduite de leurs filles ; son zèle répondait à tant de confiance : elle était au besoin d'une sainte rigueur pour les corriger, et toujours d'une admirable prudence pour les instruire. »

Aujourd'hui, Mesdames, les choses ont bien changé, et de pareils exemples sont très-rares. Sans doute il y a d'honorables exceptions, et l'on trouverait encore des domestiques qui aiment leurs maîtres, qui font vraiment partie de la famille, qui sont les vrais enfants de la maison. Le service leur est facile et doux, parce qu'il leur est commandé principalement par l'affection. Ils supportent les défauts de leurs maîtres, les maîtres supportent les défauts des domestiques, et tout marche avec cette perfection relative qui est parfois très-imparfaite, mais qui, après tout, est souvent le moindre mal et le seul bien possible dans les affaires de ce monde. Oui, l'on rencontre encore des familles chrétiennes où la domesticité est ainsi entendue ; mais hélas ! qu'elles devien-

nent rares tous les jours ! Aujourd'hui, grâce à l'esprit d'orgueil, d'indépendance et d'irréligion répandu partout, les bons domestiques sont très-difficiles à trouver, et peut-être aussi les bons maîtres ; et de même que deux foyers placés l'un en face de l'autre s'échauffent mutuellement, on peut dire aussi que les mauvaises qualités des domestiques augmentent celles des maîtres, et réciproquement. Les domestiques ont des prétentions exagérées, ils ne peuvent pas souffrir la moindre représentation, tout les blesse ; et, d'un autre côté, les maîtres ne commandent peut-être pas assez chrétiennement. Aussi partout l'on entend un concert général de plaintes et de récriminations : les maîtres accusent les domestiques, les domestiques ne ménagent guère leurs maîtres, et certaines maisons sont devenues comme des omnibus, où les domestiques entrent pour sortir immédiatement.

Je vous ai dit quelquefois, Mesdames, que si j'avais à prêcher vos maris, je pourrais ajouter une sorte de contre-partie, qui ne

serait point l'opposé, mais le complément de mes instructions ; et que m'adressant à vous, ma parole devait se limiter à vos devoirs. J'ajouterai ici que si j'avais à prêcher vos domestiques, j'aurais à leur donner de nombreux avis, fort utiles à l'organisation de votre intérieur ; mais ils sont absents, et c'est vous que je dois instruire en laissant dans l'ombre tout ce qui regarde les obligations de vos serviteurs.

Il me semble que vous accomplirez très-bien vos devoirs à leur égard, si vous entrez dans l'esprit de cette parole : « Elle se lève avant le jour, et elle distribue le travail et la nourriture à ses domestiques. » Voyez le soleil : il se lève sur l'horizon, et en versant sa lumière, il semble distribuer aussi le travail à chaque créature, et comme récompense, il prépare à l'avance tous les aliments qui doivent la soutenir. N'est-ce pas lui qui, en éclairant le monde, invite l'artisan à rentrer dans son échoppe, le laboureur à retourner à son champ, le pilote à sortir du port ? N'est-ce pas lui qui pré-

pare les germes dans le sein de la terre, qui les échauffe et les conduit successivement à ce point de maturité qu'attend avec impatience l'homme d'Etat tout aussi bien que l'homme des champs? La femme, dit l'Écriture, doit être le soleil de sa maison : elle doit éclairer et échauffer comme l'astre du jour. Elle éclaire en indiquant à chacun ce qu'il doit faire dans l'intérieur ; elle partage le travail, elle le distribue en de sages et convenables proportions, et quand les choses sont ainsi réglées dès le matin, elle en surveille l'exécution. Alors tout marche admirablement, parce que tout est éclairé par l'esprit de régularité de la maîtresse de la maison. Son coup d'œil, qui veille à tout, projette la lumière, et cette lumière est le plus fort et le plus insinuant de tous les conseillers, comme aussi le moniteur à la fois le plus doux et le plus sévère. Une femme qui préside au mouvement de son intérieur n'a pas besoin de beaucoup parler : sa présence parle pour elle, et la simple conviction qu'elle a l'œil ouvert, qu'elle se rend

compte des moindres détails, fait tout marcher comme sur des rails de chemins de fer. — Voyez au contraire cette maison où la maîtresse se lève très-tard, et dort moralement le reste de la journée : tout est livré au hasard, le désordre s'introduit partout dans les têtes comme dans les affaires ; c'est un pêle-mêle général d'idées et d'objets ; c'est une confusion qui rappelle le chaos primitif. Madame dort la grasse matinée ; les domestiques en font à peu près autant ; pendant le jour, Madame rêve, s'occupe de toilette, de cancons et de visites, et la maison livrée à elle-même devient ce qu'elle peut ; les enfants sont à peu près abandonnés, et les affaires s'accumulent dans le plus beau désordre.

La femme, soleil de la maison, ne doit pas se borner à éclairer ; elle doit échauffer, parce que la lumière doit partir de son cœur.

Vous devez, Mesdames, surveiller vos domestiques, vous rendre compte de leurs démarches à l'intérieur et à l'extérieur ; les

surveiller surtout dans leurs rapports avec vos enfants ; car trop souvent l'esprit et le cœur des enfants sont perdus par les domestiques, et s'il était permis de révéler tout ce que l'histoire du cœur humain apprend sous ce rapport, on dirait des choses effrayantes.

J'étais chargé, il y a une vingtaine d'années, de la direction d'un petit-séminaire : je reçus un jour la visite d'un père profondément indigné, et qui me disait, avec amertume, que son enfant avait été corrompu dans notre maison. Je savais le contraire, mais je ne pouvais rien dire, et je dus, comme il arrive souvent en pareille circonstance, je dus accepter en silence un reproche immérité. Quelque temps après, j'eus la permission de parler, et il me fut très-facile de démontrer au père que c'était dans sa propre maison que son enfant avait été perdu par la fréquentation d'un domestique.

Veillez donc sur vos enfants, Mesdames, en veillant sur vos serviteurs. Veillez sur les

sorties, sur les démarches, sur les rentrées, sur les fréquentations ; veillez sur leurs paroles et sur leurs actions. Mais, je vous en conjure, veillez avec bonté ; que la lumière de votre surveillance soit chaude d'une affection toute chrétienne. Aimez vos domestiques : rappelez-vous qu'ils appartiennent comme nous à la nature humaine, qu'ils sont les images de Dieu, et qu'ils ont été rachetés par le sang de Jésus-Christ. Autant que possible, parlez-leur avec bonté ; s'il vous échappe quelques mouvements de vivacité, sachez trouver l'occasion de les réparer par une sincère bienveillance. Que votre surveillance ne soit point inquiète ni soupçonneuse ; ne soyez pas toujours à espionner leurs démarches ; souvent on rend les hommes bons en les croyant bons, et on les rend mauvais en les croyant mauvais, ou du moins on froisse leur cœur et quelquefois pour toujours. Évitez tout ce qui sent l'humeur, la taquinerie, le caprice.—Aujourd'hui Madame est de bonne humeur, et tout ira à merveille ; les domestiques pourront pren-

dre leurs ébats et faire des sottises impunément : on leur passera tout. Le lendemain, la lune rousse a pris son premier quartier : malheur aux habitants de la maison, malheur aux domestiques ! Le café de Madame est trop froid, et cependant il a sa température habituelle ; la soupe est trop salée, et cependant on y a mis la dose ordinaire. La chambre fume, c'est le domestique qui en est cause ! et le pauvre malheureux n'a pourtant fait ni le vent ni la cheminée. De là un tapage à faire peur : la voix ou plutôt les cris de Madame retentissent de la cave au grenier, de la cour aux maisons voisines. — Rien ne déconsidère l'autorité comme une semblable conduite : les serviteurs se lassent, s'épuisent, perdent tout sentiment de confiance et d'affection, parce qu'ils voient qu'on n'a aucun égard pour eux, qu'on les traite comme des êtres inférieurs et sans respect pour leur personne ; les jours mêmes où le caprice ne domine pas, ils n'en sont dédommagés que par des airs de hauteur et de silencieuse fierté.

Sans doute, Mesdames, il y a un juste milieu à garder : plusieurs domestiques sont déraisonnables, ils abusent de la bonté qu'on leur témoigne ; ils sont ou peuvent être exigeants, indiscrets ; ils veulent des maîtres sans défauts, et ils sont complètement aveuglés sur leurs propres travers. « Traitez-les comme des proches, disait un philosophe de l'antiquité, ils sont insoumis ; tenez-les éloignés, ils conçoivent de la haine et des ressentiments (1). » Le milieu de la sagesse est donc difficile à tenir, mais cette difficulté du milieu existe partout dans les choses de ce monde ; et malgré ses embarras, il est nécessaire de la résoudre. Le cœur d'une femme chrétienne me paraît merveilleusement propre à cette œuvre de conciliation : elle saura conserver son autorité, et déployer dans l'occasion une sage fermeté, se rappelant cette parole de Fénelon : « Moins les gens sont raisonnables, plus il faut que la crainte les retienne (2). » La femme forte

(1) CONFUCIUS, *Entr. philos.*, c. 17.

(2) *De l'Education des filles*, c. 12.

saura donc tenir tête à certains esprits difficiles, prétentieux, ridicules dans leurs exigences; elle les remettra à leur place si la sagesse le requiert. Mais, dans la conduite ordinaire, elle se rappellera toujours qu'elle commande à des frères en J.-C., que l'amour et la douceur sont les voies de persuasion les meilleures et les plus chrétiennes, et que la sévérité doit être réservée pour les circonstances où la raison et la charité seraient des moyens insuffisants.

Fénelon dit encore que, dans certaines maisons, on regarde les domestiques « à peu près comme des chevaux; qu'on se croit d'une autre nature qu'eux, et qu'on suppose qu'ils sont faits pour la commodité des maîtres (1). » Rien n'est plus opposé aux sentiments de la foi et de la raison : les domestiques sont des frères que vous devez aimer et traiter comme tels; ils vous doivent leur service et leur fidélité; s'ils y manquent, rappelez-les prudemment à leurs devoirs, mais autant que possible avec une charitable

(1) *Dé l'Education des filles*, c. 12.

compassion, avec une fermeté qui n'exclut pas l'affection. Une seule parole douce et partant du cœur suffira à dissiper les nuages, à faire disparaître de nombreuses préventions, à vous préparer de solides et profondes amitiés dans le cœur de vos domestiques : cela ne vaudra-t-il pas mieux que ces relations forcées, que ces rapports froids et guindés qui glacent le cœur et empoisonnent la vie beaucoup plus qu'on ne veut le croire ? La fable elle-même nous le prouve : l'amitié de la fourmi n'est pas toujours à dédaigner.

« La femme forte distribue le travail et la nourriture à ses domestiques. » — L'Esprit Saint ne néglige aucun détail, parce que tout est important dans la vie. Que vos domestiques travaillent, rien de mieux ; mais ne leur marchandez ni la nourriture, ni les soins. Traitez-les un peu comme les enfants de la maison : non-seulement la charité y est intéressée, mais votre service y gagnera beaucoup. Ne calculez pas d'une main presque avare ce qui peut tenir à leur

bien-être et à l'adoucissement de leur sort. Vous gagnerez d'un côté ce que vous perdrez de l'autre ; et d'ailleurs, est-ce qu'un peu d'affection vraie dans un cœur dévoué ne vaut pas mieux qu'une pièce d'or ? — Ce n'est pas seulement la nourriture et les soins matériels qu'il faut assurer à vos domestiques. Combien j'aime à voir la femme chrétienne élargir son cœur maternel et y réserver une place, non-seulement à ses enfants, mais à tous les gens de sa maison ! Oui, il faut qu'elle ait une affection de mère pour tous, et que le dernier de tous comprenne qu'il a une part dans la chaleur de son âme et au foyer de son cœur. Alors vraiment elle réalise la comparaison que j'aime toujours à répéter, parce qu'elle est admirablement vraie dans sa splendeur et dans sa simplicité, et qu'à mesure qu'on l'examine, on y découvre des aspects nouveaux : alors la femme forte est le soleil de la maison, *sicut sol oriens*.

L'astre du jour verse sa lumière sur les nuages, sur les hautes montagnes, sur les

palais dorés ; mais il ne néglige point la petite fleur de la vallée, et le moindre brin d'herbe participe à sa lumière pleine de chaleur ; elle n'est point sur lui aussi abondante que sur les chênes de la montagne, mais c'est toujours la même lumière, et le peu qu'il reçoit suffit à sa vie et à son bonheur. Ainsi la femme forte verse ses affections intimes sur sa famille et sur ses vrais amis, mais son âme a une réserve pour ses serviteurs ; elle leur donne moins qu'à son mari et à ses enfants, mais c'est quelque chose de la même source, et qui, pour les domestiques, a souvent la même saveur.

Après cette distribution de travail, de soins et d'affection, ne vous attendez pas à ne plus rencontrer de défauts dans vos domestiques. A vos serviteurs je dirais : Supportez les défauts de vos maîtres et de vos maîtresses ; les meilleurs en auront, et pour vous la vraie manière d'en atténuer l'effet est de n'y répondre que par la patience et une immobile docilité ; douceur et patience font plus que colère et réaction violente, et

la laine est la substance qui arrête le mieux le mouvement impétueux du boulet de canon. A vous, Mesdames, je dis : Supportez les défauts de vos domestiques, ils n'en manqueront jamais. — Avec ces deux sûretés, avec la certitude de la patience du côté des domestiques et du côté des maîtres, on arriverait à organiser pacifiquement l'intérieur des familles. Si la courroie de la patience venait à manquer d'un côté, elle tiendrait de l'autre, et tel est l'admirable enseignement du Christianisme : partout où il y a rapport entre les hommes, il établit des devoirs réciproques et d'une manière si ferme et tellement solidaire, que si l'un manque, l'autre doit être plus fort pour résister. Ainsi il prêche au mari l'amour, le respect ; à la femme, l'amour, le respect, la soumission ; aux maîtres, la bonté ; aux domestiques, la déférence et la patience, mais de telle sorte que si les premiers sont infidèles à leurs devoirs, la fidélité des seconds doit augmenter. La nature tient évidemment un autre langage. Quand notre prochain manque à ses

obligations, nous nous croyons tout à fait libres des nôtres, et cet esprit de libre-échange, en fait de mauvais procédés, n'est peut-être pas une des moindres causes de nos perturbations de famille et de société.

Il est des défauts qui, selon la remarque de Fénelon, sont entrés jusque dans la moelle des os... Alors, dit l'Archevêque de Cambrai, si vous voulez en corriger votre domestique, ce n'est pas lui qui aura tort de ne s'être point corrigé, ce sera vous qui aurez tort d'entreprendre sa correction (1). — Vous avez un cheval qui est borgne, vous voudriez qu'il vît clair des deux yeux : c'est vous qui êtes aveugle tout à fait. Hélas ! Mesdames, nous sommes tous au moins un peu borgnes en ce monde, et il faut bien nous supporter les uns les autres. — Vous avez un domestique qui n'a pas tout le jugement désirable : dites-moi, pourquoi l'employez-vous à une affaire délicate ? Il a fait une sottise, mais n'en êtes-vous pas la première cause ? — Vous en avez un autre

(1) *Lettres spirituelles*, 193, t. 1, p. 554, éd. Didot.

qui ne voit pas devant lui au-delà de quelques pieds ; vous ne sauriez lui en vouloir, sa vue est courte. Vous vous fâchez parce qu'il ne voit pas à un kilomètre : c'est vous qui êtes déraisonnable. — Un troisième est boiteux, vous voulez qu'il marche droit : ne voyez-vous pas que vous exigez l'impossible ? — Je veux dire, Mesdames, que la pauvre nature est pleine d'infirmités morales, et que certaines infirmités une fois constatées chez le prochain, il faut en tenir compte, et ne point demander la réforme de ce qui ne peut se corriger. Supportons les défauts les uns des autres, disait saint Paul : c'est la règle de la vraie sagesse, de la paix et du bonheur domestique : *alter alterius onera portate* (1).

Mais, direz-vous, c'est une mauvaise tête, et je ne puis en jouir. Hélas ! les mauvaises têtes, au moins par quartiers de lune, se rencontrent partout ; vous-mêmes n'avez-vous pas quelquefois ces accès de fièvre de tête ? Soyez donc indulgentes pour les au-

(1) GALAT., VI, 2.

tres. — D'ailleurs ne soyez pas si difficiles en domestiques, vous finiriez par ne plus en trouver ; défiez-vous du mieux, il est très-souvent l'ennemi du bien. Vous avez une domestique qui, prétendez-vous, est sujette aux influences de la lune : comme la reine des nuits, elle a ses cornes, aujourd'hui d'un côté, demain de l'autre. Vous voulez la changer, très-bien ! faites-le : vous en prendrez peut-être une seconde qui, au lieu de deux cornes, en aura quatre. La seule différence, c'est qu'elles seront peut-être d'un autre côté : au lieu d'être à droite, elles seront à gauche : *et orta sunt quatuor cornua* (1). — Vous aviez une domestique boudeuse, vous en aurez une violente ; vous en aviez une raisonneuse, vous ferez la conquête d'une seconde qui sera quinteuse : choisissez. Le mieux, croyez-moi, est de vivre avec son mal, pourvu qu'il ne devienne pas trop fort. Ce monde et tout ce qu'il renferme sont une grande misère : prenez-en votre parti, les

(1) DANIEL, VIII.

murmures et les changements de personnes n'y feront rien.

A la bonne heure ! direz-vous encore. Vous venez de parler pour ceux qui ont un personnel assez considérable dans leur maison ; pour moi, mon personnel est fort modeste : une bonne et tout au plus une cuisinière. En ce cas, si vous voulez bien me le permettre, je vais vous chercher un autre ménage dont le personnel sera nombreux et assez difficile à gouverner. Les Pères de l'Eglise enseignent que l'âme humaine, avec son organisation, est une maison complète : il n'y manque rien, pas même les concierges. Il y a l'intelligence, l'âme proprement dite, l'imagination, les sens. L'intelligence est comme l'époux, dit saint Augustin (1) ; l'âme proprement dite est la femme. J'ajouterai que l'imagination, avec ses nombreux caprices, représente un personnel de domestiques tumultueux, et les cinq sens sont comme cinq concierges avec portes-cochè-

(1) *De Cen. cont. Man.*, l. 2, n^o 15, p. 1086, t. 1.

res sur la rue (1). Faire entendre tout ce monde et le mettre d'accord n'est pas chose facile ! Quand l'intelligence veut une chose, le cœur en voudrait une autre ; c'est le mari et la femme souvent prêts à se battre. Puis l'imagination, avec ses mille fantômes, avec ses bruits fantasques, avec son tapage de nuit et de jour : croyez-vous que votre ménage ne soit pas en d'excellentes conditions pour exercer votre patience ? — Et messieurs les portiers du château, les yeux, les oreilles, sans compter les nerfs, espèce de bataillons toujours affairés qui font plus de bruit que tout le reste. Quel intérieur ! quelle confusion ! quelle tour de Babel ! — Mesdames, je répéterai ici la parole de l'Écriture : Levez-vous de grand matin pour donner du travail et de la nourriture à tout ce personnel de domestiques, mettez-les en ordre dès la première aube du jour. Débrouillez votre imagination, et vous y mettrez peut-être plus de temps et de soin qu'à ranger une

(1) « Januis sensuum, » dit saint Augustin, *de Gen. ad litter.*, l. 12, n° 43, t. III, p. 496.

chevelure en désordre ! Voyez donc comme vos idées sont aux quatre vents, comme la folle du logis chante et devient impertinente, comme elle raisonne, comme elle tempête, comme elle est absurde ! L'intelligence voudrait la mettre à la raison : inutile ! peines perdues ! elle crie plus fort, elle déraisonne avec plus de violence et de continuité. Elle fait tant de bruit que l'on dirait, selon la remarque de saint Grégoire, la voix multiple de plusieurs servantes dont la langue serait parfaitement affilée : *cogitationum se clamor, velut garrula ancillarum turba, multiplicat* (1).

Voilà un beau ménage à ordonner chaque matin ! Vous vous plaignez de ne pas avoir de besogne : je viens de vous en trouver. Mettez la paix au milieu de ce bruit, mettez de l'harmonie dans cette confusion, faites en sorte que cette harmonie ne soit pas essentiellement troublée jusqu'au soir, et je vous donnerai un brevet, un certificat d'ex-

(1) *Moral.*, l. 1, c. 30, t. 1, p. 546, éd. Migne.

cellente maîtresse de maison. Autrefois tout ce bruit ne se faisait pas dans cette pauvre tête humaine : et pourquoi ? parce qu'elle était soumise à Dieu, et dès lors toutes les puissances de l'homme, esprit, cœur, volonté, imagination, sens, tout était soumis au chef de la maison ; parce que ce chef lui-même obéissait à Dieu. Depuis la révolte primitive, tout a été bouleversé dans l'homme, et notre pauvre nature est devenue comme une maison où l'on se bat souvent, mari, femme, domestiques, c'est-à-dire esprit, cœur, imagination. Il y a un moyen très-simple de rétablir la paix, non pas complète, mais du moins tolérable en ce monde : ramenez Dieu dans la maison ; que Dieu soit le chef, l'ordonnateur, que sa pensée préside à tout, et bientôt tout rentrera dans l'ordre. Le matin surtout, je ne sache rien de propre à pacifier notre intérieur, à mettre le calme partout, comme un regard vers le ciel, comme une pensée d'amour qui se dirige en haut, et nous apporte en descendant la paix de Dieu ! Le matin, quand la tête est ma-

rade, la déposer au pied de la croix, quand le cœur est souffrant, le mettre sur le cœur de Notre-Seigneur; quand l'imagination a la fièvre, la calmer avec une goutte du sang de Jésus-Christ; quand l'être tout entier est en ébullition, lui donner un peu de rafraîchissement, en demandant à Dieu de laisser tomber sur nous la rosée du ciel! — Soyez fidèles à ces recommandations, Mesdames, et vous pourrez, tout le long du jour, vous reposer à l'ombre de votre vigne et de votre figuier, c'est-à-dire que vous jouirez de ce bonheur intime que Dieu a promis à ses amis et qui est unè des plus douces récompenses de la vertu : *Et sedit unusquisque sub vite suâ, et ficulneâ suâ, et non erat qui eos terreret* (1).

(1) I MACH., XIV, 12.



LA
FEMME FORTE

HUITIÈME ENTRETIEN.

*Consideravit agrum, et emit eum :
de fructu manuum suarum plantavit
vineam.*

Elle a considéré un champ, et elle
l'a acheté : elle a planté la vigne du
fruit de ses mains. PROV., XXXI, 16.

MESDAMES,

« **L**a femme forte se lève de grand ma-
tin, et elle distribue la nourriture et
le travail à ses domestiques. » La surveil-
lance des domestiques est une de ses princi-
pales occupations, et pour que cette surveil-
lance soit sérieuse et active, elle s'y prend
dès le grand matin ; elle est la première, ou
du moins une des premières levées dans sa
maison, et son exemple est la meilleure des
prédications, le plus efficace des conseils.
Semblable à l'astre du jour, elle annonce

le retour du travail dans l'intérieur de sa maison; elle éclaire tout de sa présence; elle réchauffe les caractères les plus indifférents; elle excite les natures les plus apathiques, et rien ne peut se soustraire complètement à sa salutaire influence : *nec est qui se abscondat a calore ejus* (1). — Cette surveillance des domestiques doit être pleine de raison, de sagesse et de véritable affection : la femme forte se rappelle que ses serviteurs appartiennent à la nature humaine, qu'ils sont nos frères en J.-C., et qu'ils ont droit à être traités avec les égards que réclame leur qualité d'hommes et de chrétiens. Elle fait de sa maison toute entière une vraie famille, dont les membres sont situés à divers degrés de l'échelle, mais où tous participent à la vie commune. Chacun reste à sa place, et c'est cette variété dans la hiérarchie qui fait l'ordre et la beauté. Mais comme, dans un jardin, toutes les plantes, respirant le même soleil et le même air, ont cependant une part différente

(1) Ps. XVIII, 7.

dans les bienfaits de la nature, de même, dans le jardin de la famille, chacun a sa part plus ou moins grande de rosée et de chaleur : les grands arbres d'abord, puis les arbrisseaux, et les petites fleurs qui croissent à leurs pieds.

Donnant ensuite un autre sens aux paroles de notre texte, nous avons dit, en suivant une pensée familière aux Pères, que l'âme humaine, avec l'intelligence, le cœur, l'imagination, les sens, les nerfs, représentait un ménage complet, où chaque faculté joue le rôle de père, de mère, d'enfants, de domestiques, de concierges, et que ce n'était pas une médiocre difficulté de savoir maintenir en paix tous ces membres nombreux de la même famille qui s'appelle le *moi* humain.

Expliquons aujourd'hui ce verset : « *Elle a considéré un champ, et elle l'a acheté; elle a planté la vigne du fruit de ses mains.* »

L'Écriture nous a d'abord montré la femme forte exerçant son activité dans l'in-

térieur de sa maison. Elle fait la joie et la consolation de son mari; son cœur est pour lui une source de biens et un trésor de paix et de confiance. Elle prépare la laine et le lin; elle a l'œil ouvert sur les travaux qui s'exécutent à l'intérieur; elle se lève de grand matin, et quand la nature sommeille encore, elle a déjà distribué l'ouvrage et la nourriture à ses domestiques.

L'Esprit Saint va maintenant décrire l'activité de la femme forte dans ses rapports avec l'extérieur : « Elle a considéré un champ, et elle l'a acheté; elle a planté la vigne du fruit de ses mains. » Le blé et le vin sont les deux grandes ressources de la vie humaine : parmi les produits de la terre, il n'en est pas dont l'usage soit aussi universel, aussi indispensable, et l'Écriture les emploie de préférence pour désigner toutes les richesses agricoles. Ici la femme doit subordonner ses volontés à celles de son mari : elle peut agir par insinuations, conseils, prières; mais les décisions dernières doivent partir du chef de la maison. Aussi

supposerons-nous toujours, dans ce que nous aurons à dire, qu'elle agit de concert avec son mari, et que tout est décidé d'un commun accord.

« Elle a considéré un champ. » — Elle doit en effet avoir l'œil ouvert sur tout ce qui peut concerner la prospérité de sa maison. Elle a considéré, *consideravit*. Elle ne doit rien faire à la légère, elle doit examiner sérieusement : car il est des propriétés dont l'acquisition est onéreuse, il en est d'autres qui sont un agrément et une richesse. Elle ne doit rien acheter, si elle n'a pas de quoi payer : et n'est-ce pas une des plaies de notre époque, qu'on dépasse en fait d'acquisitions ses revenus et ses capitaux ? Aussitôt qu'on aperçoit un coin de terre en vente, on jette sur lui un regard de convoitise ; on n'a rien dans sa bourse, n'importe : on achète, et l'avenir paiera. Cette ambition, qui se rencontre à petites comme à grandes doses selon les positions, est, à notre époque, une des causes principales de souffrance. Dans les affaires, dans

le commerce, en agriculture, on fait souvent des dépenses et des spéculations tout à fait inconsidérées : aussi la richesse de plusieurs est artificielle, c'est une brillante devanture qui cache des ruines ; et pour un grand nombre de propriétaires ou de commerçants, la vie se passe au milieu de tortures analogues à celles d'un malheureux que l'on condamnerait à emprisonner ses membres dans un vêtement beaucoup trop étroit : ce vêtement est l'image de ces fortunes relativement médiocres, où cependant s'agitent en tout sens des désirs immodérés. Alors tout est faux en de pareilles situations ; tout repose sur le vide et le mensonge, et prépare une ruine désastreuse. Que la femme forte ait donc l'œil ouvert sur ce danger ; qu'elle se défie de tout ce qui brille trop et qui promet beaucoup ; qu'elle achète des champs, et qu'elle plante des vignes, mais après avoir bien considéré toute chose, après avoir considéré l'état des propriétés, et surtout l'état de sa bourse : *consideravit agrum et emit eum*. Qu'il vaut mieux, pour

le bonheur et la paix des familles, avoir une fortune médiocre avec le contentement du cœur et la sécurité de l'avenir ! Le bonheur n'est pas dans les choses extérieures, c'est plutôt la manière dont nous savons en jouir, qui nous rend plus ou moins heureux. Tel a plus de bonheur avec son pain de chaque jour, que ce riche dont la vie est une anxiété continuelle et une fièvre qui ne le quitte pas, même pendant son sommeil agité.

Le texte de l'Écriture que nous venons de commenter, nous montre que les pères et les mères de famille peuvent et doivent s'occuper d'une sage amélioration de leur fortune, et songer à l'avenir de leurs enfants : c'est une obligation sérieuse que leur imposent la religion, le bon sens et l'amour paternel. Ils doivent, par des moyens honnêtes et licites, par une sage prévoyance, travailler tous les jours à faire des économies, à augmenter leur patrimoine, à préparer une position convenable à leur famille. Agir autrement, ce serait oublier les lois

les plus sacrées et imiter la conduite de ces pères dénaturés dont l'égoïsme et la prodigalité sont la seule règle : tout leur va bien, pourvu qu'ils jouissent en toute liberté, et que rien ne leur soit une cause de préoccupation.

La religion ne se contente pas de sanctionner les préceptes de l'ordre naturel : elle donne surtout des règles pour les observer avec sagesse et convenance. Elle ordonne au père et à la mère de veiller à l'amélioration de leur fortune, à la condition toutefois que les pauvres ne seront point oubliés ; et ce que l'on arrache à une sordide économie pour le verser dans le sein des pauvres, rapporte souvent en bonheur et en bénédictions, même temporelles, ce que ne donneront jamais les plus habiles calculs. La religion permet l'accroissement du capital et du revenu, mais à la condition qu'on ne manquera jamais aux lois de l'honneur et de la probité ; qu'on n'imaginera pas de ces fraudes parfaitement colorées, de ces habiletés humaines qui méri-

teraient un nom que je n'ose prononcer ici, de ces précautions ingénieusement perfides qui deviennent, pour le pauvre prochain, comme ces filets tendus dans les buissons à l'innocent animal de la prairie. Non, la religion n'approuvera jamais des fortunes ainsi faites. Elles sont marquées du sceau de l'injustice et de l'iniquité; elles portent dans leurs flancs la marque indélébile d'une sorte de péché originel, et bien souvent le malheur de certaines familles, leurs rivalités, leurs disputes n'ont point d'autre cause dans l'ordre providentiel. Il y a eu une semence mauvaise au commencement, et cette semence développe une ivraie cachée qui empoisonnera toujours le champ de la famille.— J'aime beaucoup les proverbes, parce qu'ils sont ordinairement le résultat d'une longue et profonde expérience et comme la monnaie de la sagesse des nations; en ce moment il m'en revient un qui s'applique à mon sujet: « Le bien mal acquis ne profite jamais. » Non, il ne profite jamais, alors que tout paraît réussir à

l'extérieur ; il ne profite jamais, parce que souvent les événements de la vie, qui sont les messagers de Dieu, brisent ces fortunes mal faites, comme le passant brise un édifice de verre ; il ne profite jamais, parce que, en supposant même une prospérité continue et toujours croissante, la justice de Dieu trouve le moyen de rendre ces propriétaires malheureux au milieu de toutes les causes de jouissances extérieures, et que, par une puissance de métamorphose incon nue, tout ce qui devrait leur être une cause de joie, leur verse au contraire des gouttes d'absinthe. Il est des maladies où le meilleur vin paraît plus amer que le vinaigre ; il est aussi des maladies morales, des dégoûts inexprimables et dont la cause est inconnue. C'est la justice de Dieu qui les inflige en certaines positions : alors la qualité des objets et leur action sur l'âme semblent changer de nature, les roses se transforment en épines, et les meilleures liqueurs, en breuvages pleins d'amertume. — Dans une de nos dernières conférences, nous revien-

drons avec quelque détail sur ce sujet.

« La femme forte a planté une vigne du fruit de ses mains. » — Je ne voudrais point, Mesdames, vous attacher à la suite d'une charrue, ni même vous faire sarcler des vignes ; mais, si vous possédez une propriété à la campagne, ou si quelqu'une de vos amies en possède, je vous conseillerai d'y aller au moins de temps en temps, de respirer cet air frais et pur qui donne la santé et la sagesse. Le séjour à la campagne a des avantages inappréciables ; il délasse de la vie ; il calme la tête et l'imagination ; il rompt l'ennui de cette existence artificielle qu'on mène si souvent à la ville ; il nous rend à nous-mêmes et à la tranquillité de notre intérieur. Puis il y a je ne sais quel enseignement pratique à recueillir à travers les champs : *La sagesse de Dieu y prêche au dehors*, comme parlent les saints Livres. Chaque créature nous enseigne à sa manière : la fourmi, l'oiseau du ciel, les fleurs des champs. Une sorte de parenté d'esprit et d'affection vraie s'établit entre

nous et les objets qui nous environnent : partout l'ordre, la sagesse, la vie, le tranquille bonheur, et il se fait un rejaillissement de tous ces dons précieux jusque dans les parties les plus intimes de notre être. — Oui, Mesdames, allez quelquefois à la campagne; si vous avez la paix et la confiance de l'âme juste, la vue de la nature augmentera toujours ce bien-être moral, car la création est un miroir qui réfléchit une partie des grandeurs et des beautés de l'essence divine, en même temps que, par son calme silencieux, elle est une image de la paix éternelle de Dieu. — Si vous ne plantez pas la vigne, allez la voir planter; vous examinerez comment on creuse le sol, comment on enfonce le jeune plant, comment on le recouvre de terre. Vous verrez comment pousse la vigne, vous constaterez le tort que peut lui faire la gelée, et la riche récolte que préparent les forces combinées de la pluie, de la lumière et de la chaleur. Vous ferez ensuite un retour sur vous-mêmes, et vous vous direz : Mon âme est la

terre du Père céleste, je dois aussi y planter tous les jours une vigne d'excellente nature. l'enfoncer sous le sol, c'est-à-dire, dans les régions les plus profondes du cœur, la recouvrir avec les précautions de la sagesse chrétienne, la préserver du froid, et la tenir toujours exposée aux rayons du soleil, ou bien à l'action bienfaisante de la rosée du ciel. Allez aussi visiter vos champs; et quand vous les verrez jaunir, dites-vous à vous-mêmes : Quand est-ce que les fruits de mon âme seront mûrs pour la moisson? O mon Dieu! faites que je devienne un pur froment, afin de me changer en vous : *frumentum Christi* (1).

Je vous entends me dire que vous n'avez pas de campagne ni vous ni vos amies. — Vous avez peut-être un jardin, ou du moins un tout petit parterre : car je tiens absolument à trouver, dans votre vie, quelque application des paroles de l'Écriture que je commente en ce moment. Si vous ne plan-

(1) IGNAT. ANTIOCH., *ad Roman.*, c. 4, p. 690, éd. Migne.

tez pas de la vigne, semez des fleurs. Quand vous devriez, semblables à certains prisonniers, leur donner asile sur votre fenêtre, demandez un peu de terre et semez des fleurs. La fleur a quelque chose de vivant, de frais et de gracieux, qui tient compagnie et nous parle un langage divin. Une fleur ! c'est l'image d'une des pensées de Dieu, comme un vers est l'image d'une des pensées du poète. Une fleur semble nous regarder, et son coup d'œil est l'épanouissement de sa corolle. Une fleur a de la vie, et une vie gracieusement exprimée, une vie qui est le symbole de la candeur, de l'innocence, de la modestie. Quand une fleur s'agite aux premiers rayons du soleil, c'est une douce leçon pour nous : elle nous indique un autre soleil dont la lumière chauffe notre cœur ; quand une fleur aime à croître sous les buissons, elle nous enseigne l'humilité et la vie cachée ; quand elle nous regarde et semble nous prier de l'arroser afin de réparer sa vie presque desséchée, elle nous apprend à solliciter aussi la vraie

rosée des âmes. Enfin quand elle tombe et se flétrit, elle nous fait signe et nous rappelle que notre vie sera bientôt décolorée ; que l'existence de la fleur et celle de l'homme, qui paraissent si différentes en durée, se confondent devant l'éternité, où mille ans sont comme un jour. Oui, Mesdames, je vous engage à cultiver les fleurs : la vue de ces charmantes petites créatures calme, adoucit, harmonise et pacifie ; elle rafraîchit l'œil et fortifie le cœur, parce que tout ce qui est verdoyant, frais, plein de vie, exerce sur nous une influence heureuse, qui fait épanouir toutes les facultés de l'âme.

« La femme forte a considéré un champ, et elle l'a acheté, elle a planté la vigne du fruit de ses mains. » — On pourrait dire encore que sous le nom de pain et de vin, l'Écriture a voulu désigner toutes les bonnes choses de l'ordre temporel. La femme forte doit avoir l'œil à tout ; tout ce qui peut être utile à son mari, à ses enfants, à ses domestiques, elle doit se le procurer, en suivant les règles de probité, de sagesse, d'honneur

et de modération dont nous avons parlé. La femme a souvent plus que l'homme l'intelligence des détails, elle a le flair plus exercé pour une multitude de choses qui nous échappent : à elle de prévoir, de pressentir, de calculer, de soumettre à son mari, et d'exécuter de concert avec lui. Je ne voudrais certes pas exciter dans le cœur de la mère de famille une ambition déréglée, mais je tiens à expliquer vos devoirs, ou du moins ce qui vous est très-légitimement permis, et ainsi je réponds à l'avance à ceux qui reprochent au Christianisme de faire de la femme mariée une espèce de religieuse — ne s'occupant que de confréries et de pratiques de dévotion. La femme vraiment pieuse, tout en restant fidèle aux devoirs d'une piété éclairée, ne doit rien négliger de ce qui peut intéresser la prospérité même matérielle de sa maison ; et si elle voulait imiter la vie de la religieuse et la forme de sa piété, « cette dévotion, dit saint François de Sales, serait ridicule, déréglée, insupportable (1). » —

(1) *Vie dévote*, 1^{re} part., c. 3.

D'autre part, évitons l'excès d'une ambition démesurée, car l'ambition est une passion qui sort des rails de la raison et de la sagesse chrétienne. Je voudrais cette vapeur réglée qui marche avec ordre, mesure et sécurité : l'absence de vapeur, c'est l'inertie et la mort ; la vapeur qui fait dérailler est un autre inconvénient non moins grave. Ni l'un ni l'autre ne doit vous plaire, et ce que je désire dans l'intérieur de vos familles, c'est la vapeur conduite sagement, c'est-à-dire l'action d'une femme prévoyante, sans inquiétude démesurée, s'occupant sérieusement des intérêts de sa maison en tout honneur et toute probité ; c'est une intelligence active sans sortir du calme, économe sans parcimonie, réglée sans affectation, et faisant avec convenue les honneurs de sa maison, sans oublier les intérêts de ses enfants et ses devoirs de mère de famille.

Élevons-nous encore plus haut : l'Écriture sainte a ordinairement un sens caché sous la lettre et nous indiquant un monde supérieur. Brisons donc l'écorce de la lettre, et

disons que le pain et le vin ne signifient pas seulement ce qu'il y a de meilleur et de plus utile à l'homme dans l'ordre matériel, mais qu'ils sont le symbole de choses plus élevées, et qu'ils nous laissent entrevoir tout ce qu'il y a de bon et d'avantageux dans l'ordre spirituel. — La femme forte doit donc former dans son cœur une continuelle provision d'excellentes choses, afin de pouvoir, dans l'occasion, les distribuer à sa famille. Dans les sociétés qu'elle fréquente, il faut qu'elle sache recueillir les bonnes paroles, les précieux enseignements; mais elle doit bien considérer toute chose : *consideravit agrum*. Tout n'est pas bon à prendre dans les jardins de ce monde : il y a souvent plus de plantes vénéneuses que de fleurs parfumées et salutaires. Le devoir de la mère de famille est de faire un choix religieux et intelligent, et de mettre à l'écart tout ce qui pourrait blesser la foi, altérer la pureté de l'âme de ses enfants : *consideravit agrum*. Avant de conduire sa jeune famille dans le monde, elle considère si le temps est bien

propice, si l'âme n'est pas encore trop jeune, trop accessible à de mauvaises influences; elle examine si les sociétés où elle veut conduire ses enfants sont convenables, ou du moins, comme tout est relatif en ce monde, si elles ne sont pas trop avancées pour une jeune personne. Il est tel vin que l'on peut boire à quarante ans sans aucun danger, et qui aurait fait partir la tête à dix-huit. Je m'explique ainsi, parce que souvent on ne tient pas assez compte de cette différence d'âge, de caractère, d'impressionnabilité qui change continuellement ce qui est relativement bon ou du moins indifférent, et peut le rendre relativement mauvais. Alors, pour procurer à ses enfants un peu d'usage du monde et d'un monde trop précoce, on leur enlève ce qu'il y a de plus précieux pour eux, l'innocence, l'amour de la simplicité; on développe en eux tous les germes de la mauvaise nature, et surtout cette envie immodérée de plaire, qui peut plus tard leur causer d'amers chagrins. Je tiens, Mesdames, à ne rien exagérer, je ne veux rien condamner

absolument que ce qui est incontestablement mal ; je veux pour le reste ne réprover que les excès et ce que la raison éclairée par la foi condamne elle-même. Mettons notre pensée en tout son jour par un exemple que tout le monde comprendra : rien n'est plus agréable et souvent plus utile que d'aller, après les chaleurs des jours d'été, respirer l'air frais et embaumé d'une belle soirée ; et cependant la raison interdit à un fiévreux de quitter sa chambre, surtout le soir. Que diriez-vous donc à un homme dont le tempérament serait affaibli par la fièvre, et qui voudrait sortir avec vous, sous le prétexte que la promenade ne saurait lui être plus nuisible qu'à vous-mêmes ? Et vous ne voyez pas que vous êtes beaucoup plus imprudentes que ce malade : sous prétexte de former l'âme et l'extérieur de vos enfants à des choses qu'ils sauront toujours assez tôt, vous exposez sérieusement à de graves dangers un tempérament moral qui n'est point suffisamment formé, vous leur donnez la fièvre de toutes sortes de choses plus ou moins

malsaines, et qui peuvent plus tard, en se développant, empoisonner leur avenir. — De la sagesse donc, Mesdames, de la sagesse dans le choix de tout ce que vous communiquerez à votre maison, et surtout à votre jeune famille. *Consideravit agrum* : sachez tout examiner, tout peser, et mettre la dose en tout.

Évitez aussi ces conversations du foyer domestique, où le père et la mère se permettent des explications plus que transparentes, tantôt sous l'empire d'une inexcusable distraction, tantôt sous le prétexte que les enfants ne comprennent pas et ne font aucune attention à ce qu'on dit. Consultez les personnes qui ont élevé la jeunesse, et elles vous diront que des enfants de quatre ou cinq ans ont l'intelligence extraordinairement développée, surtout quand il s'agit de comprendre le mal ; l'expérience apprend tous les jours des choses déplorables en cette matière. Racontez devant de jeunes enfants des chroniques plus ou moins scandaleuses ; couvrez le récit de voiles, de mé-

taphores, et bercez-vous de la douce et triste illusion que vos enfants n'y ont rien compris. Plus tard vous serez étonnées d'apprendre tout ce qui aura grandi dans leur cœur, et le premier germe de cet arbre de malédiction aura été cette conversation à demi-mot que vous vous êtes permise devant eux, cet entretien auquel ils auront assisté en votre présence, et dans cette maison où vous les avez imprudemment conduits. Cette parole, cette conversation, ce demi-mot, ce sourire, auront éclairé pour eux tout un horizon : ils auront éveillé les germes mauvais qui se trouvent dans le cœur de tous les enfants d'Adam ; et sans vous en douter, vous aurez ainsi préparé un triste avenir à vos enfants. Hélas ! pourquoi faut-il que des parents chrétiens oublient si souvent cette maxime du Poète latin : « On ne saurait trop respecter l'innocence d'un enfant ; si vous voulez blesser la pudeur, ne méprisez pas le jeune âge, mais que la pensée de l'enfance se dresse devant vous, pour arrêter la parole ou l'action mauvaise. »

• Maxima debetur puero reverentia. Si quid
Turpe paras, ne tu pueri contempseris annos ;
Sed peccaturo obstet tibi filius infans (1). •

Vous dirai-je encore, Mesdames, de veiller sur les journaux, sur les feuilletons, sur les romans ? Ne laissez rien traîner chez vous qui puisse contenir du poison : vos enfants seraient exposés à le prendre, au moment où vous auriez tourné le dos. N'ayez aucun mauvais livre dans votre bibliothèque ; et si vous possédez quelques-uns de ces ouvrages que votre âge ou des conditions spéciales vous autorisent à garder, qu'ils soient habituellement sous clef. J'ai connu des enfants d'excellente famille ainsi perdus par des livres laissés imprudemment sur les rayons d'une bibliothèque toujours ouverte. Les enfants, Mesdames, ont l'instinct du mal encore plus que la pensée du bien, et ils ont le flair de certaines choses, surtout quand leur esprit a été éveillé sur ce point ; alors ils veulent aller jusqu'au bout, et Dieu sait à travers quelles ronces et quelles épines !

(1) JUVÉNAL, *Sal.* 14.

Vous ne sauriez prendre trop de précautions : point de minutie ni d'espionnage, mais une sérieuse attention ; et si vous m'accusiez de vains scrupules et de préoccupations excessives, je serais obligé de conclure que vous ne connaissez pas bien le cœur de la jeunesse.

Si vous êtes fidèles, Mesdames, à suivre les conseils que je viens de vous donner, aucun des intérêts de votre famille ne sera négligé ; vous pourvoirez à tout, votre maison deviendra pour vous et vos enfants une source de tous biens. Or, vous le savez, quand on sait lui ménager un large canal, une source grandit et s'épanche avec profusion ; l'eau jaillit en dessous avec une abondance toujours nouvelle ; elle monte, elle s'étend, elle devient un grand fleuve. Ains deviendra votre maison, et je désire vivement que de chacune de vos familles et de tous leurs intérêts spirituels et matériels, on puisse dire cette parole de nos Livres saints : La petite fontaine s'est changée en grand fleuve, elle a répandu partout ses eaux larges et

fécondes : *fons parvus crevit in fluvium maximum, et in aquas plurimas redundavit* (1).

(1) ESTHER, XI, 10.



LA

FEMME FORTE

NEUVIÈME ENTRETIEN

*Accinxit fortitudine lumbos suos, et
roboravit brachium suum.*

Elle a mis la force comme une ceinture autour de ses reins, et elle a affermi son bras. PROV., XXXI, 17.

MESDAMES,

La femme forte n'exerce pas seulement son activité dans l'intérieur de sa maison, où elle fait la gloire et la joie de son mari, où elle préside avec un zèle admirable à tous les travaux domestiques; elle a l'œil ouvert sur toutes les causes de prospérité matérielle de sa famille; de concert avec son mari, elle examine; elle considère les propriétés, les vignes, les champs qui sont à vendre; elle achète selon l'opportunité des

temps, des circonstances, selon les ressources de sa famille et les espérances que peuvent présenter les objets qui excitent ses légitimes désirs; « elle a considéré un champ, et elle l'a acheté : *consideravit agrum, et emit eum*; elle a planté une vigne du fruit de ses mains, *de fructu manuum suarum plantavit vineam.* » Ces dernières paroles indiquent avec quel soin et quelle attention persévérante la mère de famille doit s'occuper de tous les intérêts de sa maison, de la sage amélioration de ses terres, de l'augmentation raisonnable et modérée de ses revenus, et quelle doit être sa prévoyance pour l'avenir de ses enfants; mais la religion lui impose l'obligation de ne rien faire contre l'honneur et la probité, et de ne point asseoir sa fortune sur le succès de ces fraudes habilement déguisées, qui ne peuvent mériter qu'un nom dans la langue de la justice et de la véritable honnêteté.

Les paroles de l'Écriture semblent attacher une importance spéciale à la vie des champs et aux travaux de la campagne.

Aussi vous ai-je recommandé, comme exercice de santé et de sagesse pratique, les promenades à la campagne, la contemplation de ces scènes si variées et si admirables de la nature, où tout se trouve : la paix, l'ordre, la sagesse, le bonheur tranquille ; et à cette occasion, je ne pouvais passer sous silence la culture des fleurs, de ces délicieuses esquisses des pensées divines, de ces hôtes parfumés qui nous parlent avec tant de grâce de la vertu et de nos devoirs, et qui, au moment même où elles tombent desséchées, nous laissent une douce et mélancolique leçon sur la fragilité de la vie humaine. — Après avoir ainsi expliqué le texte de l'Écriture, nous nous sommes élevé plus haut, et nous avons dit que la femme devait faire provision pour sa famille, non-seulement de pain et de vin, mais de toutes les bonnes choses qu'elle rencontrerait sur son chemin, et qu'elle devait recueillir, avec un choix intelligent, tous les trésors de biens spirituels pour les verser dans l'âme de ses enfants.

Le verset suivant nous demandera deux entretiens : « *Elle a mis la force comme une ceinture autour de ses reins, et elle a affermi son bras.* »

Qu'est-ce que la force? On pourrait la définir une énergie d'âme qui nous fait supporter avec calme les ennuis et les maux de la vie, qui nous donne le courage de poursuivre nos desseins avec une inébranlable fermeté, et nous conserve une vigueur d'action que les obstacles humains ne sauraient arrêter. « C'est, dit saint Cyrille, une active énergie, qui fait que l'âme se porte à l'action avec la vigueur de la jeunesse(1). » Ces différentes définitions ne sont que le commentaire de ces paroles de l'Écriture : « Elle a mis la force autour de ses reins comme une ceinture, et elle a affermi son bras. »

La force et la fermeté de caractère sont des vertus qui marchent au milieu de deux défauts contraires, l'entêtement et la fai-

(1) CYR. ALEX., in *Isaï*, l. 5, t. III, v. 3, p. 1143, éd. Migne.

blesse, et c'est une nouvelle preuve de cette importante vérité sur laquelle j'ai plus d'une fois appelé votre attention : la vertu et le vice ne sont souvent séparés l'un de l'autre que par la dose du mélange ; mettez la dose convenable, la vertu existe ; ôtez la dose en plus ou en moins, c'est le commencement du vice. Ecoutez saint Thomas avec sa netteté et sa concision ordinaires : « L'entêtement consiste à tenir à ses idées et à ses projets plus qu'il ne faut ; la faiblesse n'y tient pas assez ; la fermeté y tient selon qu'il le faut, *secundùm quod oportet* (1). »

N'avez-vous jamais rencontré de ces natures tellement infatuées d'elles-mêmes, que tout ce qu'elles ont dit, pensé, doit être vrai ? tout ce qu'elles ont rêvé devrait se faire : autrement le monde va tout de travers. Une fois qu'une idée est entrée dans leur cerveau, elle s'y installe si bien qu'il n'y reste plus de place pour l'opinion contraire. Cette idée a bien souvent ses côtés absurdes : n'importe, elle est entrée dans

(1) 2^a 2^æ, q. 128, art. 2.

cette tête, elle y a pris toute la place disponible, et l'omnibus est au complet. Des voyageurs honnêtes et élégants, c'est-à-dire des pensées justes, vraies, gracieuses ont beau se présenter, la place est complètement prise, et personne ne saurait plus entrer. « S'il arrive à ces esprits, dit Albert le Grand, de soutenir qu'il fait nuit pendant le jour, n'essayez pas de leur prouver le contraire, vous perdriez tout à fait votre temps (1). » L'opiniâtreté, Mesdames, est, selon la remarque des moralistes, une preuve de faiblesse d'esprit, ou du moins elle indique une passion déraisonnable d'amour-propre, de vanité blessée ; il suffit à certains esprits de s'être avancés une fois en public, pour n'en vouloir plus démordre : quand ils se sont prononcés dans un sens et dans un moment de passion irréfléchie, c'est une raison pour eux de ne plus reculer, alors même qu'ils sentiraient la déraison de leur persistance. Chose triste à reconnaître ! ce n'est pas la raison et la vérité qui condui-

(1) *Ethique*, l. 7, tract. I, c. 13, t. IV, p. 281.

sent le plus souvent l'intelligence des hommes, c'est la passion, et surtout la passion aigrie : cela est si vrai, que vous pouvez successivement faire passer certains hommes d'une opinion à une autre, en les prenant de côté par un vent qui les flatte. Aussi rien n'est plus mobile que les caractères opiniâtres. Jamais ils ne sont plus près de changer que lorsqu'ils protestent de leur attachement à leur idée. Attendez quelques jours, et le nouveau Protée, si roide et si absolu la veille, aura varié sa forme : l'essentiel est de lui réserver la satisfaction de croire que lui seul et sans aucune influence étrangère, a opéré la métamorphose. Ne nous étonnons point de ces variations : la vérité seule est solide et stable, et l'opiniâtre n'est plus dans le vrai, il n'a plus la sage mesure de la vérité.

Il est des natures placées à un autre extrême : ce sont les caractères faibles et qui n'ont aucune consistance. Semblables aux éponges, ils prennent successivement toutes les couleurs des eaux où vous les plongez.

Mettez l'éponge dans une liqueur d'un noir foncé, elle deviendra aussitôt noire ; promenez-la ensuite du rouge au blanc, elle acceptera, les unes après les autres, les teintes les plus opposées. Image de certains tempéraments d'âmes ! par faiblesse, par impuissance de résister, et d'autres fois par calcul, ils adopteront toutes les idées qu'il vous plaira, ils diront oui et non sur la même question, comme le vent qui tourne du nord au midi. Il serait curieux de suivre ces natures dans les différents salons où les nuances d'idées les plus contraires règnent en souveraines ; il serait curieux de les entendre s'écrier ici : Je suis souris, voyez mes pieds ; ailleurs : Je suis oiseau, voyez mes ailes. Il serait curieux encore de les entendre, dans la même conversation, parler pour et conclure contre, selon telle influence, telle crainte, tel revirement de bord, ou simplement par faiblesse, ce défaut aux formes multiples et indéfinies, qui fait qu'un être cède aussitôt qu'il sent de l'opposition et de la résistance ; dans la faiblesse il y a

beaucoup du paresseux, qui trouve tout bien ordonné, pourvu qu'on le laisse dormir.

Entre les caractères opiniâtres et les natures faibles, marche la vertu de fermeté, qui tient à ses idées, à ses projets, à ses résolutions, mais selon qu'il faut : *secundùm quod oportet*. Une fois qu'il a examiné devant Dieu, qu'il a consulté ceux que la Providence lui a donnés pour ses conseillers naturels, qu'il a pris toutes les précautions que suggère la prudence chrétienne, le caractère ferme va droit à son but, et rien ne l'arrête, ni les discours des hommes, ni les injustices de l'opinion, ni la voix des passions. Comme le coursier de Job, il odore la guerre, et il dit : Allons, *et dixit, vah!* — Cependant la fermeté n'exclut pas la souplesse, la ductilité d'âme, et cette disposition à admettre de nouvelles idées qui perfectionnent les premières : car telle est la faiblesse humaine, telle est l'ignorance de notre nature, que les meilleurs esprits ne doivent jamais s'arrêter et se pétrifier dans une idée, au point de n'en vouloir pas ad-

mettre d'autres, qui circonscrivent, limitent, étendent et modifient celles que nous avons déjà. « La vraie fermeté, dit Fénelon, est douce, humble et tranquille. Toute fermeté âpre, hautaine et inquiète est indigne de soutenir les œuvres de Dieu (1). » Quand la fermeté a ses conditions, quand elle est calme, qu'elle se possède dans la paix et sous l'œil de Dieu, elle n'est jamais extrême, elle ne pousse pas les choses ni les hommes à bout; elle sait condescendre et compatir; c'est un ressort d'acier finement trempé : elle a la consistance et l'élasticité du métal habilement préparé. Elle est forte, parce qu'elle s'appuie sur le vrai et le divin; elle est souple, parce qu'elle est pleine d'humilité; elle est intelligente, parce qu'elle se défie d'elle-même, et qu'elle sait revenir sur des décisions qui n'auraient pas été sagement mûries.

Je vous entends présenter une objection sérieuse, et me dire : Vous ne faites que

(1) *Lettres spirit.*, cx, t. VIII, p. 533, éd. Leroux-Jouby.

reculer la difficulté. L'opiniâtreté est un défaut qui nous fait tenir à nos idées et à nos projets plus qu'il ne faut : la faiblesse cède d'une manière déraisonnable. La force au contraire est une qualité qui nous fait tenir à nos pensées et à nos résolutions comme il le faut : *secundùm quod oportet*. Mais où trouver cette mesure que saint Thomas appelle « *le comme il faut* ? » J'avoue, Mesdames, que je serais très-heureux si je pouvais vous faire connaître un instrument avec lequel vous pourriez doser toute chose, et qui vous servirait d'indicateur pour mélanger convenablement l'adhésion ferme au vrai, la sage défiance de soi, et la disposition à s'arrêter, à avancer, à reculer, selon l'opportunité des circonstances et les règles de la vraie sagesse. Ces instruments existent pour faire de parfaits mélanges : tant de cuillerées d'huile, de vinaigre, tant de grains de sel. Malheureusement des instruments aussi précis et aussi mathématiques n'existent pas dans l'ordre moral, et c'est la meilleure réponse à ces esprits absolus qui

veulent, en toute chose, une précision rigoureuse, et des décisions dont les angles soient toujours parfaitement déterminés en ligne droite. A mesure qu'on avance dans la vie, on tient pour suspectes ces manières de conduire et de trancher les questions.

Cependant indiquons brièvement les précautions que suggère la prudence. — Avant d'adopter telle idée, de suivre tel parti, avez-vous sérieusement réfléchi ? avez-vous consulté les personnes en qui vous devez avoir confiance ? N'avez-vous pas cette roideur qui, même dans la ligne du bien, est toujours un défaut ? Cette fermeté ne dégénère-t-elle pas chez vous en une espèce de foi à votre infaillibilité personnelle, qui gâte les meilleures causes ? Savez-vous revenir, en entendant le langage de la sagesse et le témoignage des personnes graves ? — Autre question très-essentielle : êtes-vous calmes dans vos appréciations ? Comment bat votre pouls ? N'êtes-vous pas agitées ? Sans doute l'agitation n'est point toujours une preuve qu'on soit dans le faux, mais

elle doit au moins faire réfléchir : elle doit nous porter à attendre, à dormir une nuit, plusieurs nuits sur un projet. Examinez bien surtout si votre prétendue fermeté ne vient pas de l'amour-propre froissé, de la rancune, de l'aigreur : cela se reconnaît facilement à je ne sais quel ton saccadé, quels mouvements fébriles, quelle humeur bouillonnante qui cherche les occasions de sortir, comme une lave incandescente. « La force que l'on puise dans la rancune, dans l'irritation, n'est jamais que de la faiblesse, dit Madame Swetchine (1). » — N'est-ce point là votre cas ? Ne sentez-vous pas, dans toutes vos facultés, la roideur du métal, la ténacité du bronze qui ne sait rien céder et qui se refuse à toute élasticité dans les mouvements ? S'il en est ainsi, tenez votre fermeté au moins pour suspecte : car, dit Fénelon, « la vraie fermeté est douce, humble, tranquille. Toute fermeté âpre, hautaine et inquiète, est indigne de soutenir les œuvres de Dieu... Humiliez-vous, dit encore le grand

(1) *Lettres*, t. II, p. 122.

Archevêque, mais sans vous amollir. »

Est-ce à dire qu'après avoir pris toutes ces précautions, vous ne vous tromperez pas quelquefois dans l'application ? Hélas ! Mesdames, l'erreur est le lot de la nature humaine, et Dieu seul est infallible. Vous vous tromperez encore sans doute, vous irez tantôt à droite du côté de la faiblesse, tantôt à gauche du côté de l'obstination : mais du moins vos erreurs ne seront pas dangereuses, parce que vous saurez les reconnaître. Dieu, qui vous aime, vous donnera, dans l'occasion, des lumières suffisantes pour vous les faire découvrir ; une prudente défiance de vous-mêmes rendra facile l'entrée de la lumière divine, et vous aurez assez de fermeté pour réagir dans le sens que la grâce vous indiquera.

Mais si on se trompe en prenant toutes ces précautions, que dirons-nous de ces natures obstinées qui ne suivent que leurs idées personnelles, qui ne croient qu'à elles-mêmes, qui s'attachent tellement à une pensée, sous prétexte qu'elle est vraie, qu'elles

finissent par tomber en de déplorables exagérations ? Elles ne réfléchissent pas qu'en suivant même une idée juste, on peut donner dans le faux, parce qu'il est dans le monde intellectuel plusieurs idées qui se croisent, se complètent, se perfectionnent, et que l'exclusivisme est un système très-fâcheux, qui peut conduire à des abîmes, alors même qu'on serait à cheval sur une idée vraie. — Que penser de ces petits esprits, de ces petits vases tellement pénétrés, imbibés de leur propre liqueur, qu'ils ne croient pas possible l'existence d'un vin meilleur et plus généreux que celui qu'ils renferment ? Aussi rien n'y peut entrer, parce qu'ils sont pleins d'eux-mêmes et de la foi à leur mérite. Que penser de ces caractères abruptes, taillés en biseaux, qui prennent l'entêtement pour de la fermeté, qui appellent respect de soi et de sa propre dignité leurs ridicules obstinations, et qui croiraient se déshonorer, en convenant de leurs torts ? Ces sortes de tempéraments ressemblent, dans la conduite des affaires, à ces chevaux indomptés qui, une

fois attelés à une voiture, se précipitent avec violence, n'écoutent ni le frein, ni la voix du cocher, et arrivent au bas de la montagne, après avoir tout brisé, et peut-être compromis la vie des personnes qui ont eu l'imprudence de se confier à leur conduite. Des natures ainsi disposées sont un malheur pour les sociétés et les familles. Elles brisent tout dans les affaires et dans les hommes, et il est des choses qui, une fois brisées, ne se remettent plus. Elles éloignent les esprits et les cœurs ; et souvent l'état de souffrance qui pèse sur les familles et les relations sociales, n'a pas d'autre cause que cette inintelligente obstination des natures qui ne savent jamais céder.

Combien la vie serait au contraire plus douce, plus chrétienne, si les caractères ressembraient aux ressorts des voitures bien faites ! Ils sont solides et supportent les plus lourdes charges, mais ils plient si doucement qu'on ne s'aperçoit pas des secousses de la route et qu'on semble reposer sur une couche moelleuse. Ainsi vont les caractères for-

més à l'école évangélique : ils sont solides et résistent à tous les chocs ; pour mieux résister , ils cèdent souvent, ils cèdent avec énergie et douceur : avec énergie, car ils sont à l'épreuve des plus mauvais chemins, et à peine ont-ils plié qu'ils reviennent sur eux-mêmes, et reprennent leur place ; mais tout cela s'opère avec tant de douceur et de facilité, que le voyageur peut dormir en paix.

— Puissiez-vous, Mesdames, être dans vos maisons comme ces ressorts souples et vigoureux ! Puisse votre famille reposer sur vous, le mari, les enfants, les domestiques ! C'est votre rôle en ce monde d'être des ressorts dans l'intérieur de la maison ; soyez au moins des ressorts solides, parfaitement doux et surtout toujours huilés. Et ainsi la voiture cheminera tranquillement, avec quelques cahots, il est vrai, car ils sont inévitables en ce monde ; mais c'est dans les cahots qu'on reconnaît la perfection des ressorts. A l'heure de la secousse, vous pliez sans bruit, vous vous abaissez sans violence ; et la secousse passée, vous reprendrez votre

place ordinaire. Votre mari, alors même qu'il aurait l'humeur difficile, finira par admirer ce qu'il n'avait pas toujours compris; et, dans un moment de vérité et d'épanchement, il dira en parlant de vous : Quel excellent ressort j'ai dans ma maison ! quelle souplesse ! quelle gracieuse élasticité ! et en même temps quelle habile solidité, qui me cède en résistant, et qui me résiste en pliant ! Je serais vraiment déraisonnable de me plaindre. — Si, au contraire, vous voulez être un ressort roide et immobile, la secousse arrivera infailliblement, le fer cassera, la voiture sera peut-être brisée : et encore, pourvu, chose difficile, que l'aventure demeure secrète, pour peu qu'elle éclate, vous occuperez et peut-être vous amuserez le public à vos dépens.

Avant de terminer ce premier entretien sur la fermeté, disons un mot d'un défaut qui lui est tout à fait opposé, qui trouble la vie tout entière, et fait de l'existence une grande marée perpétuelle et toujours agitée par un vent violent : je veux parler de la

susceptibilité. C'est un sujet qui n'est peut-être pas assez traité dans les livres, et sur lequel je tiens à m'arrêter quelques instants, parce que c'est un défaut ou une infirmité, qui fait souvent le malheur de la vie, et sans autre cause étrangère.

Qu'est-ce donc que la susceptibilité ? Il est difficile de définir le sylphe léger, de calculer la direction des vents de mer, les caprices de l'imagination et les rêves d'une personne qui a la fièvre : il est encore plus difficile de définir la susceptibilité, et de calculer ses nombreuses métamorphoses. La susceptibilité vient d'un mot latin qui signifie facilité à recevoir les impressions. Avez-vous remarqué certains malades couverts de rhumatismes ? Ils redoutent les moindres courants d'air : malheureusement tout est courant d'air pour eux : la moindre fraîcheur, le moindre bruit, tout les blesse et leur fait mal. La susceptibilité est une espèce de rhumatisme dans l'ordre moral : tout fatigue ces pauvres infirmes, tout les froisse ; tout devient un courant d'air qui leur donne la

fièvre. Que l'on aille à droite, ils sont blessés; qu'on aille à gauche, ils sont horriblement contrariés. Les moindres actes, les paroles les plus inoffensives prennent pour eux des proportions effrayantes (1). Si vous causez très-innocemment, c'est contre eux; si vous gardez le silence, vous êtes sombre et triste à leur endroit; si vous souriez, vous avez un air moqueur; si vous êtes grave, vous leur en voulez. Que votre esprit, ou naturellement distrait, ou bien très-occupé, paraisse, en une circonstance très-indifférente et sans aucun calcul, conserver une réserve silencieuse, notre malade trouvera que vous l'oubliez complètement, et que vous mettez de côté les devoirs les plus sacrés de l'affection: c'est en vain que le dévouement le plus vrai et le plus sincère demeure au fond de votre cœur, et que mille fois vous en avez donné des preuves: rien ne pourra peut-être guérir de son

(1) « Chez les gens susceptibles, la vie se passe comme un voyage au clair de la lune sur un cheval ombrageux qui vous pousse à bout à tous les buissons. » (Le P. FABER, *Conférences*, p. 273.)

injuste prévention ce cerveau fatigué. Que vous dirai-je ? Il est aussi impossible de contenter ces personnes, que de savoir la direction du vent aux équinoxes : avec la meilleure volonté du monde, il faut se résigner à subir les bordées de leur humeur et de leur mécontentement.

La susceptibilité indique une grande faiblesse d'esprit, de caractère, ou bien une forte dose d'amour-propre, et quelquefois ces deux défauts réunis ensemble. Les âmes fortes ne sont point susceptibles, elles sont vigoureusement trempées, et ne se laissent point atteindre par ces mille petits riens, ces mille grains de poussière qui forment comme le fond de la vie humaine. L'âme susceptible est toujours malheureuse ; elle est impressionnable comme la sensitive, et toujours agitée au souffle du vent ; et, avec toutes les précautions possibles, la vie est ainsi faite que toujours, sur la terre, il y aura au moins de petits courants d'air dans l'atmosphère des âmes, et souvent des secousses pour agiter ces caractères vacillants, qui

n'ont pas plus de consistance que les feuilles de la forêt. A ces âmes qui s'affectent aussi facilement des moindres choses, je pourrais adresser une parole de saint Chrysostome, et leur dire : « Ce n'est point la nature des choses, c'est la faiblesse de votre âme qui vous occasionne cette peine ; *non rerum natura, sed animi imbecillitas hanc tibi mœstítiam affert* (1). » Non, ce n'est point la nature des choses, ce n'est point cette personne qui vous a occasionné ce chagrin : elle n'y a pas même pensé, mais cette malencontreuse idée est entrée dans votre tête, et elle n'en veut plus sortir : telle est la seule cause de votre malheur. Non, ce n'est point votre amie qui vous est si dévouée, ce n'est point elle qu'il faut accuser : c'est votre tête qui bourdonne, c'est votre imagination qui a la faculté de créer des fantômes. Ces fantômes, j'en conviens, sont réellement autour de vous, mais c'est votre cerveau qui en contient le magnifique atelier de fabrication : c'est lui qu'il faudrait guérir. Et alors même

(1) *In Ep. ad Cor.*, hom. 42, no 5, t. x, p. 620.

qu'il y aurait réellement quelques mouches volant dans les airs, est-ce qu'on fait attention aux mouches en ce monde ? Est-ce qu'on cherche à se battre contre les insectes qui voltigent partout ? Il y aurait vraiment trop à faire, et ce serait peine perdue. Un philosophe païen nous a donné sur ce sujet les plus sages conseils : « La plus noble manière de pardonner, dit Sénèque, est d'ignorer les torts de chacun. La crédulité fait beaucoup de mal : souvent on ne doit pas même écouter : car en certaines choses, il vaut mieux être trompé qu'être en défiance. Il faut bannir de l'âme tout soupçon, toute conjecture, source d'injustes colères. Un tel m'a salué peu poliment ; tel autre m'a embrassé avec froideur ; celui-ci a interrompu brusquement une phrase commencée ; celui-là ne m'a pas invité à son repas ; le visage de cet autre m'a paru peu gracieux. Jamais les prétextes ne manqueront aux soupçons : voyons plus simplement les choses, et jugeons-les avec bienveillance (1). » — Le

(1) *De la colère*, l. 2, c. 23-24.

même philosophe nous parle d'un Sybarite de son temps qui se plaignit d'avoir une meurtrissure, pour s'être couché sur des feuilles de roses pliées (1). Il est en ce monde un grand nombre de personnes auxquelles rien ne semble manquer pour le bonheur ; mais leur susceptibilité est un obstacle de tous les instants, qui s'interpose entre elles et les objets extérieurs ; elles sont un peu semblables à l'homme de Sénèque : tout les fatiguerait, même les feuilles de rose, si elles s'y couchaient souvent.

En me promenant dans mon chalet sur les bords de la mer, voici une remarque que j'ai faite et l'induction morale que j'en ai quelquefois tirée : les merles et autres oiseaux un peu sauvages, alors même que je m'avance avec les intentions les plus pacifiques et sans même songer à eux, se mettent à pousser un cri d'effroi et à fuir, en se précipitant à travers les branches : on dirait vraiment qu'ils me soupçonnent les intentions les plus hostiles. Mais la cause de leur

(1) *Ib.*, c. 25.

frayeur est uniquement dans leur tête, et le plus sûr pour eux serait de ne rien dire, de se tenir cois sur leurs branches et de me laisser passer : alors je ne soupçonnerais pas même leur présence, et ils seraient parfaitement protégés par leur repos silencieux. N'est-ce pas là un peu l'image des caractères susceptibles ? Vous vous promenez fort tranquillement dans les allées de la vie, et voilà que tout à coup, sans savoir ni pourquoi ni comment, ils jettent les hauts cris : on dirait vraiment que vous allez leur déclarer une guerre acharnée, et assurément vous n'en aviez pas la moindre idée. Tout ce bruit est bien dans leur imagination.

La susceptibilité, Mesdames, peut venir des nerfs, du tempérament, d'une imagination malade. Combien de sensibles en ce monde ! Le meilleur conseil que je puisse leur donner est de retrancher la moitié, quelquefois les trois-quarts de leurs impressions, ou bien encore de les supprimer entièrement : alors elles seront dans le vrai. Je leur voudrais encore une âme amie et

sincèrement dévouée, en laquelle elles auraient confiance et verseraient le trop plein de leurs eaux amères, mais à la condition de lui permettre une entière franchise et de lui conserver une soumission d'enfant.

La susceptibilité, comme nous l'avons insinué d'abord, vient aussi bien souvent de l'amour-propre, et alors même que d'autres causes existeraient, l'amour-propre, la vanité blessée sont ordinairement pour une dose considérable dans le mélange.

Il est des natures tellement vaniteuses, qu'il leur semble que tout le monde devrait penser à elles : c'est un instinct d'amour-propre, et une idée malheureuse qui les poursuit partout : si on les oublie un seul instant, toutes les bienséances sont mises de côté. Malheur à vous, si vous êtes assez imprudentes pour ne pas leur offrir un grain d'encens, quelquefois une cassolette toute entière ! Malheur à vous s'il vous échappe une parole de critique, même la plus bénigne, ou même si, en telle soirée, il vous est arrivé, par une involontaire distraction, de ne

pas leur prodiguer ce bouquet de mensonges qu'on appelle les compliments ! — Vous êtes sûres de vous attirer toute une éruption de rancune, d'aigreur, ou du moins de concentrer à l'intérieur une future explosion de colère rentrée.

L'humilité, Mesdames, n'est pas seulement une grande vertu : elle est encore une source de bon sens, de paix et de bonheur. Qu'on est heureux, quand on est humble ! De quelle paix profonde ne jouit-on pas, quand on peut, au besoin, se passer des créatures, de leurs paroles trompeuses, de leurs mensongers éloges ! Qu'on est heureux, quand on sait, dans l'occasion, devenir un tapis que tout le monde peut fouler aux pieds, sans même le froisser ! La nature ne comprend pas ce langage : cependant c'est le langage de la foi, de la vraie raison et la clef du vrai bonheur. Qu'on le veuille ou non, il faut bien se résigner à être souvent foulé aux pieds en ce monde ! Qu'on le veuille ou non, les langues, les trahisons, les noirceurs, les mauvais procédés feront de nous un ta-

pis où l'on marchera avec le plaisir d'un piétinement malin. On peut subir ce rôle sans colère, sans trouble sérieux ; il est parfaitement conciliable avec la dignité du chrétien et la noblesse de la résignation, et il y a une vraie grandeur à se relever, à mettre a main à son visage et à dire, comme cet empereur : « Je ne me sens pas même blessé. » L'indifférence à une multitude de choses extérieures est le secret de la science du chrétien et la cause principale de la sérénité de l'âme juste.

Un mot seulement de conseil, et je termine. Si vous vivez avec des caractères susceptibles, ayez pour eux une tendre charité jointe à une sage fermeté. Soyez pleines de compassion, mais ne craignez pas quelquefois de leur faire toucher au doigt les moulins à vent qu'ils prennent pour des guerriers armés contre eux. Quand un cheval est ombrageux, on le mène au lieu même du péril imaginaire, et on finit par le guérir, en lui montrant le ridicule de sa peur chimérique. Puis, comme il est des choses qui ne se gué-

rissent pas complètement sur la terre, patientez, tolérez : évitez, autant que possible, ce qui peut leur causer de l'agitation. Il est des personnes dont la tête est malade, dont le cerveau n'est pas très-fort, et saint Augustin l'avait remarqué depuis longtemps : « Plus les esprits sont faibles, plus ils s'offensent facilement : *eo magis offenduntur homines, quo infirmiores sunt* (1). » La charité veut que nous ayons pitié de ces malades, et que nous ne les exposions pas sciemment à des difficultés qui, dans la réalité, ne sont que des grains de sable, et deviennent néanmoins d'énormes montagnes pour leur imagination. Je ne prétends pas que nous éviterons tous les froissements, ce serait un miracle en permanence ; je ne demande que le possible et le raisonnable. Aussi en vivant avec ces caractères, ayez toujours par précaution un manteau de caoutchouc : vous en aurez besoin au moment des averses imprévues.

Puissent, Mesdames, ces premières no-

(1) *De doct. Christ.*, l. 2, no 20, p. 53.

tions sur la force vous avoir éclairées et avoir préparé pour vous l'intelligence de cette vertu, qui est une des principales qualités de la femme. Il nous reste encore beaucoup de choses à développer : je les réserve pour notre prochaine réunion, et peut-être arriverez-vous à comprendre ce qu'il y a de doctrine profonde et d'enseignement pratique dans cet éloge que l'Écriture a fait de la femme forte : Elle a mis la force comme une ceinture autour de ses reins et elle a affermi son bras : *accinxit fortitudine lumbos suos, et roboravit brachium suum.*



FEMME FORTE

DIXIÈME ENTRETIEN.

Accinxit fortitudine lumbos suos, et roboravit brachium suum.

Elle a mis la force comme une ceinture autour de ses reins, et elle a affermi son bras. PROV., XXXI, 17.

MESDAMES,

La force, avons-nous dit, est une énergie d'âme qui nous fait supporter avec calme les ennuis et les maux de la vie, qui nous donne le courage de poursuivre nos desseins avec une inébranlable fermeté, et nous conserve une vigueur d'action que les obstacles humains ne sauraient arrêter. — Chacune de nos qualités a deux défauts voisins qui marchent de chaque côté, l'un à droite et l'autre à gauche : celui-ci pèche par excès, et celui-là par privation. Cette maxime

s'applique parfaitement à la force et à la fermeté de caractère : l'opiniâtreté dépasse les limites de la vraie force, parce qu'elle tient à ses idées au-delà du vrai et du convenable, et elle devient par là même une faiblesse, faiblesse dangereuse comme la locomotive qui déraile. La faiblesse proprement dite est au contraire le défaut d'un être sans consistance, qui prend les formes que l'on veut, qui se colore successivement de toutes les nuances d'idées. Souvent ce dernier défaut n'est que le calcul politique de ces natures de caméléon, qui changent de couleur selon la position et le reflet du soleil : vrais acteurs, ils ont toujours une demi-douzaine d'opinions dans leur garde-meuble, et ils les revêtent comme l'histriion change d'habits. Entre l'opiniâtreté et la faiblesse, marche la vraie fermeté, qui tient à ses idées, à ses projets, selon qu'il faut : *secundùm quod oportet*, dit saint Thomas : expression pleine de sens et de largeur, qui ne fixe rien d'une manière absolue et abandonne les solutions aux circonstances

réglées elles-mêmes par la sagesse pratique.

Avant d'achever ces différentes explications, j'ai dû vous signaler un autre défaut qui s'oppose à la force, et en paralyse l'action : c'est la susceptibilité. Quand on a la fièvre, la peau devient tellement susceptible, qu'on est obligé de garantir les malades contre la moindre action de l'air : on dirait que, chez les natures susceptibles, la peau de l'âme est travaillée par une fièvre morale, et que le plus léger souffle redouble les accès. Il faudrait presque renfermer ces tempéraments dans une boîte de coton, et encore je crois qu'à force de remuer, ils finiraient par s'irriter la peau sur le duvet.

Continuons, Mesdames, cet important sujet, et terminons aujourd'hui le commentaire de ce verset : « *Elle a mis la force autour de ses reins comme une ceinture, et elle a affermi son bras.* »

L'animal des mers a sa carapace, le soldat a son bouclier, le vaisseau a sa cein-

ture de fer. L'âme aussi doit avoir son bouclier et sa ceinture : son bouclier, c'est la fermeté ; sa ceinture, c'est la force ; *accinxit fortitudine lumbos suos, et roboravit brachium suum*. La force est nécessaire, elle est d'un usage quotidien, non pas toujours pour agir, mais surtout pour supporter, pour résister à l'action des chocs extérieurs et des malheurs intimes. Le pont de pierre suspendu sur une vaste rivière n'agit point : il est immobile, mais il est fort, parce qu'il supporte tout, parce qu'il résiste au courant rapide, à l'action de l'air, au poids des voitures et des passants et qu'il se supporte lui-même : tous ces fardeaux réunis forment une charge énorme, dont les ingénieurs seuls apprécient la pesanteur. Voyez encore la poutre : elle seule, si elle était sensible, pourrait s'apercevoir du poids qui est au-dessus d'elle ; seule elle pourrait s'en plaindre, parce que seule elle connaît son travail de résistance. Pour l'homme aussi, la principale action de la force consiste à supporter les événements

de la vie, et à se supporter lui-même. Cette action première et principale de la force est celle qui exige le plus de constance et d'énergie : elle est latente, personne ne la découvre, nul ne la soupçonne, mais souvent le cœur de l'homme est semblable à une poutre prête à s'affaisser, alors même que tous le croient heureux et exempt de tribulation, précisément parce que tout est mystérieusement caché et invisible dans ce déploiement de la force intérieure. Que d'âmes ont ainsi fait une dépense quotidienne de courage ! Que de cœurs ont sué continuellement le sang de leur vie la plus intime, sans que rien ait paru à l'extérieur ! Heureusement ce qui attire le plus le regard du ciel, ce que les anges supputent le mieux, ce dont le Seigneur tient le plus compte, c'est la vie intime qui s'épanche dans le secret, loin des yeux de l'homme, et que le regard du monde n'a point profané par les influences de sa vanité corruptrice ; c'est ce qui tombe goutte à goutte du cœur, et qui va directement dans le cœur de Dieu : *Pater*

tuus qui videt in abscondito, reddet tibi (1).
 Oui, il est là-haut un Père dont le cœur est tout-puissant d'amour, qui voit tout, qui sait tout; et quand l'âme s'est attachée à cette pensée fondamentale, elle est forte, parce qu'elle peut dire avec un saint anachorète : « Je saurai, s'il le faut, rester seul en ce monde avec Dieu : *nisi homo dixerit in corde suo : Ego solus et Deus simus in mundo, requiem non habebit* (2). » Quand la force s'exerce à l'extérieur, quand elle agit, quand elle frappe comme le guerrier, ou qu'elle va lutter contre les obstacles, comme le vaisseau blindé de fer, elle exige beaucoup moins de vigueur morale : car telle est la nature humaine, que l'action excite le courage, et que le mouvement prime-sautier a la propriété de développer la vigueur; peut-être aussi mille considérations d'amour-propre ne sont point étrangères à la vivacité de l'action.

La force physique, à différents degrés,

(1) MATTH., VI, 4.

(2) *Apopht, Patr.*, Patrol. græc., t. LXV, p. 134.

est nécessaire dans tous les mouvements du corps : elle est nécessaire à toutes les heures du jour. De même, la force morale est d'un usage quotidien et continu. L'homme en a besoin pour lutter contre les difficultés de la vie, contre les dangers du monde, les revers de fortune, les douleurs de famille, les tribulations intimes, et ces mille formes de la souffrance, de l'anxiété, de l'angoisse, qui assiègent l'homme dès son berceau, et qui se forment en phalange autour de lui, comme ces insectes ailés que l'on rencontre dans les lieux humides.

Mais, laissant de côté ce point de vue général que je ne fais qu'indiquer, je dois m'arrêter spécialement à l'usage de la force dans la vie des femmes.

Nous avons distingué deux sortes de forces : la force qui agit et la force qui supporte : c'est la dernière surtout dont vous avez le plus besoin. Je parlais tout à l'heure d'un pont où tout le monde passe, qui supporte tout, l'action de l'air, la fureur des vagues, le poids de tout ce qui s'appuie

sur lui, sans compter la propre charge des pierres avec lesquelles il est construit. N'est-ce pas une image de la vie des femmes ? La femme n'est-elle pas une sorte de pont dans la famille ? tout le monde pèse un peu sur elle, le mari, les enfants, les domestiques, sans compter les importuns voisins : une grande partie des soins domestiques roule sur elle, et charge continuellement ses épaules. — Ainsi, Mesdames, quand la lune de miel sera passée, vous aurez un mari dont l'humeur, le caractère, les tendances vous deviendront antipathiques ; alors même qu'il s'en doutera le moins, il vous portera sur les nerfs ; ses paroles vous agaceront, sa seule présence excitera parfois la fibre de la sensibilité malveillante ; il est probable que vous lui rendez le même service, et que le fluide des antipathies se communique de votre cœur au sien : ordinairement ces sortes d'impressions sont réciproques. Je suis loin de prétendre que cet état soit permanent, et qu'il nuise surtout à l'affection essentielle de la famille ; mais il revient assez souvent

pour fatiguer ou du moins contrister le cœur. Vous aurez donc besoin de force, non-seulement pour ne pas vous laisser aller à la fièvre de l'irritation, non-seulement pour supporter, mais encore pour laisser broyer votre amour-propre, pour laisser briser, comme l'olive, toutes vos antipathies, pour vous changer en huile, et mettre partout les procédés bienveillants, les opérations onctueuses de votre charité. Cet usage de la force, qui finit par se changer en huile, est le plus sûr moyen d'adoucir les chocs, de détremper le cœur de votre mari au moment peut-être où il allait se durcir, et de ramener entre vous une affection qui commençait à se glacer. — Vos enfants exercent votre patience : vous aurez affaire à des natures excellentes au fond, mais à humeur difficile, à caractères revêches ; bons cœurs, mais mauvaises têtes : le bruit seul de leurs caprices vous fatiguera. Prenez chaque matin et chaque soir cinq pilules de la force qui vous assiste : soyez calmes, mais fermes ; soyez douces et vigilantes, puis agissez dans la

tranquillité de votre force. — Vos domestiques compléteront le tableau : vous vous plaignez de leur indocilité, de leur humeur, de leur esprit d'indépendance, que sais-je ? de leur incapacité, de leur défaut de vertu, de leur caractère intolérable : je suis loin de vous engager à les garder toujours, si leurs défauts arrivent à un certain degré qu'il est impossible de supporter. Je n'interdis ni les représentations, ni les charitables avertissements, ni les corrections plus ou moins sévères. Mais avant tout, j'insiste sur la force qui patiente, sur la fermeté qui attend : ce moyen est souvent le meilleur et le plus énergique pour arriver à son but.

Ce ne sont point seulement votre mari, vos enfants, vos domestiques qui vous exerceront, mais vos amies, vos connaissances. — Vous comptiez sur telle personne : c'est un roseau qui vous déchire la main, non point peut-être la première, mais la seconde fois que vous vous appuyez sur elle. Où sont donc les amis dans ce monde ? On prétend même que les femmes trouvent diffi-

lement, je suis loin de dire jamais, une amie sûre, solide, dans le cœur d'une autre femme. Les moralistes expliquent cette difficulté par mille considérations sur les antipathies naturelles, sur des questions secrètes de vanité, où il est rare que deux brillent à la fois du même éclat, sur ce je ne sais quoi de fragile qui existe dans la fleur, et dans des constructions de verre. « Il faut prodigieusement d'amitié entre deux femmes, a dit Madame Swetchine, pour ôter à celle qui est inférieure toute faiblesse de jalousie (1). » — Admettons que vous puissiez rencontrer de vraies amies : mais ajoutons, pour demeurer dans le vrai, qu'elles sont rares. Vous comptiez sur ce cœur comme sur le vôtre : un jour, un bruit vague vous arrive, puis des soupçons, et enfin la certitude. Cette personne vous a trahie mille fois d'une manière plus ou moins grave, elle a été infidèle à ce qu'il y a de plus sacré dans l'amitié. Cette nouvelle subite est comme une lame violente contre

(1) *Lettres*, t. 1, p. 66.

le navire de votre âme ! Aussi quelle secousse dans le cœur ! — D'autres fois, ce sont vos parents ; que de difficultés dans les familles, que de misères, que d'antipathies secrètes ! Chacun se fait souffrir à tour de rôle, et quelquefois ceux qui crient le plus fort ne sont pas les moins épineux. Plus loin, vous rencontrez vos ennemis : qui n'a pas ses ennemis sur la terre ? Vous avez des ennemis, peut-être parce que vos défauts vous les auront attirés, mais cette raison n'est pas la seule. Vous avez une ennemie dans telle personne, parce que vous lui avez rendu service ; et pour certaines natures, il n'est pas de crime plus grand que celui de les condamner à cette condition inférieure où les met la reconnaissance. — Telle personne vous jalouse : c'est peut-être parce que vous avez telle qualité, parce que vous brillez trop pour elle. — Pourquoi m'attaques-tu ? disait un jour le ver luisant à un vil animal aussi laid que venimeux. — Parce que tu brilles, répondit l'autre. Cette réponse est l'explication d'un grand nombre de haines,

de vengeances, d'irritations. Il y a tant de petitesesses dans le cœur humain, à côté de tant d'instincts de grandeur ! tant de basses jalousies, à côté de tant d'amour pour le bien et les choses élevées ! peut-être aussi vous-même, faites-vous trop souvent un vain étalage de vos qualités : vous les exagérez, ou du moins vous fatiguez le public, en ayant l'air de poser devant lui : et ce dont les hommes se fatiguent le plus vite, c'est l'exposition des bonnes qualités du prochain. On nous pardonnera très-facilement une longue exhibition de nos travers et de nos ridicules, parce que cette vue place le spectateur dans une position de supériorité vis-à-vis de nous ; mais le plus difficile à se faire pardonner, ce sont les qualités réelles, pour peu surtout qu'elles obscurcissent la gloire des autres. — Je pourrais continuer cette description, et suivre avec vous tous les courants de la vie ; vous montrer partout les vagues qui travaillent à démôlir votre bâtiment, à en séparer les joints et à le submerger. Votre

navire a donc besoin d'être parfaitement construit ; les pièces, formées de bois vigoureux, doivent être solidement assemblées ; et même, si vous devez affronter certaines mers, faites-le doubler en fer.

Nous ne sommes pas encore arrivé à votre ennemi le plus redoutable : cet ennemi, c'est vous-même. Oui, se porter soi-même, à certaines heures, résister aux chocs de l'imagination, aux secousses du cœur, supporter l'inertie, la torpeur de son caractère, soutenir son âme à certains jours où l'on se demande si l'on vit, à certaines semaines où l'on sent davantage la prison du corps, la dureté de l'exil, la pesanteur de la chaîne, où mille rêves chimériques nous torturent, où il semble que les lames les plus fines de l'angoisse séparent les chairs, le sang, l'âme et l'esprit : voilà l'heure du vrai combat, le moment où il faut déployer un sérieux courage (1). — On supporterait encore son mari,

(1) Ce serait une bien longue narration que celle de mes révolutions intérieures, changements de gouvernement, guerres civiles, anarchie, despotisme, lueurs de liberté. Ce sont de ces annales qui s'écrivent en rudes lettres

ses enfants, ses domestiques, ses ennemis ! mais ce malheureux *moi*, souvent si étrange, si bizarre, si inconstant : voilà le poids le plus lourd ; et d'autant plus lourd, qu'il ne nous quitte pas un seul instant ; on peut échapper à son mari, à ses enfants, à ses amis et à ses parents ; mais ce triste *moi* est un boulet que la nature nous a mis au pied le jour de notre naissance, et dont nulle main humaine n'est assez forte pour rompre la chaîne.

J'arrive maintenant à un sujet délicat dont j'ai déjà soulevé le voile à vos regards, dont j'ai esquissé quelques traits à notre premier entretien : « Que c'est une chose faible que le cœur de la femme ! » a dit le Tragique anglais (1). Veuillez m'entendre jusqu'à la fin avant de juger ce que j'ai à vous dire. Il faut dans le corps humain des chairs et des os ; les chairs sont naturellement et doivent être plus molles que les os

dans l'âme et en rides sur le front. Il m'arrive parfois de n'en pouvoir plus comme un vieil empire. » (*Lettres de Maurice de Guérin*, p. 323, 4^e édition.)

(1) SHAKESPEARE, *Jules César*, acte II, scène 4.

De même, dans les plans du Créateur, et dans ce magnifique idéal de l'union de l'homme et de la femme, il fallait deux caractères différents, l'un plus solide, l'autre plus souple : le péché a dérangé cet ordre primitif, mais il n'en a point bouleversé les fondements. La mission de la femme exige quelque chose de plus doux dans l'âme et dans les formes, de plus élastique, de plus semblable à la banderolle, qui se plie et devient ainsi plus facilement l'ornement de l'arbre auquel elle est suspendue : s'il n'y avait que des parties solides en ce monde, cela deviendrait le plus solennel ennui de l'immobilité géométrique. — Puis cette faiblesse du cœur, quand elle est contenue dans les limites de la vertu et de la sagesse, est la plus douce image de la bonté de Dieu. La famille serait incomplète, même au point de vue moral, et sous le rapport des influences qui doivent s'exercer, s'il n'y avait dans la maison que le caractère viril du mari.

Vous voyez donc, Mesdames, que je ne suis pas un trop sévère accusateur. — Mais

cette nature plus souple et plus élastique de la femme peut dégénérer, et souvent dégénère, surtout à notre époque, en vraie faiblesse, en faiblesse plus ou moins coupable, plus ou moins fâcheuse dans ses résultats. Cela tient-il à la manière molle et trop facile avec laquelle on élève les jeunes filles, à l'absence de vrais et solides principes religieux ? Faut-il accuser la fièvre d'idées, l'agitation d'hommes et de choses, qui font de la société une vague toujours en mouvement ? Il est certain que les caractères sont affaiblis, et que naturellement cette faiblesse d'âme, ce manque d'énergie se font surtout sentir chez les femmes. Faut-il encore attribuer ce triste résultat à ces lectures énervantes qui amollissent de plus en plus les âmes, à ces rêves chimériques, qui sont les plus grands dissolvants de la force morale ? Nous croyons que la réunion de tous ces éléments divers contribue à produire le même effet : et maintenant surtout, on peut, sauf de nombreuses et honorables exceptions, répéter la parole du Tragique : « Combien c'est une

chose faible que le cœur de la femme ! »

Cette faiblesse est cause d'un autre défaut qu'on reproche à plusieurs femmes : l'entêtement. « J'ai connu cent et cent femmes, dit Montaigne (car ils disent que les têtes de Gascogne ont quelque prérogative en cela), que vous eussiez plutôt fait mordre dans le fer chaud, que de leur faire démordre une opinion qu'elles eussent conçue en colère (1). »

— Il est probable que l'observation de Montaigne peut s'appliquer à tous pays, et que partout, pour les femmes, il y a péril de verser dans le fossé de l'entêtement. Quand une idée s'est emparée de leur tête, elle y laisse des traces ineffaçables, et souvent il n'y a plus de place pour une autre, quelque bonne, quelque parfaite qu'elle soit : elles se roidissent, et vous les casseriez plutôt que de les faire plier d'une ligne. Défiez-vous, Mesdames, de l'entêtement, et vous le reconnaîtrez à ce signe : quand vous sentirez votre tête s'échauffer, votre caractère se roidir, vos facultés se cabrer à la

(1) *Essais*, l. 2, c. 32.

moindre contradiction, dites-vous aussitôt à vous-mêmes : Prenons garde, voilà les symptômes de la fièvre d'entêtement, j'en sens le frisson. — Aussitôt allez au pied de la croix, et dites à Dieu : Seigneur, gardez-moi contre moi-même, contre mes faiblesses, contre mes obstinations : détrempez mon âme dans votre grâce, afin qu'elle ne se roidisse jamais et qu'elle conserve toujours la souplesse de l'intelligence et de la charité.

La femme est faible par nature, par complexion, par tempérament et par suite de son éducation : *femineum genus plerumque sane est et animâ et corpore prorsus imbecillum* (1). Et cependant quand l'âme de la femme est excitée par un généreux dévouement, quand surtout l'amour du Christ est dans son cœur, elle est capable de ce qu'il y a de plus élevé dans la pensée, de plus noble dans le cœur, de plus héroïque dans le courage, de plus persévérant dans la lutte. « Il est des femmes, dit saint Chrysostome, qui non-seulement ont été

(1) CYRIL. ALEX., hom. Pasch. 28, t. X, p. 947.

plus courageuses que les hommes, mais sont arrivées presque à l'impassibilité des anges. Il en est qui, semblables au rocher immobile, non-seulement n'ont point été entraînés par la vague, mais ont brisé autour d'elles l'onde écumante : c'était la solidité du fer et la dureté limpide du diamant : *ut ferrum, ut adamas* (1). » — Oui, Mesdames, si la nature ne vous a pas donné au même degré qu'à l'homme, la force morale active, la grâce peut opérer en vous une œuvre de transfiguration, et vous communiquer surtout la force de patience, la force d'inertie intelligente, la force du rocher sur le bord des mers : il voit les ondes furieuses se dresser contre lui, il demeure immobile, et bientôt l'onde frémissante se disperse en écume. C'est spécialement cette force de longanimité que je vous recommande : vous avez plus rarement l'occasion d'exercer la force active, et si cette occasion se présentait, vous sauriez, comme la femme forte, *affermir votre bras*, et le diriger sagement et avec énergie vers

(1) *De stud. præsent.*, hom. 5, n° 3, t. XII, p. 495-496.

l'action ; mais le plus habituellement soyez fortes par votre impassibilité, soyez fortes par l'abnégation et le sacrifice. Prenez au pied de la croix, dans vos communions, dans vos méditations, cette élastique ténacité pour le bien, qui fera de vous des héroïnes sous le toit domestique. Les hommes ne compteront pas vos sueurs, ni vos larmes de sang sur la pierre d'une vie cachée ; mais Dieu les comptera, les anges les recueilleront. Chaque larme invisible qui tombera ainsi de votre cœur, se changera en perle précieuse : et quel bonheur, un jour, ce sera pour vous d'en trouver dans le ciel un nombre incalculable, qui formeront sur votre tête mille couronnes de gloire et de joie ! Ces couronnes seront d'autant plus belles et plus glorieuses, que plus faible aura été la nature de la femme victorieuse : *ibi est corona gloriosa, ubi sexus infirmior* (1).

Quel moyen aurez-vous, Mesdames, d'acquérir cet esprit de force ? Je n'en connais

(1) S. AUG., *Serm.*, no 281, t. V, p. 1669.

pas de meilleur que la confiance en Dieu, le recours à Dieu dans les circonstances où vous sentirez votre courage défaillir. Sans doute il ne faut point dédaigner les ressources de la sagesse naturelle, ni les conseils de la prudence; mais le cœur de Dieu est la vraie source où l'âme chrétienne va puiser le courage. Le Seigneur est le fondement de ma vie, dit le Prophète, il est mon refuge et mon libérateur : *Dominus petra mea et robur meum* (1). Appuyez-vous sur Dieu comme on s'appuie sur le bras et surtout sur le cœur d'un ami, et jamais la vraie force ne vous manquera. Il pourra y avoir défaillance dans la partie inférieure de l'être, fatigue dans l'imagination, trouble dans les sens; mais la partie haute de l'âme conservera toujours sa sérénité, et c'est là le principal pour la vertu : le reste est un accessoire qui non-seulement n'enlève pas le vrai mérite, mais l'augmente et le rend plus agréable à Dieu. Lorsque vous sentirez les eaux de la tribulation prêtes à vous submer-

(1) II REG., XXII, 2.

ger, l'ennui sur le point de fondre sur vous comme un ennemi acharné, allez reposer quelques instants au pied de la croix. Dites à Dieu : Oui, j'accepté tout, je veux tout ce que vous voulez, je me résigne à tout, pourvu que je ne cesse pas de vous aimer et de demeurer unie à vous. — Vous vous relèverez toujours avec un sentiment de courage et une puissance d'action que vous ne soupçonnez pas. « La sécurité du juste, dit S. Grégoire le Grand, est justement comparée à celle du lion, parce que, quand il sent les attaques se diriger contre lui, il rentre dans la forteresse inexpugnable de son âme : il sait qu'il sera le maître de tous ses ennemis, parce qu'il aime uniquement celui que personne ne peut lui enlever malgré lui (1). » Soyez donc comme le lion, Mesdames, ayez sa tranquille sécurité. Le lion ne craint rien et il a confiance : telle est la nature que Dieu lui a donnée, et c'est ce caractère de force et de sécurité que Dieu communique à ses

(1) *Moral*, l. 31, c. 28, t. II, p. 605, éd. Migne.

vrais amis : *Justus quasi leo confidens, absque terrore erit* (1).

L'âme forte peut se comparer encore à une île toujours désolée sur ses rives, mais riche, verdoyante, immobile à l'intérieur. Soyez, Mesdames, comme cette île fortunée : au milieu des eaux amères qui vous environnent (et chacune en a sa bonne provision), au milieu des flots qui soulèvent la petite barque de votre existence, retirez-vous dans l'intérieur de votre île, c'est-à-dire dans la partie la plus secrète de votre cœur ; faites-vous un sanctuaire caché dont vous fermerez la porte, et vous n'entendrez pas même le bruit de la tempête. Vous répèterez en toute sécurité le cantique du Prophète : Le Seigneur est le fondement de ma vie, il est mon refuge et mon libérateur (2). Il est la pierre ferme sur laquelle je m'appuie (3) ; jamais je ne serai ébranlé : *non movebor amplius* (4).

(1) PROV., XXVIII, 1.

(2) PS. XVII.

(3) REG. XXII.

(4) PS. LXI.

FEMME FORTE

ONZIÈME ENTRETIEN.

Gustavit et vidit quia bona est negotiatio ejus : non extinguetur in nocte lucerna ejus. Manum suam misit ad fortia, et digiti ejus apprehenderunt fusum.

Elle a goûté, et elle a vu que son négoce est bon; sa lampe ne s'éteindra point dans la nuit. Elle a mis la main à des choses fortes, et ses doigts ont pris le fuseau.

PROV., xxxi, 18-19.

MESDAMES,

La vertu de force est environnée de deux défauts extrêmes, et elle doit cheminer au milieu : l'entêtement, qui tient à ses idées au-delà des bornes de la raison et de la sagesse, et la faiblesse ou pusillanimité, qui change d'idées continuellement selon les influences extérieures, ou selon les calculs de l'amour-propre et du respect humain. Entre

ces deux défauts marche la force : elle tient à ses idées comme il le faut : *secundum quod oportet*. Elle réfléchit, elle consulte, elle examine : et une fois son parti pris, elle va droit à son but, sans s'inquiéter des jugements humains. Cependant elle se rappelle que l'homme, n'étant point infailible sur la terre, doit conserver toujours une certaine souplesse et ductilité d'intelligence et de cœur, pour modifier ses idées, recevoir de bons conseils et revenir d'une erreur involontaire. — Après avoir indiqué quelques moyens très-propres à empêcher l'erreur, autant que le permet notre infirmité, nous avons signalé un défaut très-commun et très-opposé à la vertu de force, je veux dire la susceptibilité. — Dans une seconde instruction, consacrée à l'explication du même verset, nous avons montré, par un coup d'œil rapide sur la vie humaine et sur la vie des femmes en particulier, combien la vertu de force vous était nécessaire, combien sa pratique devait vous être quotidienne, et d'autant plus que la faiblesse du caractère et

du tempérament moral est un défaut généralement reproché à la femme, défaut qui peut se changer en héroïque vertu, lorsque, sous l'influence de la grâce, la femme met en jeu les ressorts vigoureux et tenaces que l'on reconnaît à sa nature. Enfin nous avons indiqué la confiance en Dieu et l'abandon à la Providence comme le principal moyen de river la force dans ses entrailles, et de faire dans sa vie tout entière une application continuelle de ces paroles de l'Écriture : « Le juste est semblable au lion : il est plein de confiance, et il ne craint rien : *justus quasi leo confidens, absque terrore erit* (1).

Voyons la suite du texte : « *Elle a goûté, et elle a vu que son négoce est bon ; sa lampe ne s'éteindra point dans la nuit ; elle a mis la main à des choses fortes, et ses doigts ont pris le fuseau.* »

« Elle a goûté, et elle a vu que son négoce est bon. » — La vertu a ses épreuves et ses tribulations sur la terre, mais elle a aussi ses

(1) PROV., XXVIII.

joies et ses satisfactions légitimes ; et lorsque ces joies demeurent les servantes de la vertu et n'aspirent pas à dominer l'âme, au détriment de la maîtresse principale ; lorsque tout se rapporte à Dieu et converge vers lui comme vers la fin ultérieure de toute chose, la joie de la vertu, les légitimes contentements que procurent à l'âme la vue des bonnes œuvres et le succès des travaux entrepris, sont une des récompenses accordées à l'âme juste et que la morale la plus sévère ne peut condamner. « La joie est la compagne nécessaire de la vertu, dit saint Thomas, et pour être vraiment vertueux, il faut se réjouir en faisant le bien... ; et même si la vertu est triste, on ne peut la supporter longtemps (1). » La vue du bien dilate le cœur, encourage la faiblesse et centuple la force première : l'âme éprouve alors quelque chose de cette souveraine complaisance qui faisait

(1) « Delectatio est de necessitate virtutis et pertinet ad rationem ipsius ; nullus enim est virtuosus qui non gaudet bonis operibus... Bonum honestum, si sit triste, non potest aliquis continuè sustinere. » (*Ethique*. l. 1, lect. 13 ; l. 8, lect. 6.)

tressaillir le cœur de Dieu à la vue de la création : *viditque Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona* (1). — Oui, j'aime à voir la femme forte, après des journées et des semaines de labeurs et de peines, se réjouir du succès accordé à son travail, savourer la joie du devoir accompli, contempler avec bonheur l'ordre de son intérieur, la régularité de son train de maison, l'harmonie et le calme présidant au développement pacifique de chaque chose, à l'épanouissement de chaque nature. Non-seulement elle contemple ce spectacle, mais elle en jouit, elle le savoure, elle en est heureuse : c'est ce que signifie le texte, *gustavit et vidit*. Quand le bien nous réjouit le cœur, dit saint Augustin, c'est un grand don de Dieu : *quando delectat bonum, magnum est Dei donum* (2). » — Aussi un grand Docteur en conclut qu'il faut faire avec joie et épanouissement tout ce que nous faisons, et que c'est

(1) GEN., I, 31.

(2) In Ps. 118, serm. 17, no 1, t. IV, p. 1883.

la vraie manière de faire le bien et de le bien faire (1).

Sans doute la vanité et quelquefois la sottise peuvent abuser de ces principes, et rendre parfaitement ridicule ce qui de soi est admirablement sage et conforme aux maximes de la vraie piété. On rencontre de ces caractères tellement vaniteux qu'ils prennent les chimères de leur esprit pour des réalités, et qu'ils croient à une merveilleuse position, quand ils sont sur le point de faire naufrage : semblables à ce malheureux à qui l'on faisait subir, sans qu'il s'en doutât, une déplorable illusion, et qui prenait pour de magnifiques et véritables constructions les châteaux de cartes qu'on lui laissait admirer comme son futur héritage. Oui, l'homme a le triste talent de se tromper lui-même, ou bien de se laisser imposer par d'autres et avec une étonnante facilité les plus grossières erreurs, pourvu qu'elles flattent son amour-propre. Celui dont les affaires vont

(1) « Quidquid facis, cum hilaritate fac : bonum tunc et bene facis. » (*In Psal.*, 81, n° 5, p. 1406.)

très-mal, se figure qu'elles sont dans un état de prospérité qui excite l'envie générale : le caractère mobile se glorifie d'une fermeté à toute épreuve : le hérisson se croit un être charmant, et le lièvre se vante de sa valeur belliqueuse. La liste des illusions de ce monde serait un peu trop longue pour être ici détaillée : chacun voit les erreurs et les chimères des autres, et ne soupçonne pas toujours les siennes.

Quoi qu'il en soit de ces misères incontestables de notre pauvre nature, il n'en est pas moins vrai qu'il est permis de se réjouir du vrai bien, de s'en glorifier en Dieu et avec la modestie du chrétien : *qui gloriatur, in Domino gloriatur* (1). Autrement, il faudrait dire que l'œil de notre corps étant sujet à des illusions d'optique, nous ne devons jamais nous arrêter avec joie et bonheur devant de magnifiques tableaux, ni devant les belles scènes de la nature. Personne assurément ne voudrait admettre de pareilles conséquences : les erreurs et l'abus ne prou-

(1) II COR., X, 17.

vent jamais rien contre le légitime usage.

Je ne terminerai point l'explication des paroles de l'Écriture : « Elle a goûté, et elle a vu que son négoce est bon », sans vous donner un avis très-utile à votre tranquillité et à votre bonheur. Ne vous glorifiez pas ordinairement devant le public des choses les meilleures et les plus incontestablement vraies : vous auriez pu le faire impunément et avec utilité dans le paradis terrestre, où le bien de chaque créature était pour l'autre un sujet de joie et un moyen d'aller à Dieu. Mais dans le monde actuel, où la jalousie, la malignité, la perfidie sont, chez plusieurs, les principales qualités de leur nature, qualités mises à la disposition d'un esprit étroit et malveillant, je vous conseille la plus sévère prudence et la plus grande discrétion. Cachez, autant que vous le pourrez, le bien de votre maison : il est des âmes pour lesquelles la vue du bien et du bonheur des autres est une cause de haine et de noire accusation. Cachez vos succès, ou du moins faites-vous-les pardonner par une

grande modestie ; soyez, autant qu'il dépendra de vous, comme le petit ruisseau qui se dérobe sous les feuilles. Craignez ces natures orgueilleuses et jalouses pour qui le succès des autres est une attaque directe à leur personnalité et à leur soif de réussir. Vivez sous votre toit, répandez votre âme dans un petit cercle de personnes amies, et encore ayez soin de les choisir. Il est bien loin de ma pensée de vous conseiller la misanthropie ou cette réserve exagérée qui serait un obstacle à la pratique des œuvres de charité : je recommande seulement cette juste pondération des choses, ce sage tempérament par lequel, tout en faisant le bien, vous prendrez vos précautions contre la malice des hommes et les petits serpents de vanité et de jalousie qu'on peut trouver à chaque tournant des rues.

Le Sage ajoute que « la lampe de la femme forte ne s'éteindra point pendant la nuit. » — En suivant le sens littéral, nous serions naturellement conduit à parler encore de l'activité de la femme qui dort peu, se

lève de grand matin et devient ainsi le premier réveil de sa maison. Ce sujet est trop délicat pour y revenir, et d'autant plus que je crois en avoir assez dit pour convertir toutes les âmes de bonne volonté qui n'ont point scellé à tout jamais un pacte à vie avec l'oreiller du matin. Donnons donc un autre sens aux paroles de l'Écriture, un sens que les Docteurs appellent anagogique, c'est-à-dire qui va de bas en haut, qui sort d'un élément matériel pour arriver à une conclusion plus élevée.

Heureuse la femme dont la lampe ne s'éteint point dans la nuit ! Heureuse la femme qui conserve encore quelques nobles idées au milieu de l'envahissement des choses matérielles, dont le cœur demeure élevé sur les plages monotones et basses de la vie ! Heureuse la femme dont la foi chrétienne est une lampe qui brille toujours dans la nuit de cette terre, dans les ténèbres des passions et de l'incrédulité ! *Non extinguetur in nocte lucerna ejus.* — Oui, Mesdames, gardez une lampe dans votre cœur, et que

cette lampe soit toujours allumée ! qu'elle se conserve dans les retraites les plus profondes de l'âme, à l'abri des vents qui soufflent de toutes parts à l'horizon ! Cette lumière, c'est l'étoile du voyage, c'est la lampe du pèlerin qui, la nuit, chemine dans la forêt. Il est des femmes qui conservent dans leur esprit une lumière vive, ardente et calme : c'est la lumière des grandes choses, des nobles projets, des saintes pensées. Il en est d'autres, au contraire, qui depuis longtemps ont étouffé leur lampe, et je ne vous nommerai pas les lieux où s'est ensevelie la clarté divine de leur âme. — Il est des femmes qui ont toujours quelque chose de frais dans le sentiment, d'élevé dans le caractère et dans la conversation : ce ne sont point des femmes savantes, mais on sent, après quelques minutes d'entretien avec elles, que leur esprit et leur cœur ont une demeure de choix sur les hauteurs du monde intellectuel et moral ; on sent que la foi et la piété chrétienne ont arrosé la tige qui soutient les fleurs de leur vie, et qu'elles lui ont donné

un port à la fois noble et élevé. Il est au contraire des femmes qui s'enterrent tous les jours dans leur pot au feu, dans les cendres de leur lessive, ou bien, ce qui est encore pis, dans tous les bruits de ville, dans toutes les chroniques malveillantes, et dans ce cortège de choses étroites, petites, haineuses, qui n'abaisse pas seulement le niveau des âmes, mais les nourrit encore de fiel et d'aigreur. — Entre ces deux catégories de femmes, mon choix est tout fait : et je désire que toutes vous apparteniez à la première, que toutes vous portiez haut la lumière de votre vie, de vos idées, de vos sentiments, sans jamais les ensevelir dans la fange, la méchanceté ou le ridicule. J'aimerais mieux vous voir simple ménagère avec des idées proportionnées à cette position : car on peut être excellent sans avoir l'intelligence très-développée ; j'aimerais mieux vous voir simple ménagère que femme méchante ou vicieuse. Mais ce que je préfère à tout, c'est une femme dont la lampe de la vertu, de l'intelligence et des sentiments élevés est tou-

jours très-bien entretenue : *non extinguetur in nocte lucerna ejus.*

« La femme forte a mis les mains à des choses fortes, et ses doigts ont pris le fuseau. » — Mettre la main à des choses fortes, n'est-ce pas l'exercice de la vie tout entière ? La vie de l'homme n'est point un sommeil sur un lit de roses : la vie est un chemin raboteux, où il faut mettre continuellement la main à des choses fortes et difficiles : *manum suam misit ad fortia.*

— Consultons d'abord l'histoire de votre propre cœur : vous avez besoin de mettre une main continuelle à la réparation des brèches de votre intérieur : il vous faut mettre la main, et la mettre vigoureusement pour arrêter cette tendance de votre cœur, cette impétuosité de nature et cette violence de caractère ; pour réprimer cette malveillance, ce projet de vengeance, cette aigreur qui se trahit partout, dans vos actions, vos paroles, et jusque dans votre silence. Votre âme est un vaisseau ballotté par mille vagues à la fois, et quand rien ne l'agite à l'extérieur,

il s'élève à l'intérieur toute une légion de vents orageux qui le menacent d'une violente explosion. Mettez-y la main, tantôt à droite, tantôt à gauche : *manum suam misit*. Cette intervention continuelle sera très-nécessaire pour le maintenir en équilibre ; et fussiez-vous comme le géant Briarée, à qui la Fable donnait cent bras, vous auriez toujours fort à faire : *manum suam misit ad fortia*.

Voyez cette circonstance fâcheuse où peut se trouver votre famille, cet écueil où peuvent aller se briser son honneur et sa prospérité : ne vous endormez point ; soyez prudente et sage, mais agissez avec promptitude et énergie : un seul coup vigoureux donné à propos peut tout sauver : *manum suam misit ad fortia*. — Votre maison, avec un luxe relativement somptueux et de magnifiques apparences, décline visiblement à l'intérieur, et vous vous en apercevez. Soyez à l'œuvre, armez-vous de courage : c'est là l'occasion où il faut véritablement mettre la main à des choses fortes, et d'autant plus

que tout se passera dans l'obscurité d'un silence peu favorable à l'amour-propre, mais très-favorable à l'épanouissement des vraies et solides vertus. Remontez votre maison, en la reprenant en dessous ; lutez contre un courant qui vous semble fâcheux, mettez de la régularité là où règne le désordre, contenez les convoitises de chacun, et ainsi vous reconstituerez les fondements de votre maison : *manum suam misit ad fortia*. — Si quelque grand malheur venait à s'appesantir sur vous et sur les vôtres, plus que jamais rappelez-vous la parole de l'Écriture : mettez non-seulement la main, mais la tête et le cœur à des choses fortes et difficiles. Supportez les chocs, résistez aux coups du malheur ; soutenez autour de vous toutes les faiblesses, toutes les défaillances ; devenez le mât du navire qui supporte tout, les vergues, les voiles et les matelots qui montent : *manum suam misit ad fortia*. Que dirai-je encore ? Est-il un jour dans la vie où la femme n'ait pas à mettre la main à quelque chose ? Est-ce que le vaisseau de la famille et des

affaires n'est pas exposé à des avaries quotidiennes ? Est-ce qu'il ne faut pas, à chaque instant, radouber la chaloupe délabrée ? — Puis, quand tout semble heureusement achevé, il reste à supporter la monotonie des mêmes actes, et ce ciel de plomb qui pèse sur nous, sans qu'on en sache toujours les motifs, et ce roulis de l'existence qui finit par donner mal au cœur. O femme chrétienne, mettez continuellement la main à des choses fortes : ayez toujours le bouclier de la patience, de l'humilité, de la résignation : la vie est ainsi faite, et vous ne la changerez pas. L'épreuve est l'apanage inaliénable de l'existence humaine, vous n'y échapperez point : elle ira plutôt vous chercher dans votre lit, comme une marée qui monte, et il faudra bien vous lever pour comprendre enfin la nécessité de la lutte et de l'application constante d'une main vigoureuse aux choses de la vie : *manum suam misit ad fortia*.

« Ses mains ont pris le fuseau : *et digiti ejus apprehenderunt fusum*. » — En suivant

la lettre, nous serions exposé à répéter, au moins en partie, ce que nous avons dit dans notre conférence sur le travail manuel; voyons si ces paroles ne sont pas susceptibles d'un autre sens.

D'après la Fable, les Parques étaient des déesses qui tenaient une quenouille, un fuseau et une paire de ciseaux; elles filaient la vie humaine, puis elles la tranchaient, et la vie des hommes était heureuse ou malheureuse selon la nature de la laine qui était employée par les inexorables déesses. — Ne pourrait-on pas dire que nous jouons ici-bas plus ou moins le rôle des Parques? c'est nous-mêmes qui préparons un peu nos destinées. Sans doute il est des épreuves et des malheurs qui nous atteindront, quelle que soit la nature de la laine employée: malgré notre sagesse, notre bonté, notre désir du bien, nous n'échapperons point aux contradictions, aux haines, à l'esprit de parti, aux mensonges, aux sourdes persécutions. Là-dessus prenons notre parti en braves: comme Notre-Seigneur et les Saints ont

passé par cette voie, sachons y entrer avec courage et, sinon avec joie, du moins avec résignation. — Mais que sera-ce si, aux épreuves inévitables de la vie, vous ajoutez les épreuves, les malheurs occasionnés par vos vices, vos imprudences, vos manques de sagesse et de conduite? N'y aurait-il point indiscretion à vous faire remarquer que vous avez du mauvais fil à votre fuseau? Dites-moi quelle est la cause de cette amère déception? La cause, c'est vous! Vous avez mis dans la conduite de cette affaire de la déraison, de la mauvaise foi peut-être : vous avez trop écouté l'amour-propre, la vanité, les motifs purement humains : vous vouliez un avenir brillant, vous recherchiez les espérances mondaines et la gloire trompeuse de ce siècle. Voilà la laine que vous avez filée : vous étonnez-vous de ce qui se trouve au fuseau? Quand les Parques filaient de la laine blanche, disent les auteurs, la vie était longue et heureuse ; si la laine était noire, la vie était semée de malheurs et de con-

traditions. O vous qui accusez le sort, il me semble que la laine que vous avez filée dès votre jeunesse était noire et de mauvaise qualité. Vous aurez beau faire, l'étoffe de votre vie ne sera jamais conforme à vos désirs. Je me trompe cependant : avec Dieu, il est toujours temps de se reprendre, de remettre de l'excellente laine dans la trame de la vie, et d'obtenir autour du fuseau de parfaits produits ; mais il faut avoir le courage de retrancher, de couper toute la laine noire et de filer ensuite le tissu de sa vie avec de la laine blanche, la laine de l'Agneau immaculé, c'est-à-dire avec la vertu, la sagesse, la justice et la sainteté, car telle est la laine qui recouvre le Christ : *lanam Agni immaculati* (1).

Disons encore que la quenouille, la main et le fuseau représentent la vie humaine. — La laine est l'image de tout ce qui forme le tissu de notre vie. Voyez comme ce tissu s'en va par lambeaux : il est saisi par la

(1) VENER. BEDA, *De muliere forti*, t. II, p. 1046, éd. Migne.

main rapide du temps, et il faut que tout se dévide. Tout tourne autour de nous, tout s'en va, tout est emporté par un mouvement que rien n'arrête: il ne reste que le fil autour du fuseau, je veux dire nos bonnes œuvres, nos vertus, nos bonnes pensées, nos saintes actions.

Puisse votre vie, Mesdames, être filée avec la laine de l'Agneau immaculé! — Quand vous entrerez dans le ciel, les anges embrasseront vos mains avec respect, et s'écrieront: Bienheureuses mains qui avez su tenir le fuseau avec une sainte habileté, et vous composer à l'avance un manteau de gloire pour l'éternité! *Et digiti ejus apprehenderunt fusum.*

LA

FEMME FORTE

DOUZIÈME ENTRETIEN.

Manum suam aperuit inopi et palmas suas extendit ad pauperem.

Elle a ouvert sa main à l'indigent, elle a étendu ses mains vers le pauvre.

PROV., xxxi, 20.

MESDAMES,

En expliquant les deux derniers versets du livre des Proverbes sur la femme forte, nous avons vu qu'elle pouvait se réjouir du bien qui s'opère autour d'elle, du succès de ses œuvres, et laisser son cœur s'épanouir au spectacle du bonheur et de la prospérité de sa famille, pourvu que cette joie ne fût point de l'orgueil, et qu'elle fût contenue dans les limites de la sagesse : car l'abus des meilleures choses peut conduire l'âme à ces sentiments de puéril amour-

propre et de triste vanité, qui sont tellement communs parmi les hommes, qu'on ne sait souvent quel conseil leur donner. Si on les engage à se réjouir en Dieu, à se réjouir de tout ce qui peut être bon dans leur vie, parce que la vue du bien dilate et encourage, ils se laissent aller au ridicule et à la déraison d'une misérable vanité; si au contraire on comprime tout à fait ce ressort de la louange et de la juste appréciation des choses, et que l'on arrête ainsi cette légitime satisfaction qui appartient nécessairement à la vertu, selon la doctrine de saint Thomas, l'âme s'étiole, elle est exposée à perdre toute énergie et toute activité pour le bien. Nous avons ensuite recommandé une très-grande réserve dans la manifestation du bien et de la joie. En mettant même de côté les principes d'humilité, l'orgueil, la jalousie, la vanité froissée et les petits amours-propres qui sont toujours autour de nous, comme de petits serpenteaux, devraient nous engager à vivre dans l'obscurité, à cacher notre bonheur et nos succès, et à passer en ce

monde, autant que possible, comme le ruisseau sous les feuilles. — Après avoir donné un sens anagogique à cette autre parole des Livres saints : « Sa lumière ne s'éteindra point dans les ténèbres » ; après en avoir fait l'application à ces femmes admirables qui conservent toujours dans leur esprit et dans leur cœur la lampe des saints désirs, des nobles pensées, des généreux sentiments, nous avons dit, avec l'Écriture, combien il était nécessaire à la femme de mettre la main aux choses fortes, de s'armer de courage, et de lutter énergiquement contre les difficultés de la vie. Enfin, à propos du fuseau qui tourne entre les mains de la femme forte, nous avons ajouté que ce fuseau représentait la vie, et que notre existence était heureuse ou malheureuse, selon la qualité de la laine que nous filions.

Le verset suivant peut se traduire ainsi, en nous conformant à l'original : « *La femme forte a ouvert sa main à l'indigent, elle a étendu ses bras et ses mains vers le pauvre.* »

Ce n'est point un traité sur l'aumône que je voudrais faire aujourd'hui : ce sujet nous entraînerait trop loin ; et peut-être y reviendrons-nous quelque jour. Je dois surtout envisager l'aumône dans ses rapports avec la femme forte et avec le but de notre Association.

Rappelons d'abord qu'il y a une obligation sévère et rigoureuse de faire l'aumône, chacun selon ses facultés : il y a pour le riche (et la plupart ont cette richesse relative qui permet de donner quelque chose), il y a pour le riche un commandement exprès de donner au moins une partie de son superflu au pauvre. Le riche n'est point, aux yeux de la foi, un propriétaire de ses biens tellement indépendant qu'il puisse en user et en abuser à son gré : non, le riche est, devant la justice de Dieu, une sorte d'usufruitier qui doit rendre compte au premier Maître de l'univers de l'emploi de ses trésors ; et un des principaux emplois, après un usage convenable et déterminé par la sagesse, est de verser le trop plein de sa

fortune dans le sein des pauvres. Mais (et nous insistons sur ce point, car il sépare l'enseignement catholique des doctrines subversives de toute société), le pauvre oublié n'a pas le droit de se faire justice lui-même : le riche, pour l'accomplissement du précepte de l'aumône, n'est point justiciable du tribunal de la révolution, et Dieu seul a le droit de se constituer le vengeur du pauvre méprisé. Cette doctrine admirable conserve à l'aumône son plus beau caractère, qui est la spontanéité ; et cependant elle a partout opéré des prodiges de charité. Suivez d'autres principes : vous retombez nécessairement dans les abîmes sans fond des théories socialistes.

Remerciez, Mesdames, la divine Providence qui vous a organisées en Société de charité, et vous a ainsi donné le moyen d'accomplir plus facilement un devoir qui oblige tous les chrétiens. Quand on est seul, isolé, sans stimulant extérieur, on finit par s'endormir sur ses obligations ; on oublie, on devient indifférent ; sans s'en douter, on glisse

sur une pente insensible, et l'on arrive au sommeil le plus complet. Telle femme ferait l'aumône, car elle est bonne, elle est chrétienne, elle est naturellement miséricordieuse ; mais elle n'y pense pas. Retirée dans son intérieur, elle trouve moins facilement les occasions ; rarement cette obligation lui est rappelée : aussi le sens de la charité s'atrophie chez elle ; elle devient dure pour les pauvres, non point par système, mais par habitude. Il me semble au contraire, Mesdames, que nos réunions mensuelles, que vos assemblées particulières, que la visite des pauvres et l'ensemble de votre organisation, sont un discours en action qui vous rappelle un de vos principaux devoirs : c'est le réveil de l'âme indolente et paresseuse, c'est la demande du pauvre, c'est son cri de détresse qui se fait entendre à vous sous toutes les formes. C'est donc, Mesdames, une bénédiction spéciale de Dieu qui vous a appelées à faire partie d'une œuvre de charité, et qui, en réunissant vos pensées et vos efforts, leur donne une force

et une solidité que l'on ne rencontre jamais dans l'isolement. C'est une bénédiction de Dieu, car la grâce du ciel est promise à la réunion de deux ou trois personnes, quand elle se fait au nom du Christ: et, sous ce rapport, nous n'avons que des actions de grâces à adresser à la divine Providence. Notre œuvre a grandi au-delà de toute espérance, elle s'est développée d'une manière admirable et pour la quantité et pour la qualité des membres; et aujourd'hui ce n'est pas seulement sur deux ou trois que le regard de Dieu s'arrête avec complaisance, c'est sur une assemblée aussi nombreuse que choisie. Il y a donc, sous ce rapport, une vraie bénédiction du ciel; mais n'est-ce point aussi une bénédiction du ciel que cette vue touchante d'âmes pieuses qui se réunissent pour entendre la sainte Messe, pour écouter la parole de Dieu, et causer ensemble des moyens à prendre pour faire et perfectionner le bien? Oui, Mesdames, je le dis en toute assurance: c'est une grâce de choix qui vous a été accordée, et vous devez,

par reconnaissance et par crainte d'un abus qui serait grandement coupable, vous devez en profiter pour ranimer votre zèle et votre charité à l'égard des pauvres.

« La femme forte a ouvert sa main à l'indigent : elle a étendu ses mains et ses bras vers le pauvre. » — Avez-vous fait pour le pauvre et pour notre Association tout ce que vous pouviez ? Et ne pensez pas que je vienne vous effrayer par des obligations inconnues. Commencez par prendre sur vos revenus tout ce qui est nécessaire et sérieusement utile, non-seulement aux besoins absolus, mais à la prospérité et au décorum de votre maison. Ayez dans la société le rang que vous devez y tenir, et qu'il soit gardé avec autant de convenance que d'aménité ; je crois, dans toutes ces concessions, être aussi large que le réclament et votre position et la réputation de vos familles et l'avenir de vos enfants. Mais une fois ces concessions faites, reprenons notre question : Avez-vous fait pour les pauvres et pour notre Association tout ce que vous pouviez ?

D'abord en secours matériels : notre cotisation est bien peu de chose ; ce n'est point un maximum que nous avons voulu établir, c'est plutôt un minimum pour nous mettre à la portée de toutes les bourses ; c'est un minimum qu'on peut dépasser et que nous serons, quand on le pourra, toujours heureux de voir dépasser. Ne pourriez-vous pas faire davantage, et si vous le pouvez, pourquoi ne le feriez-vous point ? Si vous tenez à ce que votre aumône soit inconnue, il est mille moyens de vous conserver le bénéfice de l'anonyme et le bonheur de n'être connues que de Dieu. En dehors de notre œuvre de charité, cherchez-vous, selon vos facultés, à subvenir aux mille formes de la misère ?

Vous direz peut-être : Je ne le puis pas, ce sacrifice est impossible, je ruinerais successivement ma famille et mes enfants. — S'il y a impossibilité réelle, je me garderai bien d'insister, et même je retire ma demande. — Mais est-il bien sûr que vous ne le puissiez pas ? Voulez-vous me permettre de

faire avec vous le tour de votre garde-robe ? Je ne craindrai pas, en suivant la méthode des Pères dans leurs instructions familières, de descendre à des détails qui peuvent sembler minutieux, mais qui ont l'inappréciable avantage d'entrer dans le vif de la question. — Quelle collection de choses qui ne servent à rien ! combien de douzaines de robes, de châles, de chapeaux, et de tant d'autres objets dont je n'ai jamais su les noms ! Veuillez me dire, en toute sincérité, si vous ne seriez pas aussi bien mises, aussi convenablement vêtues ; si votre apparition dans les sociétés ne serait pas aussi raisonnablement brillante, après avoir retranché au moins la moitié de cette collection de choses empilées... ? Qui n'a pas connu dans sa vie une ou plusieurs histoires de ces dames riches, et qui cependant n'ont jamais rien ? Je me trompe, elles ont une multitude de mémoires non payés chez tous les fournisseurs de la ville. Elles ont la manie d'acheter continuellement des objets nouveaux, chapeaux, robes, châles, chaussures ;

la dernière mode est toujours la meilleure. Elles possèdent un nombre fabuleux d'armoires ; et, l'objet une fois acheté, elles s'en servent tout au plus en deux ou trois circonstances, puis elles ouvrent un de leurs meubles, y déposent le vêtement disgracié et condamné à ne plus voir le jour. Elles arrivent ainsi à entasser des monceaux d'objets, et si jamais elles sont obligées de déménager, le public peut se mettre aux fenêtres pour voir défiler le cortège. — Je ne charge point le récit, Mesdames, j'écris de l'histoire... A la bonne heure, direz-vous : mais c'est là une monomanie, et grâce à Dieu... ! — Me serait-il permis de répondre qu'il y a plusieurs degrés dans la fièvre ? Eh bien ! franchement, n'auriez-vous pas un peu cette monomanie, non pas à beaucoup près au même degré, non pas jusqu'au ridicule extérieur ? En vérité, calculez tous les objets de luxe qui sont à votre usage, faites le tour de vos chambres et de vos armoires : que d'objets qui ne servent à rien, absolument à rien ! car je n'appelle

pas quelque chose le caprice d'un moment, la déraisonnable fantaisie d'une imagination toujours en quête de nouvelles modes, toujours ingénieuse à se créer de prétendus besoins, et qui ne sut jamais se contenir dans les limites de la raison, de la sagesse et d'une très-honorable représentation.... Mais laissons le passé : je vous fais une prière à l'avenir, je vous la fais au nom de Notre-Seigneur, au nom des pauvres, au nom de vos plus chers intérêts et de ceux de votre famille. Retranchez désormais de votre budget tous les objets vraiment inutiles, imposez ce sacrifice aux exigences de vos fantaisies. Soyez sévères sur ce point, car, soyez-en sûres à l'avance, les prétextes ne vous manqueront pas. Que de fois l'imagination vous dira, lorsque vous entrerez dans un magasin : Comme cette robe m'irait bien ! quel bon effet elle produirait ! Et ce chapeau ! comme il est élégamment façonné, avec les nuances les plus délicates dans les couleurs ! Comme il ferait bien mes jours de fêtes ! Et ce charmant petit meuble, si

je l'achetais pour orner mon appartement !...
— Si vous écoutez cette voix de sirène, je plains les pauvres, la bourse de votre mari et votre propre illusion !

Vous croyez que vous serez plus heureuses après l'acquisition de ce que vous avez convoité : vous vous trompez, et déjà peut-être l'expérience aurait dû vous renseigner à ce sujet. Non, vous ne serez pas plus heureuses : à peine aurez-vous mis cette robe, déposé ce meuble élégant dans votre chambre, que tout le prestige aura disparu, toute la fraîcheur de l'acquisition se sera fanée : il vous restera du vide dans le cœur, et peut-être, si vous êtes sérieusement chrétiennes, l'aiguillon du remords. Du remords ! car n'est-il pas vrai que bien des femmes portent sur elles, en objets parfaitement inutiles à la convenance de leur état et même à la splendeur de leur position, ce qui suffirait à nourrir un grand nombre de familles qui meurent de faim ? Quand les choses en sont arrivées là, il est certain, aux yeux de la raison et de la foi, que la douleur des

malheureux est un cri de vengeance contre ceux qui commettent de pareils excès. Vous avez entendu parler de ces catastrophes violentes qui renversent les fortunes les mieux assises, ou bien de ces peines intimes qui atteignent les plus belles positions, et crucifient les âmes sur un calvaire douloureux, au milieu de toutes les magnificences d'une brillante position. Vous ne savez comment expliquer des évènements aussi imprévus : la seule explication vraie est dans la doctrine que je développe en ce moment. Il y avait peut-être dans ces familles de ces excès de jouissance et de bien-être qui égalaient ceux du paganisme ; il y avait, sur la table et dans les appartements, des somptuosités presque orientales, et dans la rue il y avait des pauvres affamés et nus, sans vêtements et sans nourriture : *et epulabatur quotidie splendide, et erat quidam mendicus, nomine Lazarus* (1). Dieu a patienté longtemps, mais une heure est arrivée, et sa justice a débordé : il a frappé de ces coups qui sont

(1) LUC., XVI, 19-20

un enseignement pour tous. Et quand il ne les frappe pas sur la terre, c'est souvent une preuve que sa colère est arrivée aux dernières limites, et qu'il réserve le crime à d'autres châtimens dont ceux de la terre ne sont que les ombres : car lorsque Dieu frappe ici-bas, c'est toujours avec une arrière-pensée de miséricorde.

Quel bonheur au contraire dans un sacrifice que l'on fait au souvenir du pauvre ! Et je ne parle pas toujours d'un sacrifice réel ; il s'agit, en bien des circonstances, d'un sacrifice de fantaisie. — Vous avez renoncé à votre désir, vous avez retranché les ailes à cette curiosité féminine qui veut non-seulement voir, mais posséder tout ce qu'elle voit. N'est-ce pas de cette curiosité qu'on pourrait dire aussi cette parole des Livres saints : « Elle n'est jamais rassasiée ni dans ses regards, ni dans ses jouissances ; » ou cette autre : « J'irai, et je ne me refuserai rien de ce qui pourra me plaire : *vadam et affluam deliciis, et fruam bonis* (1). » Vous avez

(1) ECCLE., II, I.

donc eu le courage du renoncement ; et au lieu de satisfaire un caprice, vous avez consacré la somme à quelque bonne œuvre et surtout au soulagement des pauvres. Vous devez vous estimer mille fois heureuses : d'abord vous avez accompli un précepte, et cela devrait suffire à votre bonheur. Mais voyez comment le Seigneur a tout combiné d'une manière merveilleuse : vous avez fait du bien aux pauvres : c'est un souvenir qui reste dans votre cœur et qui embaume votre vie. Jamais la possession d'un objet de fantaisie, jamais l'achat et l'usage d'une robe aux couleurs brillantes ne vous procureront cette joie, cette paix, cette douce et profonde émotion que donne le souvenir d'un pauvre soulagé. Je remercie Dieu d'avoir établi cette loi, d'avoir assez estimé la grandeur de notre âme pour ne point permettre qu'elle trouve une vraie satisfaction dans ces petits hochets du luxe et de la vanité. Je le remercie d'avoir établi cette loi, que jamais notre âme ne descend vers les lieux inférieurs pour y chercher une jouissance cou-

pable, sans y rencontrer des pointes acérées, de l'amertume et de cuisantes douleurs : je l'en remercie, car ces malheurs sont souvent nécessaires pour faire remonter en haut l'âme humaine, et lui faire retrouver une place qu'elle n'aurait jamais dû quitter.

Vous avez fait du bien aux pauvres ! — Savez-vous la transformation qui s'opère ? Ce n'est point envers le pauvre, c'est envers vous que vous êtes miséricordieuses. Cette obole jetée dans le sein du pauvre, c'est de l'argent prêté à gros intérêts, de l'argent qui vous rapportera au centuple, et vous méritera, à vous et à votre famille, les grâces les plus abondantes. Dieu est si généreux que, quand on fait en son nom l'aumône au pauvre, il ne prétend pas que ce soit gratuitement : il se constitue immédiatement la caution du pauvre, le répondant du pauvre ; il commande aux Anges du ciel de prendre note de la somme versée, d'enregistrer le capital avec intérêts au taux le plus élevé (1).

(1) « Dans ma solitude aujourd'hui, je n'ai rien trouvé de mieux à faire que de paperasser, de revoir

Un jour dans le ciel nous serons bien étonnés de trouver de nombreux trésors qui se seront amoncelés, et dont le noyau primitif aura été une petite aumône faite avec beaucoup d'amour, comme un petit noyau de neige devient dans les hautes montagnes le centre d'une immense avalanche qui couvre les prairies.

Savez-vous pourquoi telle maison prospère ? Regardez-y de près, vous verrez l'ombre d'une femme pieuse qui, cachée dans le demi-jour de l'humilité, opère le bien, et devient le fondement où repose le bonheur de sa famille. Dieu, dans la nouvelle loi, n'a point attaché à l'observation des préceptes

mes vieux souvenirs, mes écritures, mes pensées de jadis en tout genre. J'en ai vu de bonnes, c'est-à-dire de vraisemblables, de pieuses, d'exagérées, de folles comme celle-ci : « Si j'osais, je demanderais à Dieu pourquoi je suis en ce monde. Qu'y fais-je ? Qu'ai-je à y faire ? je n'en sais rien. Mes jours s'en vont inutiles : aussi je ne les regrette pas... *Si je pouvais* me faire du bien ou en faire à quelqu'un, seulement une minute par jour ! » Eh ! mon Dieu, rien n'est plus facile : je n'avais qu'à prendre un verre d'eau et le donner à un pauvre. »

(*Journal de Mlle Eugénie de Guérin*, p. 77-78.)

le bonheur temporel comme but et récompense principale ; mais cependant, disent les Docteurs, le bonheur suit ordinairement ici-bas la vertu sagement réglée (1).

Non-seulement le bonheur, mais la prospérité matérielle, l'accroissement de la fortune sont une des conséquences de l'aumône : cela paraît une contradiction, et cependant c'est une vérité d'expérience. Plus, dans une certaine limite, on tire de l'eau dans un puits, plus le puits est abondant ; de même il arrive, par je ne sais quel mystère de l'ordre moral, que l'aumône jetée dans le sein du pauvre devient souvent pour les familles une cause de prospérité et d'agrandissement. On dirait que l'aumône est comme l'eau que le soleil prélève sur les fleuves et les marais ; il semble que c'est une perte que l'astre du jour leur fait subir, et c'est précisément le contraire : l'eau monte, elle se forme en nuages, elle redescend plus pure et plus

(1) S. THOMAS, in *Epistolam I ad Corinthios*, c. 10, lect. 2. — *Catena Græca*, citée par Corneille de la Pierre, in *Eccl.*, c. 3.

fraîche. Faites-en l'expérience, Mesdames, et vous n'aurez plus aucun doute à ce sujet. — Combien, au contraire, de catastrophes dans les fortunes, qui ont été lentement préparées par la dureté envers les pauvres ? Ou bien si la catastrophe extérieure n'existe pas, il s'opère en dessous des mystères de justice effrayants. Le Seigneur ôte à certains riches le sens du vrai bonheur, il les crucifie sur leurs trésors, il les flagelle avec chaque objet qu'ils semblent posséder ; il commande aux roses de leur jardin de produire des épines pour les transpercer ; tout ce qui devait les rendre heureux devient pour eux une source de mécomptes et de cruelles déceptions. — Mais Dieu, dit l'Écriture, exauce le cri du pauvre (1) : et le cri du pauvre, que demande-t-il, sinon le bonheur de celui qui s'est montré généreux ? Le cri du pauvre, quand il prie pour son bienfaiteur, le cri d'une âme malheureuse à qui on a rendu service, j'y ai une très-grande confiance, et je ne vous cacherai pas qu'une des grandes

(1) Ps. IX, 13.

joies de ma vie pastorale, depuis mon entrée dans le diocèse, a été celle-ci : je recevais il y a quelques mois, un billet d'une pauvre fille malade que j'ai autrefois confirmée sur son lit de douleur ; j'avais fait à pied quelques centaines de mètres pour lui rendre visite ; je cite ce détail, parce que tout était devenu dans cette belle âme un sujet de reconnaissance. Elle m'écrivait quelques mots simples et touchants pour me remercier, et elle terminait à peu près ainsi : « Jamais, depuis cinq ans, je n'ai passé un jour sans prier pour vous. » Cette simple parole m'a fait plus de bien que si cette pauvre fille m'avait envoyé le plus riche présent. — Eh bien ! Mesdames, vous pouvez vous ménager cette consolation ; vous vous la ménagez à votre insu tous les jours ; car je suis sûr que de plusieurs lits de douleur, de plusieurs réduits obscurs, il s'élève pour vous et vos familles un cri quotidien, un cri puissant qui vous obtient les grâces les plus précieuses, qui éloigne les plus graves dangers, et assure votre avenir et celui de vos enfants. Le Sei-

gneur s'y est engagé, il a donné sa parole : « Dieu, dit le Sage, exaucera la prière du pauvre (1) ; » et ailleurs le Psalmiste ajoute que le Seigneur exaucera « leur simple désir ; » *desiderium pauperum exaudivit Dominus* (2). — L'aumône n'est donc en réalité qu'un prêt fait à Dieu dans la personne du pauvre, un prêt à usure dont l'intérêt est au centuple et commence à se payer même en ce monde.

Après ces considérations générales sur l'aumône, je reviens à l'étude plus spéciale de notre texte : « La femme forte a ouvert sa main à l'indigent, elle a étendu ses mains et ses bras vers le pauvre. »

La manière la plus vraie de pratiquer cette parole, est de visiter le pauvre, comme vous y engage votre règlement : alors seulement vous pourrez dire en toute vérité que vous étendez vos mains vers le pauvre : *palmas suas extendit ad pauperem*. — La visite des pauvres est un des buts principaux

(1) ECCLI, IV, 6.

(2) PS. X, 17.

de notre œuvre : la faites-vous régulièrement ? Ne vous en dispensez-vous pas sans motifs suffisants ? Si vous avez des occupations réellement incompatibles avec cette visite, je n'insiste pas ; mais vos motifs sont-ils bien sérieux ? N'est-ce pas plutôt une certaine paresse, ou, si vous aimez mieux, une certaine timidité de caractère, qui n'aime point à essayer ce qu'elle ignore ? N'est-ce point la crainte du dérangement ? la peur de quelque sacrifice ? Je suis bien loin de supposer que la visite des pauvres n'ait pas ses ennuis pour la nature : vous devez rencontrer des choses et des gens parfois peu aimables ; vous devez vous trouver en face de désordres bien capables de vous éloigner ; que sais-je encore ? peut-être des paroles blessantes, des procédés injurieux en récompense de vos services. Mais, Mesdames, ne faut-il pas souffrir pour Notre-Seigneur ? ne faut-il pas souffrir en faisant le bien ? On a plus de mérite, et la récompense sera plus belle. Le calvaire n'est-il pas la montagne du chrétien, et ne vaut-il pas mieux le

monter en souffrant pour la justice ? — D'ailleurs, vous trouverez aussi des âmes reconnaissantes et qui vous dédommageront ; vous trouverez, et déjà je suis sûr que vous avez trouvé de belles âmes, des cœurs délicats sous une écorce quelquefois un peu rude. Le cœur humain a des fibres qu'on ne remue pas toujours en vain ; et parmi ces fibres, mettons en première ligne la reconnaissance et le souvenir des bienfaits. Ces fleurs de l'âme ne viennent peut-être pas au moment où nous voudrions les cueillir ; vous rencontrerez des natures où le bourgeois semble mort, et à une certaine heure vous serez étonnées de son épanouissement imprévu.

La vue du pauvre aura un grand avantage : elle vous fera voir la douleur de près, la vraie douleur... Souvent vous vous êtes plaintes pour des choses qui réjouiraient le cœur du pauvre ; souvent la cause de vos souffrances est, au moins en partie, dans l'imagination, dans les chimères de l'esprit, ou bien encore dans l'abondance d'une po-

sition qui vous rend plus qu'exigeantes. Allez voir la vraie souffrance, allez contempler le pauvre et l'infirmes dans leur obscur réduit, allez rendre visite à ces pauvres femmes dont la vie est un martyre à petit feu, et dont le dénuement extérieur n'est rien en comparaison des privations du cœur. Allez voir ce spectacle, et vous en reviendrez presque honteuses de vous-mêmes, vous en reviendrez fortes, généreuses et disposées à porter votre croix avec un mâle courage. La visite des pauvres ne produirait-elle d'autre résultat pour vous, ce serait un immense avantage. Vous êtes allées souvent à des spectacles où l'on payait très-cher, pour n'en rapporter que l'ennui, le vide et un dégoût plus profond de votre intérieur. Le spectacle de la vertu pauvre et délaissée en proie à l'infirmité et à l'indigence, vous attachera plus fortement à tous vos devoirs et vous donnera une double consolation, la consolation du cœur qui soulage, et celle du cœur qui compare : il vaut mieux, dit l'Esprit Saint, aller à une maison de deuil, qu'à

une maison où l'on se réjouit (1). La première laisse une impression de salubrité morale; la seconde trop souvent laisse un vide ou un poids sur le cœur; et pourvu que le remords ne vienne pas vous faire payer plus chèrement encore des plaisirs malsains !

Je vous en conjure donc, Mesdames, et je m'adresse à toutes celles d'entre vous qui le peuvent, reprenez la visite des pauvres, si vous l'avez abandonnée; ou, si vous ne l'avez pas encore pratiquée, aujourd'hui même allez donner votre nom et vous faire inscrire sur la liste des Dames visitantes. Je vous en supplie de la manière la plus instante, et vous ne sauriez faire, en suivant ce conseil, de plaisir plus grand au cœur de votre premier Pasteur. La visite des pauvres est un des cachets spéciaux de notre Association, et je tiens à le lui conserver religieusement. En allant voir les pauvres à domicile, vous ferez un bien que vous n'opérerez jamais en donnant un argent que

(1) ECCLE., VII, 3.

porteront ensuite des personnes étrangères, alors même que la somme serait beaucoup plus considérable. Vous verrez le pauvre et votre vue lui fera du bien ; vous lui parlerez avec affection, et vos bonnes paroles lui seront encore plus agréables et plus utiles que votre aumône ; ou, du moins, jointes au secours matériel, elles en décupleront la puissance (1). La femme, quand elle le veut, a cette délicatesse d'attention, cette prévenance de procédés, cette douceur de paroles qui calme les maux et augmente la force et la patience. C'est dans la visite des pauvres qu'elle peut être surtout la messagère de la bonne nouvelle : elle peut glisser de salu-

(1) « En allant à Cahuzac, j'ai voulu voir une pauvre femme malade qui demeure au-delà de la Vère. C'est la femme de la complainte du *Rosier* que je t'ai contée, je crois. Mon Dieu, quelle misère ! En entrant, j'ai vu un grabat d'où s'est levée une tête de mort ou à peu près. Cependant elle m'a connue. J'ai voulu m'approcher pour lui parler, et j'ai vu de l'eau, une bourbe auprès de ce lit, des ordures délayées par la pluie qui tombe de ce pauvre toit, et par une fontaine qui filtre sous ce pauvre lit. C'était une infection, une misère, des hailons pourris, des poux : vivre là ! pauvre créature ! Elle était sans feu, sans pain, sans eau pour boire, couchée sur du chanvre et des pommes de terre qu'elle tenait

taires paroles avec la sainte adresse de la charité ; elle peut dire un mot, un seul mot, le dire avec son cœur, le dire avec ce ton, cet accent, cette forme gracieuse qui appartient à sa nature ; elle peut dire un mot, et voilà peut-être une âme à moitié convertie, voilà du moins le germe premier d'une conversion prochaine. « Les pieds des Saints peuvent de grandes choses quand ils visitent les maisons, dit saint Chrysostome : ils sanctifient le pavé qu'ils touchent, ils appor-

là pour les préserver de la gelée. Une femme qui nous suivait l'a délogée du fumier, une autre a apporté des fagots ; nous avons fait du feu, nous l'avons assise sur un *sélou*, et comme j'étais fatiguée, je me suis mise auprès d'elle sur le fagot qui restait. Je lui parlais du bon Dieu ; rien n'est plus aisé que d'être entendu des pauvres, des malheureux, des délaissés du monde, quand on leur parle du ciel. C'est que leur cœur n'a rien qui les empêche d'entendre. Aussi qu'il est aisé de les consoler, de les résigner à la mort ! L'ineffable paix de leur âme fait envie. Notre malade est *heureuse*, et rien n'est plus étonnant que de trouver le bonheur chez une telle créature, dans une pareille demeure. C'est pire cent fois qu'une étable à cochon. Je ne vis pas où poser mon châle sans le salir, et comme il m'embarrassait sur les épaules, je le jetai sur les branches d'un saule qui se trouve devant la porte. Encore y avait-il dessous.... »

(*Journal de Mlle Eugénie de Guérin*, p. 109-110.)

tent des trésors avec eux, ils corrigent les natures viciées, ils chassent la misère corporelle (1). » — Oui, Mesdames, visitez les pauvres ; ne soyez pas contentes de vous, les semaines où vous n'aurez pas visité de pauvres : vous ne savez pas le bien que vous opérerez, et si vous le soupçonnez, j'ose croire qu'à part celles d'entre vous qui sont dans l'impossibilité de le faire, toutes vous donneriez votre nom pour rendre visite à Notre-Seigneur, en la personne de ses pauvres. C'est surtout dans ces visites « que vous ouvrirez votre main et votre cœur, et que vous les étendrez vers l'indigent. »

Dans un récent voyage j'ai vu (2), représentée comme symbole d'une des plus belles vallées des Pyrénées, une femme à la stature élégante qui semait les fleurs sur son passage. Qu'elle soit aussi, Mesdames, le symbole de votre vie : semez l'aumône, semez les bienfaits, semez les bonnes paroles, les bons conseils sur votre passage ; que

(1) *Eclog. de Eleemosyn.*, t. XII, p. 782.

(2) A Bagnères de Luchon.

vos mains et votre cœur soient toujours ouverts; quand l'argent vous manquera, donnez la monnaie du cœur, et quoi qu'on en dise à notre époque de matérialisme, cette monnaie a sa valeur, elle est encore plus précieuse que l'autre : elle ne la remplace pas complètement, mais elle doit toujours l'accompagner; et lorsque les bornes imposées à la meilleure volonté ne permettent plus de faire l'aumône avec l'argent, la femme forte trouve, dans la bourse inépuisable de son cœur, des ressources inconnues, elle les prodigue avec toute la tendresse de la charité, et ainsi il est toujours vrai de dire, en parlant d'elle : « Elle a ouvert sa main à l'indigent, elle a étendu ses mains et ses bras vers le pauvre : *manum suam aperuit inopi, et palmas suas extendit ad pauperem.* »

FEMME FORTE

TREIZIÈME ENTRETEN.

Non timebit domui suæ à frigoribus nivis : omnes enim domestici ejus vestiti sunt duplicibus. Stragulatam vestem fecit sibi ; byssus et purpura indumentum ejus.

La femme forte ne craindra pour sa maison ni le froid, ni la neige, parce que tous ceux qui l'habitent ont de doubles vêtements. Elle a fait de riches tapisseries ; elle s'est revêtue de pourpre et de lin. PROV., XXXI, 21-22.

MESDAMES,

Un des buts principaux de notre Association est le soulagement physique et moral du pauvre : et la manière la plus efficace de connaître les besoins du pauvre et de les soulager, est de lui rendre visite, de monter ces escaliers que foulent tous les jours les pieds de l'indigence, de pénétrer dans ces réduits obscurs où se cache la mi-

sère, et d'y porter à la fois l'aumône matérielle et celle d'une parole affectueuse. Aussi ai-je profité avec empressement du texte des Écritures, qui s'est présenté de lui-même, pour vous rappeler les principales obligations de notre œuvre : « La femme forte a ouvert sa main à l'indigent, et elle a étendu ses mains vers le pauvre ». L'aumône est une obligation stricte et rigoureuse, et cette obligation pèse sur la conscience des chrétiens, selon les facultés de chacun. Mais tout le monde, à peu près sans exception, peut et doit donner : « Si vous avez peu, disait Tobie, vous donnerez peu (1). » Chacun peut avoir un peu de superflu et faire l'aumône de ce qu'il a arraché au désir d'une passion quelconque. Après avoir énuméré les principaux avantages de l'aumône, j'ai insisté plus spécialement sur la visite des pauvres, je vous l'ai recommandée et vous ai conjurées instamment de mettre de côté les prétextes qui s'opposent à cette forme de la charité. C'est en voyant le pauvre, que

(1) TOB., IV, 9.

vous pourrez lui faire un très-grand bien ; c'est en voyant le pauvre, que vous donnerez à votre aumône une double valeur. Est-ce que la seule présence d'une personne affectueusement dévouée n'est pas une excellente aumône, laquelle, ajoutée au secours matériel, en augmente le prix ? Puis, cette parole douce et tendrement miséricordieuse, ces regards qui s'apitoient sur le sort du pauvre, cette commisération qui vient d'elle-même à la rencontre de la douleur pour la soulager, tout contribue à faire de la visite du pauvre une œuvre spécialement utile et méritoire, une œuvre que rien ne remplace. Je ne crains pas d'affirmer que quelques pièces d'argent ainsi données au pauvre et accompagnées de la charité qui se donne elle-même, valent mieux et font plus de bien qu'une somme plus considérable envoyée froidement à domicile par une personne étrangère.

« *La femme forte*, continue l'Esprit Saint, *ne craindra pour sa maison ni le froid ni la neige, parce que tous ceux qui*

l'habitent ont de doubles vêtements : elle a fait de riches tapisseries, elle s'est revêtue de pourpre et de lin. »

La première partie de ce texte nous montre d'abord comment la piété bien ordonnée sait unir à la pratique des plus hautes vertus la prévoyance la plus active pour tous les besoins et les intérêts temporels. La maison de la femme forte doit être un modèle d'ordre, de bonne tenue et d'abondance au moins relative. Tout doit y être en double, selon l'expression du Sage ; et comme gouverner c'est prévoir, la femme forte a toujours quelque chose en réserve pour les cas imprévus. Les meubles, les vêtements, le linge, le service de table, rien n'est négligé, tout est à sa place, parfaitement tenu et en nombre suffisant pour toutes les éventualités. Les besoins des différentes saisons sont calculés à l'avance ; les dispositions sont prises pour accepter les avantages et les inconvénients que chacune entraîne après elle ; l'hiver trouve le bûcher sarni : pendant l'été, les moyens de tem-

pérer la chaleur sont organisés ; les vêtements légers sont gardés en dépôt pour le temps de la canicule ; les étoffes de laine et parfaitement doublées attendent la rigueur de la gelée : *non timebit domui suæ à frigoribus nivis : omnes enim domestici ejus vestiti sunt duplicibus*. Non-seulement la religion bien comprise ne s'oppose pas à ces soins, à ces sollicitudes, à ces prévoyances, mais elle les recommande, elle en fait une stricte obligation et un sujet de gloire pour la femme forte. Il est même une vertu spéciale que saint Thomas appelle la magnificence, et qui consiste, dit-il, à combiner de vastes projets, et à faire largement les dépenses que réclame une grande administration (1). Sans doute cette vertu ne saurait regarder toutes les classes de la société, mais elle peut avoir, à différents degrés, une application qui varie suivant les conditions et l'état de la fortune. — La religion ne défend que les excès, et les excès sont relatifs aux positions. La religion ne condamne

(1) 2^a 2^æ, q. 128, q. 134, *passim*.

qu'un luxe déraisonnable et tout à fait en désaccord avec la situation de la famille ; elle veut aussi que toujours on fasse la part du pauvre avec une main libérale ; une fois ces précautions prises, elle est la première à recommander le soin des affaires domestiques et la convenance des relations extérieures. C'est à la femme spécialement que s'adressent ces recommandations, parce que la femme est la gardienne du foyer : elle est toujours là pour veiller aux moindres détails. Le mari vaque aux affaires et aux occupations du dehors : la femme songe au ménage et à l'organisation intérieure, et la nature, qui calcule tout, l'a spécialement douée sous ce rapport ; elle lui a donné l'intelligence et la vue claire des détails, l'aptitude pour les prévoir et les combiner avec sagesse. Aussi ce n'est pas de l'homme, mais de la femme qu'il a été dit : « Elle ne craindra pour sa maison ni le froid, ni la neige, parce que tous ceux qui l'habitent ont un double vêtement. »

Tel est votre devoir, Mesdames, et rien

ne peut vous en dispenser. Permettez-moi encore de vous demander : Y êtes-vous bien fidèles ? N'auriez-vous pas sous ce rapport peut-être de graves omissions à vous reprocher ? Ne serais-je point indiscret de pénétrer avec vous dans l'intérieur de vos maisons pour en examiner les détails ? Est-ce que tout est en ordre ? Est-ce que tout est prévu à l'avance ? Ne trouverais-je pas quelque part le désordre presque en permanence, et, dans certaines maisons, partout l'incurie et l'imprévoyance ? Quand le mari a besoin d'un objet, il ne se rencontre pas, ou du moins il n'est pas à sa place ; lorsque l'hiver arrive, il cherche en vain des vêtements préparés pour la saison ; les enfants ont une tenue habituelle qui accuse gravement la négligence de la mère ; les domestiques (car ils sont aussi de la maison) ne trouvent aucun de ces soins, aucune de ces attentions auxquelles ils ont droit en leur qualité d'hommes et de chrétiens ; aussi se lassent-ils bien vite, et quand l'occasion se présente, ils sont heureux d'aller porter leur

tente ailleurs. — Examinez tous ces points en détail : ils sont très-essentiels, ils font partie intégrante de vos devoirs. Sans doute, pour les accomplir fidèlement, vous aurez à vous faire violence, il vous faudra lutter peut-être contre une certaine paresse d'esprit, contre une certaine apathie de caractère ; il faudra combattre, pour tenir votre esprit dans une activité continuelle et l'enchaîner à cette fidélité de tous les instants. Mais la vie tout entière est une lutte ; c'est un combat, combat glorieux dont la récompense se trouve même ici-bas par la paix du cœur, par cette satisfaction intérieure que fait éprouver l'accomplissement d'un devoir, et par le témoignage d'estime et d'affection de la famille tout entière. En suivant une autre voie, vous ne rencontrerez que des épines, des ennuis, des contradictions, et ces perpétuelles angoisses que multiplie à chaque instant une lutte terrible et inévitable, la lutte occasionnée par le désordre des affaires en retard, mal faites ou embrouillées.

Les paroles de l'Écriture que nous avons

prises pour texte, peuvent avoir un sens spirituel. — L'âme aussi est une maison, c'est un château divin; dans ce château, il peut, il doit y avoir des ameublements et de belles décorations. L'âme est l'épouse de Dieu : elle doit avoir aussi de riches et de nombreux vêtements qu'elle mettra selon les saisons et les circonstances. Ces vêtements de l'âme sont la foi, l'espérance et la charité; ces ameublements du château sont la connaissance de la religion, la pratique des différentes vertus chrétiennes. La femme, la mère de famille est spécialement chargée d'acquérir et de conserver ces vêtements, ces meubles précieux. Avez-vous un peu songé à tous ces détails, qui ont une si grande importance dans la vie de famille ? La femme, quand elle est sincèrement pieuse, peut avoir une immense influence au point de vue religieux; elle peut successivement, avec lenteur, et en prenant les précautions d'une indulgente charité, établir un esprit chrétien dans sa maison. Elle peut, sans faire de bruit, acheter pour elle et pour les

siens ces vêtements de la foi, ces riches trésors de l'espérance et de l'amour ; elle les tient en réserve, et quand les âmes ont froid autour d'elle, elle essaie de les employer, après les avoir échauffés au foyer de son cœur. Les âmes les plus incroyables ont froid plus souvent qu'on ne pense, plus souvent qu'elles ne le laissent entrevoir : elles ont froid à l'esprit et au cœur, car la chaleur du ciel peut seule réchauffer les âmes dans le désert de la vie. Cette âme qui n'a pas la foi, ou plutôt qui ne croit pas l'avoir, c'est peut-être votre mari, c'est votre enfant quand il arrive à cet âge où les passions obscurcissent l'intelligence et jettent des doutes sur les vérités les plus certaines. Suivez-les attentivement, suivez tous les mouvements de leur cœur : il est rare que vous ne surpreniez pas, de temps en temps, des heures où tout leur fait froid dans la vie, où les hommes et les choses, les plaisirs comme les honneurs, leur laisseront un froid glacial que personne ne peut expliquer, excepté celui qui a compris que Dieu seul

est le centre vrai du bonheur et de la paix. Votre mari, votre enfant ont donc une espèce de fièvre qui les prend en froid, et vous vous en apercevez : cherchez aussitôt dans les réserves de votre cœur une collection de linges, de vêtements toujours chauds, je veux dire de pensées et d'affections chrétiennes ; enveloppez-les doucement dans ces vérités divines qui auront passé par la flamme de votre cœur. Vous arriverez peut-être ainsi à un résultat merveilleux ; et ce que vous désiriez depuis longtemps, le retour d'une âme si chère, son réveil à la lumière de la vérité, vous l'obtiendrez par ces tendres soins de la charité ; vous l'obtiendrez beaucoup mieux que par des prédications perpétuelles, des mouvements impétueux et inopportuns, beaucoup mieux que par les intempérances d'un zèle qui est plutôt le produit de la nature ou de l'ignorance des vraies règles, que l'enfant de la grâce et de la charité. Mais il faut, pour n'être point prise au dépourvu et opérer dans l'occasion le résultat désiré, il faut que votre âme soit elle-

même parfaitement fournie ; il faut que la provision de vêtements divins, d'étoffes précieuses, de vérités chrétiennes, soit largement établie au fond de votre cœur. Le cœur ne donne guère que de son abondance ; quand il est vide, ou que sa provision suffit à peine à ses propres besoins, il est à court pour donner. — Je ne veux point, Mesdames, vous transformer prêcheuses : évitez tout ce qui sentirait l'affectation, tout ce qui viendrait mal à propos. Observez les temps et les circonstances, saisissez l'opportunité des lieux et des dispositions ; préférez attendre pour ne rien précipiter, et Dieu, je l'espère, vous indiquera le moment où le froid de ce monde gagnera votre cher malade : alors il demandera lui-même à être réchauffé, et ce sera l'heure de la Providence ; tout se fera parfaitement et par un mouvement d'autant plus sûr, qu'il aura été plus doucement et plus lentement préparé ; son cœur se détachera du monde, comme le fruit mûr se détache de l'arbre, et vous n'aurez presque qu'à tendre la main pour le recueillir.

— N'excluez pas vos domestiques de ce doux apostolat de votre cœur : ayez aussi des attentions de mère pour leur instruction chrétienne et la pratique de leurs devoirs religieux. Veillez à leur conduite avec l'exactitude du zèle, mais aussi avec la bonté de l'affection.

L'Écriture sainte ajoute : « La femme forte a fait de riches tapisseries, elle s'est revêtue de lin et de pourpre. » — Comment concilier ces paroles avec celles de l'Évangile, où il est dit, sous forme de reproche, que le mauvais riche était vêtu de pourpre et de lin (1) ?

Saint Thomas répond avec saint Augustin, que ce ne sont point les vêtements en

(1) L'Esprit de ténèbres reprochait à sainte Brigitte d'avoir une nourriture délicate et de mener une vie assez commode. L'Ange gardien de la Sainte répondit : « Notre-Seigneur s'occupe peu de ce que l'on mange, pourvu qu'on ne le fasse pas d'une manière déréglée ; la pourpre et le lin, et les soins donnés à une santé délicate n'empêchent pas d'aller au ciel, quand ils sont accompagnés de charité et d'humilité. Il est bon quelquefois de ne point retrancher les habitudes d'une éducation distinguée. » (Louis DE BLOIS, *Conclav. anim.*, t. II, c. 8, p. 323-324.)

eux-mêmes qu'il faut considérer, mais les dispositions de celui qui s'en sert : « Car chacun, disent ces grands Docteurs, doit se vêtir selon l'usage des personnes de la même condition ; si on dépasse les bornes raisonnables, ou si l'on se laisse diriger par un principe d'orgueil, il y a péché (1). » — « Le vice n'est point dans les choses extérieures, dit encore l'Ange de l'école : il est dans ceux qui en usent d'une manière immodérée : d'où il résulte qu'il n'y a péché dans le vêtement qu'autant qu'on dépasse les bornes d'un légitime usage établi chez les personnes du même état, ou qu'on se laisse entraîner par des mouvements de passion, par exemple, de vanité ou de gloire mondaine (2). » Ailleurs encore, le même Docteur s'exprime ainsi (veuillez me pardonner ces citations, elles sont nécessaires, surtout à une époque où les exagérations de doctrine, dans un sens ou dans l'autre, ne sont point rares) : « Les ornements du

(1) *In Matth.*, c. XI.

(2) 2^a 2.^e, q. 169, a. 1.

corps doivent être mesurés d'après les limites du légitime usage, selon l'état des personnes et selon les intentions. Quand les femmes portent des vêtements décents, selon leur état et leur dignité, et qu'elles suivent avec modération les coutumes de leur pays, non-seulement ce n'est point un péché, mais c'est un acte de vertu; et cet acte de vertu est méritoire si la grâce de Dieu l'accompagne... Il y aurait péché si les vêtements étaient plus précieux que ne le comporte la convenance de leur position, ou si l'intention était répréhensible (1). »

Il y a donc ici, comme en toute chose, deux excès à éviter : c'est encore le détroit de Messine, les écueils sont à droite et à gauche.

Saint Jérôme, avec son style vigoureux, flagelle quelque part un de ces excès : « Prenez garde, dit-il à une personne pieuse, qu'après avoir cessé de plaire aux hommes par la richesse et la magnificence des habits,

(1) *In Isai.*, c. 3, t. II, p. 24, éd. Venise.

une vanité secrète ne vous porte à vouloir leur plaire par un extérieur malpropre et négligé... Il en est qui portent des cilices et des capes faites au métier, et qui, voulant par là imiter l'innocence et la simplicité des enfants, se rendent semblables aux chouettes et aux hiboux : *imitantur noctuas et bubones* (1). » Saint Augustin, et après lui saint Thomas, font aussi remarquer qu'il peut y avoir vanité et ambition, non-seulement dans la pompe et l'éclat, mais dans des habits malpropres et crasseux, *squalore et sordibus*; et que cette vanité est d'autant plus dangereuse, qu'elle nous trompe sous le prétexte de la piété : *eo periculosiorem, quod sub nomine servitutis Dei decipit* (2). — Ce premier abus est sans doute le plus rare; mais il a existé et il peut exister encore, et je dois vous le signaler, ne serait-ce que pour vous montrer avec quelle lumineuse raison les Pères de l'Eglise condam-

(1) *Epist.* 22, n° 27, t. I, p. 413, éd. Migne.

(2) *De sermone Dom.*, l. 2, n° 41, t. III, p. 1566; saint THOMAS, 2^a 2^{ae}, q. 169, art. 1.

nent même les excès de ce qui peut paraître le bien.

L'excès le plus commun et le plus répandu est celui du luxe, et, à notre époque, cet excès a pris d'énormes proportions, surtout chez les femmes. Bossuet se plaignait, de son temps, de ces femmes « qui portent sur elles la nourriture de tant de pauvres, et le patrimoine de tant de familles (1). » Qu'aurait dit ce grand Evêque, à notre époque, où le luxe a envahi toutes les classes de la société, où chacun dépasse presque tous les jours les limites de sa position et de sa fortune, où la toilette des femmes figure au budget du mari pour une somme quelquefois effrayante ? et, quand elle ne se trouve pas sur les cahiers de la famille, elle couvre les registres des marchands. — On se plaint ensuite de ne pas avoir de superflu ! Je le crois bien : le superflu, et au-delà, est absorbé par toutes ces mille combinaisons de la vanité, par tous ces calculs qui ne s'arrêtent jamais, par cette fièvre inquiète avec

(1) Serm. sur la Nativité.

laquelle on surveille toutes les nouvelles modes pour avoir en toute chose la primeur. En suivant un pareil système, il n'y aura jamais de superflu, même avec les fortunes les plus considérables. Mais toutes les inventions de paroles, tous les ingénieux prétextes du luxe n'empêcheront pas le riche de se trouver en face des terribles anathèmes de l'Évangile. — Non-seulement le superflu s'en va, mais le nécessaire. Si maintenant tant de familles sont gênées, si leur splendeur apparente est semblable à ces châteaux de fantaisie où tout se borne à des décorations extérieures, c'est au progrès du luxe qu'il faut l'attribuer en grande partie. Quand on fera la supputation exacte de toutes les causes qui ont amené la ruine de certains ménages, on verra évidemment qu'une des principales a été la facilité de la dépense en objets de luxe, en ameublements superflus, en ornements inutiles. Mettez l'argent à la discrétion d'une imagination travaillée par la fièvre de la somptuosité, par le désir de l'éclat et de la profusion, et soyez sûres

que les fortunes les plus considérables s'écouleront, comme de l'eau, entre ses mains toujours ouvertes.

Et quel bonheur, quels avantages peut-on se promettre de tous ces excès ? Comme disait le Tragique anglais, « mettre son âme tout entière en ses habits (1) ! » ou bien encore dans la splendeur de ses ameublements ! — La Providence sait bien trouver le moyen de punir ces excès, sans que le châtiment soit toujours visible : on cherche l'estime, et souvent l'on n'atteint que le ridicule ; on cherche un aliment à son cœur, et de mille manières ce pauvre cœur est empoisonné. Tantôt il trouve que la mise n'est pas encore assez belle, il n'a pas obtenu tous les sourires et les compliments qu'il avait rêvés ; tantôt la jalousie est surexcitée par des comparaisons faites pour blesser, et qui semblent placer à un niveau inférieur celle qui pensait briller au premier rang. La conclusion de toutes ces vanités est le vide, l'ennui et cet inconcevable dégoût qui

(1) SHAKESPEARE, *All'well*, etc., act. 2, sc. 5.

fait le fond de la vie humaine ainsi pratiquée. Pauvre nature humaine ! quand est-ce donc que tu comprendras une vérité essentielle à ton vrai bonheur, et que tu t'écrieras : Non, je suis décidément trop grande, pour que le bonheur intime m'arrive par de semblables futilités ! Je suis trop profondément pétrie d'un élément infini, pour ne pas aspirer à d'autres choses, et pour ne pas étouffer au milieu de semblables horizons.

Saint François de Sales a été constamment l'homme du milieu dans les affaires humaines : nous le retrouvons ici avec sa sagesse ordinaire : « Pour moi, dit-il, je voudrais que mon dévot et ma dévote fussent toujours les mieux habillés de la troupe, mais les moins pompeux et affairés, et, comme il est dit au proverbe, qu'ils fussent pleins de grâce, bienséance et dignité. Saint Louis dit en un mot que l'on se doit vêtir selon son état, en sorte que les sages et bons ne puissent dire : Vous en faites trop ; ni les jeunes gens : Vous en faites fort peu ; mais en cas que les jeunes ne se veuillent pas con-

tenter de la bienséance, il se faut arrêter à l'avis des sages (1). »

Il serait impossible de mieux dire, Mesdames. Admirez combien la piété vraie est peu exigeante, et comme elle s'accorde avec la sagesse et la vraie raison. Ayez le courage de vous y conformer : vous y gagnerez doublement. Vous observerez les règles d'une religion éclairée, vous éviterez le ridicule qui se rencontre en ces sortes d'excès beaucoup plus souvent qu'on ne pense ; vous éviterez ces coups de langue qui vous suivraient par-derrière, mettant en morceaux toutes les pièces de votre pompeuse toilette, et vous servant, comme un mets friand, à la malignité du public. Vous ne tomberez point dans ces exagérations de modes peu chrétiennes, où les règles de la modestie ne sont point toujours convenablement observées. Vous aurez l'estime des honnêtes gens, et vous vous retirerez des réunions du monde, après avoir répandu partout les parfums d'une vertu gracieusement ornée, et sachant

(1) *Vie dévote*, 3 p., c. 25.

s'arrêter toujours aux limites de la bienséance. Vous aurez mérité un éloge que vous décernera la main de Fénelon : « Il est vrai que ce qu'il y a de plus estimable et de plus rare est de trouver un esprit sage et mesuré, qui évite les deux extrémités, et qui, donnant à la bienséance ce qu'on ne peut lui refuser, ne passe jamais cette borne. La vraie sagesse est de vouloir, pour les meubles, pour les équipages et pour les habits, qu'on n'ait rien à y remarquer, ni en bien, ni en mal. Soyez assez bien pour ne point vous faire critiquer comme une personne sans goût, malpropre et trop négligée ; mais qu'il ne paraisse dans votre extérieur aucune affectation de parure, ni aucun faste : par là, vous paraîtrez avoir une raison et une vertu au-dessus de vos meubles, de vos équipages et de vos habits : vous vous en servirez et vous n'en serez pas esclave (1). » — Puissiez-vous vous conformer au conseil de l'illustre Archevêque de Cambrai ; vous arriverez ainsi, autant qu'il est possible sur la terre,

(1) *Avis à une dame sur l'éducation.*

à réaliser un très-difficile problème, celui de plaire à Dieu et aux hommes : *dilectus Deo et hominibus* (1).

Il est une loi qui n'est peut-être pas assez remarquée, c'est celle qui gouverne les relations de notre intérieur et de notre extérieur. Quand une personne a des goûts de toilette, et les satisfait d'une manière affectée, c'est au détriment de l'âme : elle cultive d'autant moins son âme qu'elle soigne son corps davantage. Les personnes vraiment chrétiennes et faisant tout convenablement, ont un extérieur décent, « elles sont les mieux habillées de la troupe, » comme dit saint François ; elles ne refusent même pas la splendeur, si leur état ou des circonstances spéciales l'exigent ; mais on voit bien, en les regardant, que l'âme n'est pas dans leur habit, qu'elle plane au-dessus de ces décorations, qu'elle se sert de tout selon les lois de la bienséance et en conservant cette haute souveraineté du cœur, et cette liberté de la raison que rien ne saurait enchaîner. De ces

(1) ECCLI., XLV, 1.

chrétiens on peut dire que l'intérieur est d'autant plus beau, qu'ils attachent moins d'importance aux ornements du corps : *quanto minus appetuntur ornamenta exterioris hominis, tanto magis moribus pulchris homo interior adornatur* (1).

(1) S. AUGUSTIN, *Serm.* 161, no 18, t. v, p. 1127.

LA

FEMME FORTE

QUATORZIÈME ENTRETEN.

Nobilis in portis vir ejus, quando sederit cum senatoribus terræ. Sindonem fecit et vindidit, et cingulum tradidit Chananæo.

Son mari sera illustre dans les assemblées, quand il sera assis au milieu des sénateurs de la terre. Elle a fait des étoffes très-fines, et elle les a vendues; elle a donné une ceinture au marchand. PROV., XXXI, 23-24.

MESDAMES,

La maison de la femme forte doit être un modèle d'ordre et de bonne tenue. C'est à la femme qu'appartiennent spécialement la garde du foyer domestique, le souci du ménage, la prévoyance de tout ce qui peut intéresser l'avenir et la prospérité de la famille. Tel est le premier sens que nous avons donné à ces paroles de l'Écriture :

« La femme forte ne craindra pour sa maison ni le froid ni la neige, parce que tous ceux qui l'habitent ont un double vêtement. » En nous élevant à un sens spirituel, nous avons vu que l'âme aussi devait avoir sa provision de vêtements divins, et les vêtements de l'âme sont toutes les vertus chrétiennes : elle s'en sert pour se couvrir elle-même, pour préserver du froid les membres de sa famille et tous ceux qui font appel à sa charité.

Le verset suivant nous a conduit à vous donner les principes d'une saine théologie sur les vêtements, sur les ornements du corps et sur les habitudes de luxe. Il peut y avoir sous ce rapport deux excès, la négligence ou une trop grande somptuosité. Ce dernier abus a pris depuis quelques années des proportions effrayantes : la fièvre du luxe s'est emparée des générations, les classes inférieures rivalisent d'intempérance avec les riches ; et souvent même leurs excès sont relativement plus nombreux et plus considérables. Nous nous sommes servi de la doc-

trine de saint François de Sales, pour vous faire entendre le langage de la raison et de la sagesse chrétienne. Le saint Évêque qui a dit : « Je voudrais que mon dévot et ma dévote fussent les mieux habillés de la troupe, » ne saurait être accusé de ne pas faire d'assez larges concessions à la nature humaine et aux convenances sociales.

Les deux versets suivants seront le sujet de cet entretien : « *Son mari sera illustre dans les assemblées, quand il sera assis au milieu des sénateurs de la terre. Elle a fait des étoffes très-fines, et elle les a vendues ; elle a donné une ceinture au marchand.* »

—

« Son mari sera illustre dans les assemblées, lorsqu'il sera assis avec les sénateurs de la terre. » — A première vue, il semble que nous devrions passer ce verset sous silence : il paraît sans application possible. Si je prêchais à Paris devant les femmes des sénateurs, peut-être pourrais-je y trouver matière à quelques conseils. comme à quel-

ques paroles de félicitation. Mais, en province, le texte paraît au moins superflu, et je vous entends me dire : Allons au verset suivant, car mon mari n'est point illustre dans les assemblées ; il ne s'est jamais assis et probablement il ne s'assiéra jamais parmi les sénateurs. — Vous me permettrez, Mesdames, de n'être point tout à fait de votre avis, et je veux essayer au moins de frapper la lettre de notre texte, comme le rocher du désert, pour savoir s'il n'en sortirait pas un peu d'eau fraîche. Admettons que votre mari ne soit ni sénateur, ni membre du Conseil général : n'est-il pas au moins membre du Conseil municipal ? — Non, me répondez-vous, mon mari n'est point dans les honneurs : il vit tranquille et retiré. — Soit ; mais encore il est membre d'une ou deux corporations, il assiste quelquefois à certaines réunions, il va de temps en temps dans le monde, et le monde existe dans toutes les classes. Cela me suffit, et j'y trouve l'occasion de vous donner quelques salutaires conseils.

Veillez d'abord, Mesdames, vous rappeler ce que nous avons dit sur les différences de nature de l'homme et de la femme, sur l'action mutuelle et bienfaisante qu'ils peuvent exercer l'un sur l'autre et sur les grands avantages qui en résultent. Assurément, je suis loin de vouloir déprécier l'homme qui a ses éminentes qualités; dans beaucoup de cas, ce que je dirai n'aura même pas d'application, de moins complète; et cependant je ne crois pas les conseils suivants inutiles. Si l'action de l'homme s'exerce très-heureusement sur la nature de la femme, il y a une réciprocité qui n'est peut-être pas suffisamment comprise ni appréciée.

Faites donc en sorte, Mesdames, que votre mari, même avec les meilleures qualités, ne soit pas trop inhabile en mille circonstances délicates de la vie. Ayez sur lui cette influence de bon ton, de politesse, de manières, qui finit par s'infiltrer dans les natures les plus rebelles, qui les façonne, les assouplit et leur donne un air distingué, au moins relativement. La femme a l'instinct

de beaucoup de choses qui échappent à l'homme : elle a cette faculté divinatrice pour une multitude de détails qui semblent insignifiants en eux-mêmes, mais qui exercent souvent un rôle décisif dans le monde. Le frottement du caractère de la femme sur celui de l'homme imite l'action de la pierre-ponce : il enlève les aspérités, il polit. Il ne réussit pas toujours autant qu'on pourrait le désirer ; mais quand une femme pieusement habile sait profiter de tous les avantages que lui offrent les ressources de son esprit et de son cœur, quand elle ne brusque rien, et qu'elle agit à l'instar de l'huile, il est impossible qu'elle n'exerce pas une véritable et salutaire influence. Il est impossible que cette huile parfumée d'amour ne pénètre pas le caractère de son mari alors même qu'il s'en doute le moins, ne détrempe ses pensées et ses sentiments, et ne lui donne je ne sais quoi d'exquis dans les manières et de distingué dans les paroles et dans les actes. Il existe sans doute des degrés dans cette distinction de manières ; mais, n'auriez-vous

fait que préparer l'achèvement, ce serait déjà un commencement d'opération salutaire. Le premier coup de marteau sur un beau bloc de marbre a son importance ; il est suivi de plusieurs autres, et la statue arrive successivement à ce degré de perfection qu'avait rêvé l'artiste (1).

Je vous recommande encore de chercher à faire ressortir les bonnes qualités de votre mari, à couvrir habilement ses défauts : c'est une manière de l'ennoblir aux yeux du public : *nobilis in portis vir ejus*. N'imitiez pas ces femmes imprudentes qui trahissent, au moins par irréflexion, les secrets de leurs familles, qui exploitent les travers de leurs maris, et s'en font un piédestal à leur petite vanité. Loin de cacher, elles découvrent ; au lieu de louer, elles dénigrent, et il en résulte les bruits les plus singuliers,

(1) Saint Chrysostome décrit très-bien cette action de la femme sur l'homme. Rien n'échappe aux regards des Saints, en tout ce qui peut intéresser la famille humaine : « *Nihil fortius muliere religiosa et prudente ad deliniendum virum et informandum ejus animum ad quodcumque voluerit.* » (Cité par S. BONAVENTURE, *Pharetræ*, l. I, c. 8, t. 7, p. 252.)

les positions les plus fâcheuses. Les choses sont répétées, augmentées, exagérées : il se trouve toujours par là quelque langue charitable pour porter cette nouvelle au mari ; naturellement il est blessé, et c'est le commencement d'une division qui peut-être deviendra profonde : c'est le premier sillon d'un fossé de séparation qui va toujours en s'élargissant. Si au contraire le mari apprend toutes les délicates précautions de sa femme pour le faire valoir, pour le mettre en relief et tenir dans l'ombre ses défauts, il est profondément touché, et son cœur se rapproche de plus en plus de celle qui sait aussi bien comprendre les devoirs de la vie conjugale.

Il y a donc, Mesdames, pour chacune de vous un sens vrai et sérieux dans ces paroles de l'Écriture : « Son mari sera illustre dans les assemblées, lorsqu'il sera assis parmi les sénateurs de la terre. » N'est pas femme de sénateur qui veut ; mais il suffit de vouloir sérieusement, d'agir avec une prudente persévérance, d'agir comme la vague douce

et tranquille, lorsqu'à force de caresser le rocher du rivage, elle lui donne le poli et le contour gracieux des formes ; il suffit de conduire le mouvement avec lenteur, sans exclure une sage activité, et peu à peu les angles s'effacent, les caractères s'équilibrent, les mœurs se tempèrent et s'adoucissent. — Puis, quand le moment est arrivé de siéger au Conseil municipal, de présider une assemblée d'ouvriers, ou simplement d'assister à une réunion publique, à une soirée, le mari de la femme forte se distingue entre tous les autres : il a un cachet particulier, son esprit est frais et dispos, son caractère est plein d'aménité, son langage est formé de tous les éléments gracieusement harmonisés d'un esprit juste et fécond ; la main d'une femme intelligente et sage a passé là, en laissant partout son empreinte.

Admirez, Mesdames, la beauté du mariage chrétien, s'il était compris ! Quelle belle et noble institution ! Deux êtres se complétant l'un l'autre, dans l'ordre intellectuel et moral ! Le mari inspirant à sa

femme la force, le courage, la persévérance et la couvrant de son bouclier protecteur ; la femme adoucissant ce qu'il y a de trop mâle et de trop vigoureux dans le caractère de l'homme, assouplissant les formes, donnant de l'onction à toutes les facultés intérieures, corrigeant l'âcreté de certaines tendances, l'absolu des décisions trop brusques. Il est vrai, me direz-vous, rien de plus beau : mais c'est si rare ! — J'en conviens, la chose est rare : mais n'est-ce point une nouvelle raison pour en présenter le modèle à l'esprit et au cœur, afin de les exciter à le reproduire au moins en partie ? Et n'arriverions-nous ainsi qu'à rafraîchir votre cœur par la vue d'un idéal présenté à la nature humaine, il y aurait toujours un grand avantage à esquisser ces sortes de tableaux. Tout ce qui élève l'âme lui fait du bien, la fortifie, la console, alors même qu'il n'y aurait pas d'autre résultat pratique.

« La femme forte a fait des étoffes très-fines, elle les a vendues ; elle a donné une ceinture au marchand. »

Il peut arriver que la femme forte soit dans le commerce, et c'est ce que suppose le verset que nous venons de traduire. Alors je lui donnerai deux conseils principaux qu'elle devra suivre autant que le lui permettra sa position dépendante : la pratique d'une constante probité et d'une aménité pleine de patience.

La probité ! où est-elle dans le commerce ? Et cependant qui voudrait être considéré comme un voleur ? Alors on a imaginé des expédients : on voile, on gaze, on déguise la fraude. Pour une conscience droite et simple, c'est, en bon français, de la fraude ; c'est un vol manifeste, puisque c'est une tromperie positive ; dans le monde, cela s'appelle le savoir-faire commercial. La vigne serait bien étonnée si elle pouvait savoir ce que l'on vend quelquefois pour du vin ; et dans le cas même où le fond de la liqueur est bien le fruit de la vigne, quel mélange de races différentes, et surtout quelle trompeuse étiquette placée sur la bouteille ! Ici les farines sont dénaturées ; là les étoffes,

les soies, les laines sont sophistiquées. Sans doute, Mesdames, il faut bien une certaine liberté au commerce; le travail artificiel sur les matières premières, quand il se renferme en de certaines limites, n'est point défendu, mais à la condition que la nature de l'objet ne sera pas à peu près complètement changée, et que les acheteurs ne seront point indignement trompés soit sur la valeur, soit sur la qualité des objets. — Alors il faut sortir du commerce? — Je suis loin d'adopter cette conclusion, je dis au contraire qu'il faut rester dans le commerce, et y demeurer parfait honnête homme: en demeurant parfait honnête homme, on jouit de la considération générale, on fait une fortune raisonnable, on a la conscience tranquille, et la bénédiction de Dieu se répand avec abondance sur la maison. Je défie la fraude la plus habile, la plus savamment combinée de produire de pareils résultats.

« La balance trompeuse est en abomination aux yeux de Dieu », dit l'Esprit Saint (1).

(1) PROV. XI, 1.

— C'est bien sévère. — Je n'en disconviens pas, mais c'est vrai. Jugez par vous-même : vous avez une nombreuse famille ; parmi vos enfants quelques-uns emploient les ruses de leur esprit à tromper leurs frères, à leur tendre des pièges, à leur dérober ce qui peut leur revenir dans l'héritage commun. N'éprouveriez-vous pas un vif sentiment d'indignation ? Mais Dieu est le père de tous les hommes, et vous voudriez qu'il ne regardât pas avec un œil d'indignation ces frères dénaturés qui trompent les membres de la grande famille, et se servent de leur intelligence et de la supériorité de leur expérience pour dérober l'argent des autres, non point dans leurs poches (quel crime abominable !), mais en leur persuadant que telle chose est excellente, tandis qu'elle est très-mauvaise ou du moins très-inférieure à son prix, en donnant une liqueur malsaine pour le produit naturel et salulaire de la vigne. Il y a peut-être une différence à l'avantage de celui qui attaque directement la bourse du prochain : il a au moins la fran-

chise de son acte. — Aussi, dans les saintes Écritures, la fraude est toujours qualifiée sévèrement, et les expressions les plus énergiques arrivent pour la stigmatiser. Aussi la malédiction de Dieu semble parfois s'appesantir sur la famille du négociant frauduleux. Il paraît réussir, du moins au commencement ; mais son succès est transitoire, des fentes se manifestent en son navire, elles s'élargissent, et le navire est bientôt submergé. S'il réussit dans ses affaires et dans l'accroissement de sa fortune, la Providence le châtie en ses enfants et dans les personnes les plus chères à son cœur. Semblables à ces plantes vénéneuses qui, dans une nuit, couvrent la forêt et les lieux humides, la douleur, l'affliction se lèvent tout à coup dans ces campagnes qui paraissent verdoyantes : elles pénètrent dans l'intérieur de la maison et y laissent la tristesse et le désespoir. Écoutez l'Écriture, les menaces sont effrayantes, mais si nous connaissions l'histoire intime des familles, nous verrions qu'elles se réalisent beaucoup plus souvent

qu'on ne le pense : « Celui qui amasse des trésors par une langue de mensonge est un homme vain et sans jugement : il s'engagera dans les filets de la mort. Les rapines des méchants seront leur ruine , parce qu'ils n'ont pas voulu agir selon la justice (1) ; » et ailleurs : « Les richesses des hommes injustes sècheront comme un torrent, et seront semblables à un tonnerre qui fait un grand bruit pendant la pluie (2). »

Mais supposons que tout réussisse extérieurement à l'habile négociant dont la conscience n'est pas très-délicate : écoutez un mystère de la justice de Dieu, que nous avons déjà plusieurs fois laissé entrevoir, mais sur lequel nous devons insister en ce moment. Ce ne sont point les choses extérieures qui nous rendent heureux, c'est la nature et la vérité des jouissances que nous y puisons. Il ne suffit pas de posséder des fleurs dans un jardin pour recueillir du miel, il faut des abeilles qui sachent l'extraire ; les

(1) PROV., XXI, 6-7.

(2) ECCLI., XL, 13.

bourdons font du bruit, mais ne peuvent pas élaborer la substance précieuse. Or, Dieu enlève souvent à certains riches cet organe avec lequel l'âme juste extrait des choses de ce monde la somme de bonheur légitime, déterminée par la Providence. Loin d'y trouver du vrai miel, ils y rencontrent très-souvent une liqueur amère qui empoisonne leur vie. Cela paraît incroyable, et cependant c'est une histoire fréquente; et, si nous pouvions recevoir certaines confidences, assister à la narration de certaines histoires secrètes, nous verrions tout ce que la fortune mal acquise apporte d'ennuis, de dégoûts et de tourments au riche. C'est dans ces souterrains des âmes que Dieu tient tous les jours ses assises de justice et de sévère correction; et l'on peut dire que le jugement du Seigneur commence même ici-bas.

On prétend que, dans quelques scènes de magnétisme, la personne qui est sous l'influence du fluide, tient à la main un verre rempli d'un certain liquide; quand elle boit,

elle ne sent pas le goût naturel de ce qui est renfermé dans le vase ; elle savoure un goût étranger et qui est déterminé à l'avance par la volonté d'une tierce personne. Quoi qu'il en soit de cette expérience, je m'en sers pour vous dire que Dieu est le grand magnétiseur des âmes, et qu'il se sert de ce pouvoir magnétique pour exercer ses mystères de justice ou de tendre bonté. — Vous verrez des personnes placées dans d'affreuses positions de corps et d'âme : d'après toutes les lois de la nature, elles devraient être horriblement malheureuses. Examinez-les de près : elles sont sous l'influence d'un charme magnétique, d'un fluide divin ; elles ont un breuvage amer dans les mains, c'est vrai ; mais ce n'est pas ce qu'elles boivent. Elles savourent une liqueur délicieuse à laquelle je ne sais quel nom donner, liqueur dont la saveur est déterminée par la volonté divine et qu'on pourrait appeler successivement la paix, la confiance, la résignation et l'amour. O mon Dieu ! que vous êtes bon pour vos amis,

alors même que vous paraissez les accabler ! Vous mettez sur leurs lèvres le breuvage de l'angoisse, et ce qui paraît un poison leur donne la vie ; ce qui semble devoir les abattre les relève et les fortifie. Tant il est vrai, Seigneur, que vous trompez vos enfants ; mais vous trompez en père et en ami ; vous trompez avec des ruses de mère ! *Astutias illius quis agnovit* (1) ?

Voyez au contraire ce riche, cet enfant gâté de la fortune : rien ne lui manque pour être heureux : il possède tout, l'argent, les honneurs, les plaisirs, la position sociale ; et cependant il souffre, il souffre cruellement. Quand ses douleurs ne sont pas aiguës, il étouffe, il cherche de l'air et il n'en trouve pas. C'est encore un homme que la Providence a magnétisé, mais en sens inverse du premier : il a sur les lèvres la coupe du bonheur naturel, et la main, moitié vengeresse, moitié miséricordieuse du Seigneur, y a jeté des poisons qui lui troublent les entrailles et les agitent parfois

(1) ECCLI., I, 6.

d'un mouvement frénétique. Rien ne le satisfait, et le dernier terme de sa maladie est un souverain dégoût des choses de ce monde. Tant il est vrai que ce qui nous rend heureux, ce ne sont pas les choses extérieures, c'est ce que nous savons en extraire, c'est le sens du bonheur ; et ce sens , dans sa véritable acception, est un sens divin que le Seigneur accorde ou refuse selon le mérite ou l'indignité des personnes.

« Un pain de mensonge, dit encore l'Esprit Saint, est doux à l'homme, mais ensuite sa bouche sera pleine de gravier (1) : *suavis est homini panis mendacii, et postea implebitur os ejus calculo.* » Le langage de l'Écriture affecte souvent je ne sais quelle pittoresque énergie. Avez-vous jamais marché sur un sol couvert de gravier ? Comme la route est difficile ! on avance et on recule en même temps, les pieds se fatiguent à ce jeu interminable, et l'on appelle de tous ses vœux un terrain ferme et solide. Mais que serait-ce si ce gravier était dans votre bou-

(1) PROV., XX, 17.

che ? Vous tressaillez à la pensée de ce supplice, et la seule idée vous agite les nerfs. C'est précisément l'image employée par l'Écriture pour exprimer les ennuis, les fatigues, les préoccupations, les tortures, de celui qui recueille un pain de mensonge, c'est-à-dire, des richesses injustement acquises. Il broie du gravier, et assurément il vaut mieux manger du pain noir détrempé dans l'eau, *et postea implebitur os ejus calculo.*

La première qualité de la femme forte, quand elle est dans le commerce, est donc la probité. Cette honnêteté dans les affaires ne l'empêchera pas de faire des gains raisonnables, de préparer à l'avance l'avenir de ses enfants, d'augmenter tous les jours son patrimoine ; mais ce progrès dans les intérêts matériels de la famille, cet accroissement de fortune se feront en tout honneur et loyauté : ce sera le fruit d'un labeur honnête et consciencieux, la récompense d'une vie sérieusement occupée. Le pain que l'on mange en de pareilles conditions,

est toujours doux à la bouche ; jamais il n'amasse de gravier entre les dents, parce que c'est un pain pétri par la vérité et le travail.

La seconde qualité que je recommande, est une aménité pleine de patience. Une vertu très-importante, mais très-difficile à avoir constamment, surtout en de certaines positions, est l'affabilité. Les hommes jugent ordinairement avec une excessive légèreté et d'après des apparences superficielles ; quelquefois un seul acte transitoire sans importance sérieuse, fait porter sur nous un jugement définitif, et avec une exactitude encore plus scrupuleuse s'il s'agit de formuler une condamnation : on dirait que le public a la main toujours levée pour frapper et rarement pour absoudre. Un homme peu estimable sera porté aux nues parce qu'il aura des formes gracieuses et que, dans telle circonstance, il aura dit une parole mensongère de politesse. Le caractère le plus aimable au fond, la meilleure nature, le plus honnête homme du monde sera im-

pitoyablement flagellé pour un moment de mauvaise humeur. Ainsi va le monde, nous ne le réformerons pas : il vaut mieux s'accommoder en un sens à ses exigences, et d'autant plus que, dans l'espèce, l'affabilité est une vertu. Soyez donc pleines d'aménité pour les personnes qui fréquentent votre maison : si elles ne prennent pas de marchandises, qu'au moins elles emportent de bonnes et affectueuses paroles : ce sera le meilleur moyen, moyen parfaitement légitime, d'augmenter le nombre de vos clients : on aimera mieux quelquefois payer un peu plus cher et avoir en face de soi une figure avenante ; si vous avez au contraire un visage de porte murée, vous éloignerez tout le monde.

Ce conseil a donc une très-grande importance, mais il est parfois très-difficile à observer. Une des principales croix des hommes sujets au public est cette obligation de poser ainsi devant un nombre considérable de personnes qui se succèdent. Il est une difficulté réelle et sérieuse que l'expérience

seule peut faire comprendre, et que bien peu de gens apprécient : c'est de recevoir toujours avec une humeur égale, douce, sereine. On rencontre surtout des caractères qui peuvent être excellents en leur espèce, mais qui semblent vous électriser avec du fluide antipathique : si malheureusement le fluide de la sottise et de la suffisance se trouve mélangé au fluide antipathique, cela dégénère en vraie persécution : le pauvre patient est sur la roue, et pour conserver la douceur et la sérénité, il lui faut une énergie et une constance peu communes. On n'y arrive que par une domination successive et une possession complète de soi-même ; et le meilleur levier pour opérer ce résultat, est une piété vraiment intérieure, qui détache l'homme de lui-même et le met en équilibre par une force toute divine.

Puissent, Mesdames, ces quelques conseils mettre de plus en plus la paix dans vos familles, aider au développement de vos intérêts, favoriser la légitime croissance de

vosre fortune, et répandre sur vos maisons
la rosée du ciel et la graisse de la terre,
c'est-à-dire cette double bénédiction qui
sanctifie les familles et prépare leur prospé-
rité et leur bonheur même ici-bas : *de rore*
cœli et de pinguedine terræ (1).

(1) GEN., XXVII, 28.

LA

FEMME FORTE

QUINZIÈME ENTRETEN.

*Fortitudo et decor indumentum ejus,
et ridebit in die novissimo. Os suum
aperuit sapientiæ, et lex clementiæ
in linguâ ejus.*

Une force mêlée de grâce est son vêtement, et elle aura de la joie en ses derniers jours. Elle a ouvert la bouche à la sagesse, et la loi de la clémence est sur ses lèvres.

PROV., XXXI; 25-26.

MESDAMES,

Nous avons l'habitude de commencer ces entretiens par le résumé de l'instruction précédente : cette méthode a peut-être le double avantage de lier l'ensemble de la doctrine, et de rappeler successivement ce qui a été dit à la dernière réunion.

La femme forte doit avoir le talent d'enoblir son mari par le doux contact d'une nature différente, d'assouplir son carac-

tère, de lui communiquer quelque chose de cette exquise pénétration, de ce flair des petits détails qui ont tant d'importance dans les relations sociales. C'est une des plus belles et des plus nobles missions de la femme, et, quand elle sait s'y prendre, elle donne quelquefois une très-grande valeur à ce qui serait demeuré à l'état de vigne sans culture. Ainsi nous avons expliqué ces paroles : « Le mari de la femme forte sera illustre dans les assemblées quand il sera assis au milieu des sénateurs de la terre » ; et si la place de sénateur est nécessairement réservée à quelques rares privilégiés, la femme forte peut néanmoins pratiquer en un sens le conseil de l'Esprit Saint : près d'elle son mari acquiert une certaine distinction qui lui permet de se tenir au moins avec convenance dans l'assemblée des vieillards et des prudents, car telle est l'étymologie première du mot *sénateur*.

Le verset suivant nous a fourni l'occasion de donner quelques conseils pratiques aux

personnes engagées dans le commerce. Nous leur avons recommandé spécialement la probité et l'affabilité : la probité qui sait faire un honnête négoce et qui est la mère d'un vrai et solide succès, le seul que doivent ambitionner l'homme de bien et surtout le chrétien ; l'affabilité qui attire les pratiques et devient une des meilleures et des plus légitimes conditions de la réussite.

Le texte qui suit sera le thème de notre commentaire : « *Une force mêlée de grâce est son vêtement, et elle aura de la joie en ses derniers jours. Elle a ouvert la bouche à la sagesse, et la loi de la clémence est sur ses lèvres.* »

—

« Une force mêlée de grâce est son vêtement. » — La femme forte a, dans le maintien, l'attitude, la physionomie, le regard, une dignité pleine de charmes. Ce n'est point une beauté efféminée qui s'adresse principalement aux sens ; c'est un rayon du ciel dont la beauté extérieure ne

sert qu'à couvrir une noble et mâle vertu. Elle marche ainsi, portant sur elle ce manteau de gloire ; et il y a tant de simplicité dans ses manières, de bonté dans ses paroles et son regard, d'élévation dans l'expression de sa physionomie, que la jalousie est comme désarmée : on l'admire et on l'aime. « La racine de cette beauté, dit saint Ambroise, est une vertu intérieure toujours verdoyante, et la fleur se projette sur tous les organes (1). » La vue de cette femme admirable élève les pensées au lieu de les abaisser, et la lumière de son regard purifie. Quand on la rencontre, on se rappelle une belle maxime de Clément d'Alexandrie : « Celui qui regarde la beauté avec une chaste affection oublie la beauté de la chair pour celle de l'âme : il n'admire le corps que comme une statue, et il s'élève par cette beauté terrestre jusqu'au premier artiste et jusqu'à l'essence même de la beauté. Pour lui ces formes extérieures sont un symbole

(1) *De offic.*, l. 1, c. 45, n° 219, t. III, p. 89, éd. Migne.

sacré qu'il montre aux Anges gardiens des avenues du ciel ; c'est le sceau lumineux de la justice, c'est le parfum d'une âme parfaitement harmonisée, c'est la manifestation des sentiments intimes d'un cœur que la présence de l'Esprit Saint fait tressaillir (1).»

Voilà la vraie beauté de la femme forte : c'est une eau pure qui sort d'un cœur vertueux, c'est une eau limpide où se réfléchit la clarté d'un soleil intérieur, et qui semble rafraîchir le regard. Sa force est environnée de grâce, et la grâce est protégée par le rempart d'une force divine : *fortitudo et decor indumentum ejus*. Toutes ces qualités admirables, dont le siège est toujours au dedans, peuvent se rencontrer chez des femmes qui ne possèdent pas précisément ce qu'on est convenu d'appeler la beauté physique des traits. Il est des personnes à qui le monde décerne, au moins en paroles, un prix de beauté, et qui, pour l'observateur attentif, ont une expression de laid très-prononcée : leur âme se trahit à

(1) *Stromat.*, l. 4, c. 13, p. 1326, éd. Migne,

certaines lignes fugitives, à certaines rides qui vont et viennent, en produisant un effet que la plume ne peut rendre, mais que la pensée saisit à leur rapide passage. On trouve au contraire des figures que certain monde appellerait laides, et qui sont admirablement belles d'expression et de forme immatérielle. Le vrai beau, celui qui part de l'âme, est imprimé sur leur physionomie : il se fait jour, semblable à un beau diamant qui ne serait pas assez richement enchâssé, et auquel ce dénûment extérieur fournit l'occasion d'un plus grand éclat. En les contemplant, on se souvient de la pensée d'un autre Père que déjà nous avons plus d'une fois cité : « La vertu brille comme une fleur sur les corps où elle habite, et les revêt d'une douce et pure lumière (1). »

Je n'ai point craint d'entrer dans tous ces détails, afin de vous faire comprendre de plus en plus que la religion est un arôme qui conserve tout, même ce que la femme a de plus fragile et quelquefois de plus

(1) CLEM. ALEX. *Pédag.*, l. 2, c. 12, p. 543.

dangereux dans ses qualités. Le Christianisme est assez fort pour tout dire, même sur les matières les plus délicates : il est assez fort pour tout préserver, parce qu'il est divin. — Quelles que soient donc vos qualités extérieures, Mesdames, faites en sorte qu'il y ait toujours au dehors le reflet d'une âme grande et vertueuse. Si Dieu vous a donné quelques avantages corporels, que la vertu soit la racine qui les entretienne : ils auront toujours plus de fraîcheur et de vérité, semblables à ces arbres dont la racine profonde puise la sève à l'intérieur, et qui se dessèchent bien vite quand la racine s'arrête à la surface. Si la nature n'a point fait pour vous tout ce que vous auriez peut-être rêvé, que votre vertu ait une lumière encore plus vive ; et cette fleur de l'âme, comme l'appellent les Saints, brillera d'autant plus sur vos organes, que la corbeille en sera plus simple : le bouquet de fleurs a parfois un charme de plus, quand le vase qui le contient n'a point toute l'élégance de l'art. Souvent dans le monde dé-

chu, il existe des contrastes entre la forme et la richesse intérieure ; et les choses sont d'autant plus solides et plus sûres que l'élément matériel n'y prédomine pas.

Que la force ornée de grâce soit donc votre vêtement : *fortitudo et decor indumentum ejus*. A l'église, à la promenade, au milieu d'un salon, que votre physionomie soit le miroir de ce qu'on aime à soupçonner dans le cœur d'une femme vertueuse ; que votre sourire ait la grâce d'une bonté surnaturelle ; que vos regards soient comme une peinture abrégée de vos sentiments ; que votre port ait la dignité et la simplicité d'une âme vraie ; que tout en vous commande le respect, en attirant les âmes et en élevant les caractères.

L'Écriture ajoute que « la femme forte aura de la joie en ses derniers jours : *ridebit in die novissimo*. » — Un des plus beaux et des plus attendrissants spectacles est de voir une mère de famille entourée de ses enfants et petits-enfants, qu'elle a élevés dans la crainte de Dieu, qu'elle a vus croî-

tre et prospérer autour d'elle, comme des rejets d'oliviers toujours verdoyants : *sicut novellæ olivarum* (1). Son cœur s'épanouit, son visage est souriant : c'est le soleil qui va bientôt se coucher dans un ciel pur, et qui, avant de disparaître sous l'horizon, semble arrêter sa marche, et jette un regard de complaisance sur la nature qu'il a vivifiée : *et ridebit in die novissimo*. Elle se rappelle avec bonheur les joies de sa première jeunesse maternelle, les bénédictions que le ciel se plaisait à verser sur sa famille, les joies si pures de ses enfants et de son mari. Les travaux qu'elle a entrepris, les peines qu'elle a éprouvées, les douleurs inséparables des félicités de ce monde, les préoccupations et les soucis de son amour, tout lui devient un sujet de bonheur : elle est heureuse, elle jouit comme le jardinier qui trouve, dans le souvenir de ses rudes travaux et de ses sueurs, un sujet de consolation, parce qu'il recueille en automne les fruits abondants de ses

(1) Ps. cxxvii, 3.

journées de labeurs et de souffrances. — Heureuse mère, réjouissez-vous du bien que vous avez opéré; réjouissez-vous en Dieu, car cette joie est pour vous un don du ciel : *hoc donum Dei est* (1). Que le bonheur, que la vertu, que la prospérité de votre nombreuse famille forment autour de vous comme une couronne de fleurs, comme un tapis de verdure, afin d'ombrager vos derniers jours et d'embaumer à l'avance vos membres fatigués, avant qu'ils ne descendent dans la tombe pour y trouver un dernier repos : *et ridebit in die novissimo*.

C'est surtout à la dernière heure et sur la couche funèbre que ce sourire de la femme forte prend une expression angélique. Elle est sans doute obligée de dire avec le saint Patriarche : « Mon pèlerinage a été semé de jours courts et mauvais (2), » car c'est la loi de toute créature humaine, et les larmes de la douleur et du sacrifice sont la meilleure rosée pour certaines crois-

(1) ECCLE. III.

(2) GEN., XLVII.

sances surnaturelles de l'âme. Mais après cet aveu que réclame la vérité, la femme forte doit ajouter : Mon Dieu, j'ai achevé ma course, j'ai consommé l'œuvre que vous m'aviez confiée, et maintenant je retourne à vous, l'auteur de toute paternité, afin de vous aimer et de vous prier encore avec plus d'amour et de ferveur pour ceux qui vont demeurer après moi. — Le prêtre lui répond : Partez, âme chrétienne, car le Christ va vous recevoir dans les prairies verdoyantes du ciel : *intra paradisi semper amœna virentia* (1). L'âme se soulève à ces paroles ; elle prend son vol, et quand elle est partie, il reste sur les lèvres, sur les yeux et sur le front, une expression de sourire angélique qui est comme le dernier adieu de l'âme et qui semble demeurer pour parler encore de son bonheur : *et ridebit in die novissimo*.

Mettons en parallèle un autre tableau : esquissons-le brièvement, afin de ne point vous attrister. Voyez cette femme du monde

(1) RITUEL ROMAIN.

qui n'a jamais pris la vie au sérieux. Sa jeunesse s'est passée dans les plaisirs, dans les fêtes et au milieu des amusements de la terre. Elle a négligé son intérieur, elle n'a point su fixer le cœur de son mari par ces qualités solides, qui sont la meilleure sauvegarde de l'affection durable. Elle a négligé l'éducation de ses enfants, elle les a abandonnés aux premières mains qu'elle a rencontrées, elle n'a point veillé sur sa maison : peu à peu le désordre s'y est introduit sous toutes les formes, les illusions se sont dissipées, l'âge est arrivé, les ombres séductrices ont disparu, le règne des plus amères déceptions a commencé. Elle finit par s'asseoir dans la vie comme un vieux tronc desséché ; elle regarde autour d'elle ; tout a disparu, excepté le fantôme de ses tristes souvenirs ; son cœur est abreuvé, elle n'a plus que des larmes solitaires à verser... Pauvre âme si malheureuse ! laissez-moi venir à votre secours et vous dire que tout n'est point perdu pour vous, si vous voulez suivre mon conseil affectueux.

C'est l'heure de vous retourner vers Dieu, car Dieu est si bon qu'avec lui il n'est jamais trop tard. Priez Dieu avec amour et repentir, et il descendra pour répandre sur vous la rosée qu'il prépare toujours aux cœurs affligés : vous reprendrez votre cœur avec ses racines presque desséchées, vous le plongerez dans ce bain céleste, et il reverdira encore. Tous les jours, vous le détremperez avec des larmes de componction et d'espérance ; ces larmes mélangées à la rosée d'en haut vous donneront une existence nouvelle, et vous direz à Dieu, avec l'accent d'un amour pénétré de reconnaissance : « Le vieux tronc n'a point perdu toute espérance... ses racines ont vieilli en terre, et sa tige semblait morte dans la poussière, mais il reverdit au premier contact de l'eau, et il se couvre de feuillage, comme au jour où il a été planté pour la première fois : *ad odorem aquæ germinabit, et faciet comam quasi cum primum plantatum est* (1). »

(1) JOB, XIV, 9.

« Elle a ouvert sa bouche à la sagesse, et la loi de la clémence est sur ses lèvres. » — La réserve et le silence sont une des premières qualités de la femme forte, et d'autant plus que la femme est plus exposée à y manquer. Il y a quelques années, nous avons consacré trois instructions aux défauts de la langue, et je ne veux point y revenir ici avec détail. Disons seulement quelques mots, pour expliquer la sentence du Sage : « Elle a ouvert sa bouche à la sagesse. » — Combien de personnes qui ouvrent tous les jours la bouche à la sottise, à la colère, à la vengeance, à la calomnie et au vice de l'impureté ! Qu'il y ait au moins çà et là quelques femmes vraiment chrétiennes, qui aient confié à la sagesse la clef de leur bouche. — Sagesse dans la nature des paroles, en ne disant jamais rien d'inconvenant, rien d'indigne d'une âme religieuse, en respectant l'autorité, les croyances, la morale et les bienséances de la société. — Sagesse dans la parcimonie du discours : méditez avant de parler, et ne

livrez pas votre pensée avec la précipitation de la légèreté : quelques mots prononcés avec sens et sobriété feront plus d'effet que l'interminable conversation de ces esprits superficiels, qui disent tout, parce qu'ils ne savent rien. Peu de paroles et beaucoup de bonnes actions, voilà le moyen de faire le bien, et d'acquérir la réputation de ces esprits sages et droits qui savent se contenir en de justes limites. — Sagesse dans l'opportunité des temps et des circonstances ! Telle parole sera inoffensive aujourd'hui, et demain elle sera de l'huile sur le feu. La conversation s'engage sur tel sujet, on provoque votre avis, vous le donnez en toute franchise et prudence : votre réponse sera d'un excellent effet. Si au contraire vous provoquez vous-même la conversation, si vous avez l'air de poser et de vouloir établir vos sentences, vous fatiguez l'auditoire, et vous le prévenez contre vous. Il est, sous ce rapport, une infinité de nuances imperceptibles qu'il faut savoir saisir et comprendre ; il y faut du tact, de la réserve,

de la réflexion : du tact, pour deviner la direction du vent ; de la réserve, pour mieux l'étudier ; de la réflexion, pour la suivre convenablement. — Sagesse dans l'opportunité du choix des personnes : vous êtes dans un petit cercle de personnes amies et sûres : que de choses vous pouvez dire très-innocemment, et qui mettraient le feu aux poudres si vous les profériez devant telles autres personnes ! Pourquoi ? parce que ceux qui vous écoutent aujourd'hui sont des caractères sûrs et bien intentionnés : ils comprennent le sens vrai de vos paroles, la limite où se fixe votre pensée, et ils s'arrêtent toujours devant les exagérations qu'il est si facile de prêter à une pensée très-juste en elle-même. Mais si ces mêmes paroles qui sortent du cœur dans une conversation intime et sans être alignées avec le compas géométrique, si ces mêmes paroles, vous les proférez devant des personnes prévenues, mal disposées, peu intelligentes, devant des esprits de travers et des âmes étroites et naturel-

lement malveillantes, savez-vous ce qui arrivera ? On donnera précisément à votre conversation le sens qu'excluait votre pensée ; on présentera comme expression de votre idée ce que vous aviez vous-même formellement repoussé, puisque vous aviez recommandé de ne point détourner vos paroles et de les maintenir dans des limites au-delà desquelles elles sortiraient nécessairement du vrai et du raisonnable ; on empoisonnera la naïve candeur de votre âme ; quelque petite vipère qui se sera glissée près de vous sans que vous vous en soyez aperçues, préparera son dard contre vous : elle mettra du venin dans vos meilleures pensées, dans vos projets les plus inoffensifs : et bientôt vous recevrez par la poste du public une seconde édition de vous-mêmes, édition non perfectionnée, mais très-méchamment augmentée, falsifiée, travestie. Vous n'aurez presque pas le droit de vous plaindre ! Pourquoi avez-vous laissé tomber la lumière intime de votre vie sur ces vitres rayées, contournées et bosse-

lées, qu'on appelle les esprits faux et les cœurs malveillants ? ne vous étonnez pas si l'objet de votre pensée et la forme de vos paroles ont été représentées tout de travers et selon la nature des esprits qui vous ont entendues. — Ah ! je vous en conjure, Mesdames, avant d'ouvrir la bouche, allez à la porte, et voyez si c'est la Sagesse qui frappe : si c'est la Sagesse qui commande, rien de mieux, ouvrez de suite, ouvrez au large. Parlez en toute sécurité, et Dieu bénira ce qui sortira de votre cœur. Mais prenez garde : il est à l'intérieur des voix de sirènes, qui empruntent le langage et la voix de la Sagesse. Ces sirènes sont nombreuses et aux formes multiples : on les nomme l'intempérance de la langue, le besoin de sortir de chez soi, je veux dire le chez soi du cœur, la vengeance, la colère, la fureur de médire et de calomnier, la démangeaison de cet organe que l'Apôtre appelle *le mal inquiet* (1). Veillez, Mesdames, avec le plus grand soin : ar-

(1) JAC., III.

rêtez-vous avant de parler, réfléchissez, et, dans le doute, gardez le silence. Ces précautions sont d'autant plus nécessaires, que votre sexe, au milieu d'éminentes qualités, a un petit faible de ce côté, s'il faut en croire les moralistes. Voici le portrait que trace, à propos de ce verset, l'un des commentateurs les plus célèbres de l'Écriture : « Il est des femmes qui sont oisives, curieuses, qui parlent continuellement : leur tête n'est pas toujours solide, elles s'agitent au vent de toutes les passions. Aussi elles disent beaucoup d'imprudences, de méchancetés et parfois d'insolences : *multa imprudenter, dicaciter et procaciter effutiunt et vociferantur* (1). » — Je cite ce passage, bien convaincu qu'il ne s'applique à aucune de vous ; mais il est bon quelquefois d'expliquer la morale par l'exposé des extrêmes.

Enfin l'Écriture dit que « la loi de la clémence est sur ses lèvres. » Quelle admirable sentence ! les lèvres de la femme forte

(1) CORNELIUS A LAPIDE, in *Prov.* XXXI.

sont dépositaires de la loi de la clémence : *lex clementiæ in linguâ ejus*. A l'homme la force, le courage et une certaine austérité dans l'intérieur de la famille. Cette austérité, je n'en veux pas dire de mal, car elle est nécessaire, et sans elle la famille se dissoudrait dans un excès de molle bonté ; mais elle ne suffit pas, et son complément est dans le cœur et sur les lèvres de la femme. Quand le mari a fait entendre cette voix pleine d'autorité qui met partout le mouvement et la vie, la femme arrive, et, comme l'huile de suavité, elle se glisse à travers les rouages, elle adoucit les frottements, elle facilite l'exécution. Si le père montre à l'égard des enfants cette fermeté qui est la garantie du succès, la femme est là pour surveiller les mouvements trop brusques, pour les calmer, leur donner de la souplesse, sans rien enlever à leur activité : à une parole énergique et paternelle, elle joint un conseil de mère, un mot de son cœur, un regard affectueux ; et cette sage combinaison d'efforts contraires fait

que tout va bien dans la famille. Le Sage a dit quelque part, et déjà nous avons cité cette parole, que, dans les œuvres de Dieu, il y a des tendances et des énergies opposées. Cette pensée qui explique bien des contradictions extérieures, je l'applique à la famille. Il existe, et il doit exister dans le mari et dans la femme des aptitudes diverses, des opérations variées qui tendent au même but par des chemins en apparence opposés. Malheureusement les époux ne comprennent pas toujours assez cette merveilleuse doctrine : la femme reproche au mari la sévérité, le mari à son tour parle de la faiblesse de la femme, et ces paroles sont renvoyées de l'un à l'autre comme deux reproches. Au lieu de jouer ainsi à la raquette des récriminations, ne vaudrait-il pas mieux unir la bonté de la femme à la fermeté du mari ? Dans cette union ils trouveraient précisément ce qu'ils cherchent tous les deux et ce qu'ils détruisent par une inintelligente séparation. Que l'homme garde sur ses lèvres une loi de fermeté, et la femme une loi de

clémence, et ces deux éléments, fondus par une affection réciproque, feront le bonheur et assureront l'avenir de la famille.

On pourrait encore donner un autre sens à ces paroles : « La loi de la clémence est sur ses lèvres, *lex clementiæ in ore ejus.* » — « La femme forte, dit le commentateur déjà cité (1), n'est ni chagrine, ni mordante, ni criarde, mais elle est douce, suave, modeste, bienveillante : *non est aspera, morosa, clamosa, iracunda, sed lenis, blanda, modesta, suavis ut non nisi clementia et benevola proferat.* » — Que la malveillance est une chose triste ! et cependant qu'elle est commune ! Que la bienveillance est rare ! et cependant c'est une si douce et si précieuse qualité de l'âme ! non-seulement elle est excellente, mais ordinairement elle est plus conforme au vrai. — Que de langues de vipères en ce monde (2) ! Que d'envie de mordre et de déchirer ! Je vous assure que

(1) CORNELIUS A LAPIDE, *in cap. XXXI Prov.*

(2) Le P. Faber parle de certaines personnes chez lesquelles « la dévotion ne fait que développer leur

la loi de la clémence n'est pas sur leurs lèvres, mais la loi de la méchanceté, de la perfidie, de la plus noire invention. — Pour vous, Mesdames, soyez toujours au nombre des femmes fortes, telles que les veut l'Esprit Saint : faites-vous une loi de la bienveillance, de la charité, de la clémence dans les interprétations, de la bénignité dans les paroles. Combien vous serez plus heureuses, plus tranquilles en vous-mêmes ! Quand la vipère humaine est rentrée dans ses souterrains, elle souffre cruellement, et le souvenir du venin qu'elle a versé ne lui permet pas de dormir ; mais la vie heureuse et calme, les sommeils pacifiques sont le partage des âmes chrétiennes qui respectent les personnes et les actions de leurs frères, qui répandent les paroles sereines autour d'elles, et qui, même sur des abîmes, aiment mieux jeter des fleurs que des pierres.

En suivant ces maximes, vous vous atti-

capacité de critiquer les autres et excite la sensibilité au point de constituer un état morbide » (*Conférences*, p. 271-272.)

rerez la bienveillance générale, votre bon cœur sera connu, et chacun s'y fierà. « Votre mémoire sera comme un parfum d'une odeur admirable, composé par un excellent préparateur ; votre souvenir sera doux à la bouche comme le miel et comme un concert de musique dans un banquet de vins délicieux (1). » Si au contraire vous aimez à déchirer les autres, votre réputation sera bientôt faite. Chacun se dira, après vous avoir entendues parler du prochain : Quel rasoir affilé, quelle scie que cette langue : *sicut novacula acuta* (2) ! Comme elle partage les gens ! Probablement mon heure viendra bientôt, et je passerai aussi par les dents de la scie : *in serris triturbabitur* (3). Quand une personne est ainsi connue et appréciée, on lui fera peut-être bonne mine par-devant, parce qu'on la craint ; mais à peine a-t-elle tourné le dos, qu'on se dédommage, et qu'on trouve aussi des instru-

(1) ECCLI., 49.

(2) PS. LI.

(3) ISAI., XXVIII.

ments pour la découper. C'est la loi du talion, *œil pour œil, dent pour dent* (1) : les hommes peuvent être injustes, ils sont souvent injustes en appliquant la loi; mais souvent aussi la Providence se sert de la méchanceté des hommes pour accomplir l'œuvre de sa haute et toute-puissante justice. Alors le coupable éprouve à son tour la triste vérité de cette parole de saint Chrysostome : « Il n'y a rien de plus mauvais que la langue ; elle est plus dangereuse que les embûches, plus cruelle que le glaive (2). »

Donc, Mesdames, la loi de la clémence sur vos lèvres et dans vos paroles ! Si cette grande charte de la bienveillance était adoptée de tous, quelle joie dans les sociétés, quelle sincérité dans les relations ! Joignez-y la loi de la sagesse que l'Écriture recommande aussi à la femme forte, et alors vous mériterez complètement l'éloge de l'Esprit

(1) LEVIT., XXIV.

(2) « Linguâ nihil deterius : hæc omnibus insidiis, omni gladio sævior atque intolerabilior est. » (*Fragmenta in Job*, c. 5; *Supplem.*, t. XIII, p. 590, édition Migne.)

Saint : « Elle a ouvert sa bouche à la sagesse, et la loi de la clémence est sur ses lèvres : *os suum aperuit sapientiæ, et lex clementiæ in linguâ ejus.* »

FEMME FORTE

SEIZIÈME ENTRETIEN

Consideravit semitas domûs suæ, et panem otiosa non comedit. Surrexerunt filii ejus et beatissimam prædicaverunt ; vir ejus et laudavit eam.

Elle a considéré les sentiers de sa maison, elle n'a point mangé son pain dans l'oisiveté : ses enfans se sont levés et l'ont proclamée bienheureuse ; son mari s'est aussi levé et a chanté ses louanges. Prov., xxxi, 27-28.

MESDAMES,

Une force mêlée de grâces, une dignité pleine de charmes, sont le vêtement de la femme forte. Sa beauté est empruntée à l'âme, elle commande le respect et inspire de nobles et généreux sentiments. Rien de mou, d'efféminé, ni de sensuel : c'est la vertu qui se peint sur ses organes, et qui attire pour élever plus haut. Aussi elle ne connaît pas ces amers chagrins que se ré-

servent les femmes dont la beauté frivole a été la cause de déplorables égarements. Sa vieillesse est environnée de respect et d'affection; et, sur son lit de mort, le sourire de l'âme prédestinée est sur ses lèvres : *et ridebit in die novissimo.*

L'Esprit Saint ajoute : « Elle a ouvert la bouche à la sagesse, et la loi de la clémence est sur ses lèvres. » Nous avons tiré de ce texte plusieurs conseils relatifs à la conversation, à la réserve, à l'opportunité du discours, et nous avons recommandé instamment la sobriété et la sagesse dans les paroles : maxime toujours répétée, et cependant presque toujours oubliée dans la pratique. — Enfin, Mesdames, nous vous avons représentées comme les reines de la clémence, ayant dans la famille le rôle et les paroles de la douceur, de la tendresse, votant pour les mesures pacifiques, faisant pencher le plateau de la justice du côté du pardon, et, dans les rapports avec la généralité des hommes, l'inclinant du côté de la bienveillance qui excuse et justifie.

Continuons notre course, et bientôt elle sera terminée : « *La femme forte a considéré les sentiers de sa maison, elle n'a point mangé son pain dans l'oisiveté ; ses enfants se sont levés et l'ont proclamée bienheureuse ; son mari s'est levé aussi, et a chanté ses louanges.* »

« Elle a considéré les sentiers de sa maison, *consideravit semitas domus suæ.* »— Nous l'avons dit souvent : la garde de la maison appartient spécialement à la femme : à l'homme, les affaires du dehors, les grandes entreprises, les excursions lointaines. La femme, semblable à la mère des petits oiseaux, reste dans le nid de la famille, elle couve tout de son amour et de son active prévoyance. Rien ne lui échappe ; et si Dieu lui a donné ce sens divinateur qui pressent les choses, si elle est douée d'une rare perspicacité pour entrevoir et soupçonner ce qu'on voudrait éloigner de sa vue, c'est qu'elle a une mission providentielle, la mission de garder l'intérieur de la famille, de la préserver du danger, et d'y entretenir

toujours une vie pleine de sécurité : *sicut vir publicis officiis, ita mulier domesticis ministeriis habilior æstimatur* (1). — Heureuse la famille qui repose ainsi sous le cœur d'une femme pieuse ! Heureux le nid où des ailes maternelles s'étendent pour réchauffer, ou bien voltigent aux alentours, afin de savoir s'il n'y a rien à craindre pour le bonheur des enfants ! La famille peut répéter avec la tranquillité de la confiance la parole du Prophète : « Je mourrai dans mon nid d'amour, et cependant j'y multiplierai mes jours comme ceux du palmier : *in nidulo meo moriar* (2). »

Avez-vous, Mesdames, pratiqué ce conseil du Sage ? avez-vous bien considéré les sentiers de votre maison ? savez-vous par qui ces sentiers sont fréquentés, et quels sont leurs aboutissants ? Entrons, si vous le voulez bien, en quelques détails. — Vous avez des domestiques : les connaissez-vous ? êtes-vous suffisamment renseignées sur leur

(1) S. AMBROISE. *De Parad.*, n° 50, t. 1, p. 299.

(2) JOB., XXIX, 18.

moralité, sur leur probité, leur discrétion ? Savez-vous quelles sont les personnes qu'ils fréquentent et qu'ils introduisent dans la maison ? Avez-vous sur leur conduite des données suffisantes pour vous rassurer ? Ne vous contentez-vous pas de ces à-peu-près qui ont ordinairement pour conclusion les plus déplorables conséquences ? Je suis loin de vouloir vous transformer en inspectrices officielles, avec la roideur de poses et de paroles que l'on reproche à la surveillance pédagogique : il faut une surveillance active, mais pleine de bonté ; il faut posséder le talent de voir sans espionnage, d'inspecter de la façon la plus naturelle et sans affectation. En ces conditions, la vigilance d'une maîtresse de maison ne pèse plus comme un cauchemar, elle est acceptée sans difficulté, alors même qu'on la redoute ; on en comprend la nécessité, alors même qu'on cherche à s'y soustraire.

Cette surveillance quotidienne et de presque tous les instants, l'exercez-vous à l'égard de ce que vous avez de plus cher, de

vos enfants bien-aimés ? Connaissez-vous les lieux et les personnes qu'ils fréquentent ? Savez-vous la nature des compagnies qu'ils aiment à choisir ? Que dis-je : savez-vous ce qu'ils deviennent dans votre propre maison ? Hélas ! il est peut-être des mères que ces questions étonneraient profondément , parce que jamais elles ne se les sont adressées, et qu'elles ne supposaient même pas qu'on pût les faire. Leurs enfants ! elles s'en occupent très-peu , excepté peut-être à l'heure des repas : car, il faut leur rendre cette justice, elles tiennent à ce que l'on sache et que l'on redise que leurs enfants sont parfaitement nourris, que la santé se promène en couleurs vermeilles sur leur visage, faisant ainsi honneur à la cuisine de la maison. Pour le reste, c'est la moindre de leurs préoccupations. — D'autres attacheront une très-grande importance aux succès de leurs enfants ; et ce qui les flatte avant tout, c'est le point d'honneur , c'est la vanité maternelle qui se trouve ainsi agréablement caressée ; mais la moralité, la conduite, l'esprit

religieux de leurs enfants, c'est un souci qu'elles ne se sont jamais donné, elles en ont bien assez d'autres. Assurément, je suis loin de blâmer les sollicitudes et les démarches pour les succès légitimes et raisonnables des enfants, et pour leur avancement dans le monde, pourvu que les règles de la modération et de la sagesse chrétienne soient observées. Mais l'avenir des enfants ne consiste point seulement en ces choses; et tout en accordant à de légitimes intérêts une place convenable dans les prévoyances, il ne faut pas abandonner ce qui est plus essentiel : *hæc oportuit facere et illa non omittere* (1). Veillez à l'éducation de vos enfants, veillez à la culture de leur esprit, employez tous les moyens qui sont à votre disposition pour préparer leurs succès, mais n'oubliez pas la culture de l'âme. Rappelez-vous que, dans le jardin de la vie, il est une fleur nécessaire, c'est celle de la foi, et que là où ne croît pas cette plante céleste, bien

(1) MATTH., XXIII, 23.

d'autres fleurs se dessèchent rapidement, surtout celle du vrai bonheur.

Femmes chrétiennes, vous pouvez, sous ce rapport, prendre une puissante influence par vos exemples, par vos conseils, par votre bonté, votre patience, et surtout par la prière. Sans doute, lorsque l'enfant arrive à un certain âge, il semble que son intelligence vous échappe, et que les rênes de son esprit vous soient enlevées, et cependant votre pouvoir est plus fort et plus étendu qu'il ne paraît. Votre action sur le cœur, si vous savez la conduire sagement, est incessante, et votre parole, quand elle est inspirée par l'amour maternel, est une rosée qui sait toujours trouver les racines de la vie, même de la vie intellectuelle. Le cœur et l'âme influent plus qu'on ne croit sur les convictions, et lorsque la mère a su se ménager les cordes du cœur, rien n'est jamais entièrement perdu. Un doux regard, un conseil affectueux, un noble et douloureux silence opèreront quelquefois des prodiges sur une âme qui aura échappé aux plus éloquents

prédications. Le souvenir de sainte Monique a peut-être plus fait, après la grâce, pour la conversion de saint Augustin, que tous les autres moyens extérieurs.

Pour préparer à l'avance ces heureux résultats, surveillez votre enfant dès le bas âge : surveillez ses fréquentations du dehors et celles du dedans ; rendez-vous compte de l'emploi de sa journée ; le moment où votre surveillance restera inactive, sera peut-être l'heure du danger et de la chute. Le génie du mal surveille aussi l'âme de votre enfant, et il a malheureusement une intelligence dans la place : cette intelligence, c'est la perversité inhérente à la nature humaine, et qui est souvent d'une précocité effrayante chez les enfants ; c'est cette corruption native qui déjoue les plus habiles efforts, et qui inspire à la jeunesse des moyens à elle connus, d'échapper à la vigilance la plus attentive ; c'est elle qui lui enseigne les ruses et les détours, et qui les colore avec toutes les apparences de la candeur. Surveillez spécialement les lectures de vos enfants ; nous

insistons sur ce point, dussions-nous nous répéter. Ayez la précaution et le courage de soustraire à leurs regards toutes ces publications qui font tant de mal à notre époque. Si vous avez une bibliothèque, qu'elle ne soit ouverte à votre jeune famille qu'avec la prudence de la plus sévère réserve. Je ne parle pas ici d'ouvrages essentiellement mauvais ; je suppose que vous n'en possédez point. Souvent des ouvrages bons ou du moins indifférents en eux-mêmes peuvent être relativement dangereux pour le cœur de vos enfants. Il est des liqueurs qui soutiennent et fortifient l'homme arrivé à la maturité de l'âge, et qui tueraient l'être débile dont le tempérament ne supporte encore que la liqueur du sein maternel. C'est ce principe de sagesse vulgaire que l'on met habituellement de côté dans la pratique de la vie et en particulier dans l'éducation des enfants, et maintes fois une science intempestive, inopportune et prématurée a porté dans l'âme de la jeunesse les plus affreux ravages.

Tels sont, Mesdames, vos principaux devoirs pour la surveillance de vos enfants. Pour mieux les accomplir, mettez toujours dans vos actes, dans vos paroles, dans votre regard, cette bonté du cœur maternel qui obtient facilement tout ce qu'il veut, parce qu'il commande avec l'affection. Plus cette surveillance de famille est active, quotidienne, plus elle doit être assaisonnée d'amour et de vrai dévouement : vous arriverez ainsi à faire goûter ou du moins supporter ce qui est en soi de nature assez indigeste pour l'indépendance de la jeunesse. Souvenez-vous de ce que vous étiez autrefois, et prenez pitié de cette pauvre jeunesse : si vos appréciations se sont modifiées par la maturité des années et l'expérience de la vie, il est une chose que rien ne modifie, et dont l'âge au contraire nous démontre de plus en plus l'utilité : c'est la bienveillance et l'affection, condiment toujours essentiel dans le banquet de la vie, surtout quand la nourriture préparée a quelque amertume. Cette amertume est nécessaire, j'en con-

viens ; elle est indispensable pour mieux assurer l'avenir ; mais qu'au moins elle soit tempérée par un mélange de suavité et d'amour.

« La femme forte a considéré les sentiers de sa maison. » Ce n'est pas assez de surveiller les domestiques et les enfants. Ayez l'œil à tout ce qui se passe dans votre maison ; que rien ne vous échappe, que certaines allées et venues soient par vous analysées et comprises ; sachez prévoir et empêcher, vous aurez mille moyens inaperçus de résistance, vous trouverez mille procédés très-naturels pour déjouer certaines intrigues : et la femme, sans qu'on s'en doute, peut très-habilement couper les trames les plus invisibles. Mais il faut pour cela qu'elle surveille, qu'elle connaisse tous les chemins qui conduisent à sa maison, et tous ceux qui donnent une issue : *consideravit semitas domûs suæ* ; il faut qu'elle plane comme l'oiseau sur son nid, et qu'elle sache voir clair, même dans les ténèbres. Point d'éclat, point de violences, point de paroles impru-

dentes ; une action ferme, lente et douce ; l'énergie et la paisible action de la vague tranquille, quand elle repousse les épaves sur la rive : elle les conduit doucement sur le sable, et son action est aussi forte, aussi irrésistible que son mouvement est calme.

J'entends les âmes indolentes pousser un cri d'effroi.—Vraiment quelle besogne vous nous avez préparée ! quelle activité vous exigez de nous ! quel travail incessant, quelles occupations de toutes les heures, et alors même qu'on paraît oisif ! — Il est vrai, Mesdames, que pour pratiquer ces conseils, il ne faut pas dormir, car si vous dormez, l'homme ennemi viendra et sèmera l'ivraie dans le champ de votre famille. Pour suivre ces conseils, il faut être toujours sur la brèche. Mais la vraie vie est une activité perpétuelle ; cette activité est la source de l'ordre, de la richesse, de la prospérité, du bonheur. La paresse, au contraire, est la mère de tous les vices, de tous les désordres, de tous les malheurs. Sans l'activité et le travail de corps ou d'esprit, votre maison

ressemblera bientôt à un champ couvert de ronces et d'épines; et fasse le ciel que ce champ ne soit pas le repaire de serpents venimeux !

Le Sage comprenait très-bien cette activité continuelle de la femme forte, car il ajoute : « Elle n'a pas mangé son pain dans l'oisiveté, *panem otiosa non comedit.* » Saint Paul disait : « Si quelqu'un ne travaille pas, il ne doit pas manger (1). » Si l'on pressait la rigueur de la lettre dans cette parole de l'Apôtre, combien de personnes devraient faire un jeûne absolu et quotidien ! La femme forte, au contraire, ne mange pas son pain dans l'oisiveté, parce qu'elle est toujours occupée. Levée de grand matin, elle met l'ordre partout, elle distribue l'ouvrage à ses gens, elle les excite par son exemple, elle aime le travail des mains, sans négliger la culture intellectuelle. Navire chargé de riches marchandises, elle rentre chaque soir au port de la famille, apportant avec elle les plus précieux trésors. Si parfois elle

(1) II THESSAL., III, 10.

semble inactive, c'est que, semblable à l'abeille, elle est renfermée dans sa ruche, et qu'elle y prépare son miel le plus délicieux, le miel des saintes pensées, des conversations intimes, le miel cueilli sur les fleurs les plus délicates de son intelligence et de son cœur. D'autres fois elle répandra dans le secret la sueur de son âme, et sa vie s'usera dans un travail souterrain, silencieux, et d'autant plus actif et plus pénible que les hommes s'en doutent moins. Mais quelles que soient la nature de son travail et la sphère de son activité, la femme forte ne mange jamais son pain dans l'oisiveté : *panem otiosa non comedit.*

Combien de femmes, au contraire, dont l'oisiveté est la vie, et dont les jours se traînent pesamment dans un état qui ressemble à une indolence perpétuelle ! On dirait qu'elles sommeillent habituellement, comme cette tardive créature que les naturalistes appellent le paresseux. Il n'y a qu'un membre qui soit occupé chez elles, c'est la langue ; il faut avouer que ce membre travaille sura-

bondamment et qu'il fait, d'une manière admirable et complète, la fonction de tous. On dirait que les autres lui ont passé procuration, et que, voulant se reposer, il lui ont légué la mission de se remuer à leur place ; et je vous assure que jamais exécuteur testamentaire n'a si bien compris sa charge. Cependant la langue est précisément le membre qui très-souvent devrait se reposer, et dont l'exercice inopportun est aussi nuisible à nos intérêts qu'à ceux du prochain : et l'on a justement remarqué que, lorsqu'il est très-actif, c'est toujours au détriment des vraies et sérieuses opérations.

Suivez, du matin au soir, cette femme légère : que fait-elle ? rien, ou à peu près. La moitié de sa journée se passe à des visites complètement inutiles, à des conversations au moins frivoles, à des entretiens que l'on ne quitte pas ordinairement sans avoir gravement entamé au moins deux ou trois commandements de Dieu. Le reste de sa vie est un nuage qui se promène dans les espaces : elle rêve, et souvent près des abîmes ; son

imagination incandescente se répand comme la lave aux alentours; son esprit plus ou moins romanesque se repaît de chimères, de plans impossibles; ou bien encore elle se renferme dans ses appartements, et converse avec ces livres frivoles et dangereux, dont toutes les pages renvoient des émanations plus ou moins pestilentielles; où le poison est presque sous chaque mot en quantité invisible, et tue les âmes à petite dose. Il vaudrait beaucoup mieux pour cette malheureuse femme un sommeil complet et une oisiveté où toutes les facultés de l'esprit et du corps seraient tout à fait endormies. Ce serait au moins, sous bien des rapports, un sommeil inoffensif; mais l'oisiveté du mal et de la frivolité, le sommeil où nous plongeant les rêves de l'imagination, attaquent la vie morale! C'est un poison déguisé sous des formes qui séduisent et amènent bientôt une léthargie mortelle.

L'Écriture ajoute : « Les enfants de la femme forte se sont levés et ils l'ont proclamée bienheureuse; son mari s'est levé aussi

et a publié ses louanges. » Qu'y a-t-il de plus beau et de plus consolant que de voir une femme vénérable, une mère de famille entourée de l'estime, de la confiance, de l'amour de ses enfants et de son mari ? Quand elle marche dans la maison avec une attitude pleine de grâce et de dignité, on dirait que toute sa famille se lève pour lui faire un cortège d'honneur et dire à l'envi : Voilà notre gloire, la racine de notre vie et de notre bonheur, le centre de notre amour, centre bien-aimé où tous les cœurs viennent se fondre et resserrer leurs liens en se purifiant. C'est l'ombrage tutélaire où nous venons nous reposer et nous rafraîchir ; et comme autrefois dans la forêt on se donnait un rendez-vous près du vieux chêne, c'est auprès du cœur toujours jeune de l'épouse et de la mère que la famille a ses rendez-vous, où tout se calme, tout se purifie, où les nuages de la vie disparaissent, où la gaiété renaît avec l'amour pur. — Coupe délicieuse du cœur de la mère, vous êtes nécessaire pour procurer à tous l'ivresse du bonheur

domestique : près de vous on oublie les chagrins de l'existence, et la liqueur que vous donnez à boire, jointe à la douce harmonie de vos sentiments, rappelle la parole de l'Écriture : Le bon vin et la musique réjouissent le cœur de l'homme : *vinum et musicæ lætificat cor* (1).

Il peut y avoir, Mesdames, et il y a malheureusement bien des nuages dans la vie de famille : les caractères sont si différents, les passions si multiples et si compliquées dans leur jeu, que la sérénité complète est impossible. Mais quand une femme a bien rempli ses devoirs, qu'elle a été sérieusement chrétienne, qu'elle a constamment fait face à toutes ses obligations avec la constance de la force, la tendresse persévérante de l'amour et la longanimité de la patience, l'heure de la justice et de la reconnaissance sonne tôt ou tard. Un jour, son mari se lève faisant signe à ses enfants, et tous s'inclinent avec respect, en saluant l'ange du toit domestique, la proclamant bienheu-

(1) ECCLI., XL, 20.

reuse, et lui demandant d'élargir encore son cœur pour y donner l'hospitalité d'un amour nouveau à la famille, qui semble renaître à une vie nouvelle ? *Surrexerunt filii ejus, et beatissimam prædicaverunt ; vir ejus et laudavit eam.* Ce jour-là il y a une grande joie dans le cœur de la mère, elle est encore plus heureuse de la joie de sa famille que de la sienne propre, ou plutôt ces deux joies n'en font qu'une.

Le Prophète royal dit que « l'on sème ordinairement dans la peine et dans les larmes, mais qu'on moissonne dans la joie (1). » N'est-ce pas l'abrégé de la vie de la femme ? Elle sème dans la peine, dans la douleur, dans le travail : après les semailles, viennent souvent le froid, les frimas, la neige, les ardeurs du soleil. Mais aussi quelle riche automne ! quelle douce saison que celle où l'on recueille ce que l'on a semé, où l'on recueille une moisson d'autant plus abondante qu'on a plus souffert ! — Oui, la vie est ainsi faite : on va et l'on vient, en je-

(1) Ps. cxxv, 5.

tant la semence de ses pensées, de ses paroles, de ses actes, de ses bienfaits ; on jette souvent au dehors ce qu'on a de meilleur dans l'âme, et l'on pleure pour l'arroser : *Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua... Qui seminant in lacrymis*. Coulez en abondance, larmes de la vie, larmes du cœur : coulez toujours, et tombez sur la terre que vous devez féconder. Votre émission fait parfois souffrir cruellement celui qui vous donne ; car vous vous formez en arrachant les gouttes les plus intimes du cœur : les larmes vraies, disent les Saints, sont le sang de l'âme, et quelquefois les sueurs de l'angoisse (1). — N'importe, coulez toujours : qu'on vous appelle le sang du cœur, la sueur de la vie intime, ou l'écoulement d'une âme liquéfiée par la douleur et un pénible travail : coulez toujours, c'est vous qui préparez les vraies récoltes, récoltes des âmes, trésors de vertus, de sagesse et de prospérité,

(1) S. AUG., *Serm.* 351, n. 7 ; — S. HILAR. PICT., *de Trinit.*, t. X, n. 55, t. II, p. 387, éd. Migne.

Qu'il en soit ainsi parmi vous, Mesdames. Puissiez-vous, après avoir beaucoup souffert, assister un jour à ces moissons spirituelles, dans l'intérieur de vos familles, alors que les cœurs de vos enfants et de vos maris, comme des grappes de raisin, sembleront se rapprocher sur votre passage et vous inviter à les cueillir, alors que votre mari et votre famille se réuniront autour de vous, comme ces gerbes de blé dont parlait le jeune Joseph, et vous offriront l'hommage de leur respect, de leur amour et de leur reconnaissance : *putabam nos ligare manipulos in agro et quasi consurgere manipulum meum et stare, vestrosque manipulos circumstantes adorare manipulum meum* (1).

Je ne veux pas terminer cette instruction, Mesdames, sans me lever aussi pour vous proclamer remplies de piété filiale, et vous remercier paternellement de tous vos bons sentiments, pendant cette courte épreuve (2),

(1) GEN., XXXVII, 7.

(2) Monseigneur avait été retenu depuis plus d'un

et de vos excellentes prières. Le résultat a été en rapport avec vos vœux, et je peux aujourd'hui accomplir à la lettre la parole de l'Écriture, que je modifierai légèrement, pour vous dire, en y changeant un seul mot : L'Évêque a pu se lever aussi pour louer et remercier la femme forte : *surrexerunt filii ejus, et laudaverunt eam; vir ejus et laudavit eam.*

mois par une assez grave luxation du pied droit. Le seizième Entretien a été prononcé le 31 janvier 1863.



FEMME FORTE

DIX-SEPTIÈME ENTRETEN.

Multæ filiaë congregaverunt divitias : tu supergressa es universas. Fallax gratia, et vana est pulchritudo : mulier timens Dominum ipsa laudabitur. Date ei de fructu manuum suarum et laudent eam in portis opera ejus.

Beaucoup de filles ont amassé des richesses ; mais vous les avez toutes surpassées. La grâce est trompeuse et la beauté est vaine : la femme qui craint le Seigneur est celle qui sera louée. Donnez-lui du fruit de ses mains ; que ses propres œuvres la louent dans l'assemblée des juges.

PROV., XXXI, 29-31.

MESDAMES,

La femme forte doit considérer les sentiers de sa maison, et avoir l'œil ouvert sur tout ce qui se passe à l'intérieur et à l'extérieur. Semblable à l'oiseau, il faut qu'elle couve le nid de la famille, ou qu'elle voltige aux alentours pour examiner et prendre les précautions nécessaires. Les domes-

tiques, les enfants, les personnes qui entrent ou qui sortent, les mille détails du toit domestique, rien ne doit lui échapper. Cette surveillance doit être exacte, mais douce et affectueuse : elle corrige ainsi, elle tempère ce qu'il pourrait y avoir d'amertume dans les avertissements et les corrections qui en sont la suite.

Pour remplir ces devoirs, une activité continuelle vous est nécessaire. Aussi le Sage a-t-il ajouté que « la femme forte ne mange pas son pain dans l'oisiveté. » Levée de grand matin, elle met tout en ordre, elle préside à tout : comme l'abeille industrieuse, elle agit d'autant plus qu'elle aime à se cacher dans la ruche de son intérieur : bien différente de ces femmes légères dont toute la vie se passe à causer, à rêver, à faire des visites souvent inutiles, à lire des ouvrages frivoles, sinon dangereux ou mauvais.

Une douce récompense attend la femme forte : elle est quelquefois différée, mais elle couronne au moins les dernières années de sa vie. Ses vertus, peut-être longtemps mé-

connues, finissent par être appréciées, et tôt ou tard son mari et ses enfants se réunissent autour d'elle et la saluent avec respect, comme le centre de leur amour, la racine de leur vie et de leur bonheur : *sur-rexerunt filii ejus, et beatissimam prædicaverunt : vir ejus et laudavit eam*. Alors il y a une grande joie dans le cœur de la mère et de l'épouse ; elle a semé dans les larmes, et maintenant elle moissonne dans l'allégresse. Aujourd'hui, Mesdames, nous terminons ces conférences, peut-être trop longues, sur la femme forte, et nous allons commenter les derniers versets qui m'ont servi de texte.

« Beaucoup de filles ont amassé des richesses, mais vous les avez toutes surpassées. »

Le commentaire de ce texte nous impose la douce obligation de résumer les nombreuses et admirables qualités de la femme forte : ce sera comme le bouquet de ces instructions.

La femme forte est dans la famille comme

un vaisseau chargé de riches marchandises ; par ses sages économies, son intelligente activité, et son entente habile des affaires, elle augmente le patrimoine de sa famille, elle accroît les revenus de ses terres et de ses capitaux : elle sait tellement prévoir et combiner, que rien ne manque en sa maison, que toutes les provisions y sont en abondance, et qu'elle n'a rien à craindre des rigueurs de la saison ni du malheur des temps : *non timebit domui suæ à frigidibus nivis* ; même sous ce rapport, on peut dire que la femme forte a une supériorité marquée sur toutes les autres femmes : *tu supergressa es universas*. Semblable à la mère de saint Grégoire de Nazianze, « elle est tellement occupée des intérêts terrestres qu'elle semble oublier Dieu ; et cependant elle est tellement unie à Dieu, qu'elle paraît étrangère au monde (1) . »

Mais là n'est point le principal trésor de la femme forte. Elle possède une riche supériorité de nature, et tous les jours, avec

(1) GREG. NAZ., *Orat.* XVIII, c. 8.

le secours de la grâce, elle augmente ce capital divin. Son esprit est enrichi de toutes les connaissances qui peuvent être utiles à son sexe ou qui en sont l'ornement; son cœur est une source toujours jaillissante de nobles et purs sentiments, d'affections divines, de vues élevées, de projets généreux; son caractère est composé de grâce et de dignité, de douce aménité et d'élévation tempérée par la simplicité. Toute sa personne emble formée de nuances délicates, où chaque teinte opposée en complète une autre, et dont l'ensemble est un ravissant tableau de vertus aimables et de charmes mélangés d'austère gravité. Elle est comme le navire élégant et fort, qui s'élance sur la haute mer, muni de voiles et de mâts, ayant un gouvernail et un sage pilote. Sa traversée est heureuse, et quand elle rentre au port, sa famille l'attend sur le rivage et la salue avec amour et avec le juste sentiment de fierté que doit inspirer une mère aussi parfaite et aussi vénérable.

Elle est la gloire de son mari, elle le sou-

tient dans ses peines, elle reçoit dans son cœur les larmes qu'il verse, et les change en rosée d'affection ; elle est pour lui une source de bons conseils et de sage appréciation des hommes et des choses, et, sous ce rapport, elle complète l'intelligence de l'homme. Avec son tact des choses délicates et sa finesse d'observation, elle découvre les pièges cachés partout, et devine souvent ce qu'il serait trop tard d'éviter au moment du péril. Par la douce influence de son esprit et de son cœur, elle corrige les aspérités du caractère de l'homme, elle arrondit les angles, et donne à son esprit comme à ses manières un cachet de plus grande distinction, ou du moins enlève à sa nature ce qui fatiguerait la vue du monde, ou froisserait dans les contacts : *nobilis in portis vir ejus*. Combien d'hommes se sont ainsi perfectionnés dans leurs relations d'âme avec une femme vertueuse, et dans ces rapprochements de la vie quotidienne, où une pierre fine et délicate sait user et polir la meule qu'elle touche ! Aussi le cœur du

mari met en elle toute sa confiance, et il n'a pas besoin d'autres richesses : il trouve tout dans le cœur de sa femme, et il s'y repose en paix : *confidit in eâ cor viri sui, et spoliis non indigebit.*

La femme forte est aussi pour ses enfants une source de bons conseils et de sages avertissements ; elle perfectionne, tous les jours, la vie qu'elle leur a donnée, comme le jardinier cultive avec amour et développe la jeune plante qu'il a fait naître dans sa serre. Elle dirige la partie supérieure de leur âme vers le ciel, et cependant elle leur laisse prendre racine sur la terre, afin qu'ils puissent accomplir un jour la mission que Dieu leur confiera. Elle les surveille avec une continuelle inquiétude et une tendre inquiétude, elle les corrige avec affection, elle retranche les rameaux inutiles ou dangereux, et donne à la sève cette marche régulière et cette prudente direction qui évite les écarts et ne laisse rien d'inachevé. Dans toutes les occasions difficiles ou délicates, la femme forte est le soutien de sa maison : dans le

malheur elle développe une rare énergie, et elle devient pour tous le rocher inébranlable sur les bords de l'Océan, où l'on peut amarrer les débris du navire.

Connaissez-vous la femme forte ? Avez-vous le bonheur d'être admises plus ou moins en son intimité ! Quelle richesse vous devez découvrir tous les jours ! que de filons d'or inconnus du vulgaire ! quelle bonté dans le cœur ! quelle finesse dans l'esprit ! quelle bienveillance dans les aperçus ! quelle patience dans les détails, quelle résignation calme et forte dans les douleurs de la vie, quelle lumière douce et étendue dans l'intelligence, quelle chaleur dans l'âme, quelle noblesse dans le cœur ! Oui, si vous connaissez la femme forte, allez souvent butiner sur les fleurs de son jardin secret, et vous reviendrez en disant que ses richesses surpassent les richesses de toutes les autres femmes : *multæ filia congregaverunt divitias ; tu supergressa es universas.*

Mais surtout quels trésors vous découvrirez, si vous pouvez pénétrer dans le sanc-

tuaire de cette âme, dans le lieu béni et caché où elle semble toucher le ciel ! Quel parfum de piété dans cet oratoire intime, quelle suave et profonde union à Dieu ! C'est là que vous verrez la génération divine de tout le bien qui s'opère en cette âme d'élite, pour se verser ensuite dans les œuvres de zèle religieux, de maternel dévouement et de bienveillance sociale. Vous êtes à la source première qui arrose tout le jardin, qui perfectionne et rafraîchit toutes les qualités de l'ordre naturel, et promène dans ses eaux des semences de vertu que jamais la nature n'aurait pu produire. Semblable à cette montagne des Pyrénées (1) qui donne naissance à une multitude de sources variées que la main du Créateur a préparées à l'avance pour la guérison des nombreuses maladies, la piété éclairée de la femme forte est pour elle une fontaine aux mille canaux différents, où tout son être se retrempe tous les jours, et qui devient alternativement principe de guérison et d'éner-

(1) A Bagnères de Luchon.

gie vitale, principe de force, de douceur, de sagesse, d'amour, d'intelligence, de calme, de patience et de résignation. — Ah ! si jamais il vous est donné de savoir les secrets de cette âme, et surtout les secrets de cette partie haute qui est en communication directe avec le ciel, avec quelle joie mélangée d'une sainte envie vous vous écrierez : « Les autres femmes ont pu amasser quelques richesses, mais rien n'est comparable aux trésors amoncelés par la femme forte : *Multæ filiaæ congregav runt divitias, tu supergressa es universas.* »

« La grâce est trompeuse, continue l'Esprit Saint, et la beauté est vaine : la femme qui craint le Seigneur est celle qui sera louée. » — Comme nous tenons à ne jamais déprécier les dons du Créateur, nous redirons encore que la beauté en elle-même est une précieuse qualité, et qu'elle vient de Dieu, comme du reste tout ce qui s'appelle ici-bas splendeur, bonté et vérité. « Seigneur, disait saint Augustin, vous qui êtes le bien et le beau par excellence, vous en

qui et par qui subsiste tout ce qui est bien et beau (1)! » — « Toute beauté de la créature, dit un autre Père, est une image de la tendresse de Dieu pour les hommes, et une preuve visible de la bonté du Créateur (2). » — « Aussi, reprend saint Jean Climaque, c'est une chose merveilleuse de voir l'âme pure se servir, comme d'une échelle pour aller à Dieu, de ce qui est trop souvent pour d'autres une occasion de ruines (3). »

Personne ne m'accusera donc de déprécier les dons de Dieu ; mais dans l'état de déchéance, ce don de Dieu qu'on appelle la beauté, n'est-il pas devenu souvent une grande vanité, un piège, une tromperie, un danger ? Certes parmi les objets visibles, rien ne rappelle la grandeur et la beauté de Dieu comme un noble caractère de femme, comme une âme élevée et vertueuse dont le

(1) *Soliloq.*, l. 1, c. 3, t. I, p. 599.

(2) BASIL. SELEUC., *Orat.* 12, no 1, *Patrol græcq.*, t. LXXXV, p. 158.

(3) *Grad.* 15, p. 834-991, éd. Migne.

corps est la splendide draperie. Mais qu'il est rare de prendre les choses de ce côté, et combien le Sage a eu raison de dire « que la grâce est trompeuse et que la beauté est vaine ! »

Elle est vaine et trompeuse, d'abord parce qu'elle passe vite. C'est la fleur du matin, c'est la fleur qui s'épanouit à l'aurore et se flétrit le soir. De là chez plusieurs, un ennui de vieillir qui leur devient insupportable : autant vaudrait pour elles rôtir à petit feu. Les roses sont bientôt fanées ; mais au moins les roses ont l'esprit de leur situation : aussitôt flétries, aussitôt elles se cachent et disparaissent. En est-il toujours de même parmi les roses de l'humanité ? Combien ont donné lieu à cette spirituelle remarque de saint François de Sales : « On se moque toujours des vieilles gens, quand ils veulent faire les jolis ; c'est une folie qui n'est supportable qu'à la jeunesse (1). » — Tristes illusions de la vie ! une jeune femme est ou se croit belle ; mais après quelques prin-

(1) *Vie dévote*, p. 3. c. 25.

temps, c'est une rose dont la couleur s'en va : elle ne s'en aperçoit pas, son miroir ou plutôt ses yeux la trompent. Elle vieillit : que dis-je ? elle est vieille déjà selon le monde, je parle de cette vieille des choses extérieures qui importe peu à l'âme juste. Et cependant elle se croit toujours à la saison des fleurs ; et quand on la voit passer avec une naïve confiance en son étoile de jeunesse, on se rappelle involontairement la parole du saint Évêque de Genève : « La grâce est trompeuse et la beauté est vaine, » parce que souvent elles deviennent un danger. Dans l'état de justice originelle, la beauté n'était pour l'âme toujours pure que l'image de la beauté de Dieu, image qui descendait du ciel et nous reportait avec elle dans les régions élevées : c'était aussi le miroir où les perfections de l'âme innocente venaient se réfléchir dans une visible expression. Depuis la chute et la tendance de l'âme vers les choses inférieures, la beauté est devenue ou peut devenir un piège, et le chrétien doit marcher avec précaution sur

le bord de ces précipices. Sans doute il ne faut rien de gêné, ni de scrupuleux; la crainte du danger le provoque souvent, la crainte du vertige peut le donner. Quand le cœur est simple et l'intention droite, il faut aller rondement, et se rappeler la parole de l'Apôtre : « Tout est pur pour les consciences pures, *omnia munda mundis* (1); » et maintes fois, comme l'ont remarqué saint Jean Climaque et avant lui beaucoup d'autres Docteurs, l'âme juste trouve un sujet de louer Dieu et une occasion pour s'élever à lui, là où d'autres rencontrent une tentation et une chute. Ceci me rappelle la pensée d'un moraliste qui disait : « Quand je ramasse des coquillages et que j'y trouve des perles, j'extrait les perles et je jette les coquillages (2). » D'autres, au contraire, ont le talent de jeter les perles, de garder seulement le coquillage et quelquefois la vase qui le supporte.

La beauté est vaine encore, parce que, se-

(1) TIT. 1, 15.

(2) *Pensées* de JOUBERT, titre prélim.

lon la remarque de plusieurs philosophes et le témoignage de l'expérience, il arrive assez souvent que la beauté est l'apanage des personnes sans jugement (1). Que voulez-vous, Mesdames ? La nature n'est point toujours une marâtre injuste, donnant tout aux uns, et refusant tout aux autres : il faut bien des compensations et des dédommagements aux personnes laides. Je suis loin de prétendre que la laideur soit une prime et une condition de vertu ; mais, en fait, combien de personnes, qui, déshéritées au point de vue de la beauté physique, sont très-riches en qualités morales et ont fait admirablement valoir ce fonds primitif. Leurs traits n'ont point cette régularité, leur physionomie est privée de ces couleurs parfaitement nuancées qui forment ce qu'on appelle la beauté dans le monde ; mais leur âme est merveilleusement dotée : elles sont pleines de jugement, sages, prudentes, vertueuses. Toutes ces

(1) Les Italiens ont un proverbe :

Beltà et follia

Vàn spesso in compagnia.

qualités intérieures forment comme un bouquet dont les racines sont en dedans, et dont les fleurs, se projetant sur la physionomie, constituent, aux yeux du véritable observateur, une beauté bien supérieure à l'autre, la beauté d'une âme noble et intègre, « qui s'épanouit sur tous les organes avec les parfums d'une fleur divine : *virente substantiâ virtutis, decorum illud tanquam flos emicat* (1). »—Mais « la beauté dans une femme qui n'a point de sens, dit l'Esprit Saint, c'est comme un anneau d'or sur les narines d'un animal qui ne peut guère se nommer ici que dans la langue latine : *circulus aureus in naribus suis, mulier pulchra et factua* (2). »

Enfin la beauté est vaine, parce que, selon la belle remarque du Tragique grec, « la beauté d'une femme ne l'a jamais aidée à retenir le cœur d'un époux, tandis que la vertu a été sous ce rapport, utile à un grand

(1) SAINT AMBROÏSE, *De offic.*, l. I, c. 45, t. III, p. 8-9, éd. Migne.

(2) PROV., XI, 22.

nombre (1). » Non, Mesdames, ce n'est point la beauté qui retient le cœur ; elle peut l'attirer un instant, mais la retraite est subite, quand la beauté est seule. Dieu a trop estimé le cœur de l'homme pour lui permettre de se donner complètement, de se donner à toujours pour une chose aussi vaine que la beauté des formes extérieures. Alors même qu'il le voudrait, le cœur de l'homme ne peut pas se donner ainsi : il y a en lui des instincts supérieurs qui réagissent énergiquement, et ces instincts peuvent le conduire jusqu'à la honte de lui-même, à cette heure de déception où il rencontre le vrai, où il ne trouve rien qui soit digne de lui, derrière cette statue animée dont toute la richesse est ce que l'Écriture appelle « une grâce trompeuse et une beauté vaine. » Ce qui charme vraiment le cœur de l'homme, ce qui le charme d'une manière constante, ce sont les qualités de l'esprit et du cœur, c'est cette vertu douce et ferme, cette amé-

(1) *Euripide*, cité par CLÉM. D'ALEX., *Stromat.*, l. 4. c. 20, p. 1338.

nité de tous les instants, cette patience à toute épreuve, cette force suave dans les malheurs de la vie; c'est, avant tout, cette profonde piété, cette piété éclairée, dont la pratique perfectionne et sauvegarde toutes les belles qualités de la femme, élève son caractère et sa vertu à une hauteur que la nature abandonnée à ses propres forces n'atteindra jamais. La femme vraiment chrétienne est, dans sa maison, « comme un vase d'or solide, orné de toutes sortes de pierres précieuses, *quasi vas auri solidum, omni lapide pretioso ornatum* (1). » Ce n'est plus un vain ornement destiné à plaire quelques jours; ce n'est plus un instrument de plaisirs et de délassements frivoles ou mauvais, c'est quelque chose de saintement beau, c'est une image sacrée de la bonté et de la beauté de Dieu; c'est le vase d'or précieux dont le métal brille davantage à mesure qu'on le creuse plus profondément, et les perles qui l'entourent sont d'autant plus pré-

(1) ECCLI., L. 10.

cieuses qu'elles font partie d'un tout parfaitement solide, *quasi vas auri solidum*. C'est à cette femme, modèle de la vraie perfection, que l'Esprit Saint réserve tous ses éloges : *Mulier timens Dominum ipsa laudabitur*.

L'Écriture ajoute : « Donnez-lui du fruit de ses mains, et que ses œuvres la louent dans l'assemblée des juges. » Donnez-lui du fruit de ses mains ; qu'elle puisse goûter et savourer à son tour toutes les bonnes choses qu'elle a produites ; qu'elle voie sa maison prospérer, son mari environné d'estime et de confiance, ses enfants heureux dans leur voie, et sa postérité s'étendant comme des rameaux pleins d'honneur et de grâce, *rami honoris et gratiæ* (1). Qu'elle jouisse de l'attachement et de la considération de toute sa famille et de toutes les personnes qui la connaissent, que les pauvres surtout, que les malades et les affligés ne prononcent son nom qu'avec un profond sentiment de respect et de tendre

(1) ECCLI., XXIV, 22.

vénération ; que son souvenir resté gravé dans le cœur de tous ceux qui ont eu des larmes à verser, qui ont eu besoin de conseils, et à qui l'aumône d'une amitié franche et vraie a fait tant de bien, surtout à certaines heures de la vie où tout semble faire défaut à l'âme exilée : *date ei de fructu manuum suarum*. Oui, donnez-lui à manger aux jours de sa vieillesse, de ces fruits si doux et si savoureux : il ne saurait en exister de meilleurs sur la terre, et le paradis terrestre lui-même aurait presque envié cette abondante récolte de fruits de patience, de dévouement, de tendresse et de miséricorde, fruits divins qui ne pouvaient croître et mûrir là où la douleur et la souffrance n'existaient pas. Servez à cette femme généreuse, servez-lui, avec une large mesure, ces produits nombreux des arbres qu'elle a plantés, et que leur parfum aille rafraîchir la moelle de ses os : *irrigatio ossium* (1)...
Fama bona impinguat ossa (2).

(1) PROV., III, 8.

(2) PROV., XV, 30.

« Que ses œuvres la louent dans l'assemblée des juges » ; que ses actions soient comme un cantique de louanges en son honneur : *laudent eam in portis opera ejus*. La femme forte n'a rien fait pour la louange ; elle a tout fait pour le bien, et son intention était aussi pure que son dévouement sincère. Dieu, le bien de sa famille et de l'humanité, telle a été sa constante devise ; et dans le retentissement de ses œuvres, elle n'a jamais accepté volontiers que ce qui était nécessaire à la bonne édification du prochain, selon le précepte évangélique : « Que votre lumière brille en présence des hommes, afin qu'ils la voient et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux (1). » Mais le Seigneur, qui n'a pas les mêmes motifs de réserve, veut que les œuvres de la femme forte demeurent comme un monument de sa vertu, de sa tendresse conjugale, de son amour maternel, de sa miséricorde pour les pauvres, de son énergique activité, de sa

(1) MATTH., V, 16.

bienveillance et de sa charité pour tous ; il veut que les hommes graves et sérieux, qui sont comme les juges de la terre, la montrent avec respect aux générations présentes et futures, en disant : Voilà le modèle de la femme, de la mère et de l'épouse ; contemplez cette riche nature, elle a deux faces qui semblent opposées et qui ne font que se compléter : d'une part, c'est une âme de femme avec toute la délicatesse, la prévoyance, la sagesse pratique et la tendresse de la femme ; de l'autre, c'est un esprit mâle et vigoureux, avec les ressources, la force, l'énergie, l'activité et la ferme persévérance que l'on admire dans les caractères virils : *femineæ cogitationi masculinum animum inserens* (1).

Je ne saurais mieux terminer ces instructions que par ces paroles du livre des Machabées : elles sont la plus belle, la plus simple et la plus complète explication de ces deux mots, qui ont été le thème de nos Entretiens, et qui contiennent tout un admi-

(1) II MACH., VII, 21.

nable poëme en action : LA FEMME FORTE.
Pussions-nous n'avoir pas été le trop indigne historien de sa gloire et de ses vertus !
Mulierem fortem quis inveniet ?

FIN.



TABLE DES MATIERES

PREMIER ENTRETEN. — Qui trouvera la femme forte? Elle est plus précieuse que les perles qui viennent des extrémités du monde. Le cœur de son mari met sa confiance en elle, et il n'aura pas besoin de richesses étrangères. Elle lui rendra le bien et non le mal, tous les jours de sa vie	I
DEUXIÈME ENTRETEN. — Elle a cherché la laine et le lin, et elle les a travaillés avec des mains sages et ingénieuses	27
TROISIÈME ENTRETEN. — Une femme de bon sens est amie du silence : rien n'est comparable à une femme bien instruite.	51
QUATRIÈME ENTRETEN. — Elle est devenue comme le navire d'un marchand qui apporte de loin ses richesses	81
CINQUIÈME ENTRETEN. — La femme forte s'est levée avant le jour.	107
SIXIÈME ENTRETEN. — Elle s'est levée avant le jour (suite).	135
SEPTIÈME ENTRETEN. — Elle a partagé le travail et la nourriture à ses domestiques.	165
HUITIÈME ENTRETEN. — Elle a considéré un champ, et elle l'a acheté : elle a planté la vigne du fruit de ses mains.	193

NEUVIÈME ENTRETEN. — Elle a mis la force comme une ceinture autour de ses reins, et elle a affermi son bras	219
DIXIÈME ENTRETEN. — Elle a mis la force comme une ceinture autour de ses reins, et elle a affermi son bras (suite).	240
ONZIÈME ENTRETEN. — Elle a goûté, et elle a vu que son négoce est bon : sa lampe ne s'éteindra point dans la nuit. Elle a mis la main à des choses fortes, et ses doigts ont pris le fuseau.	273
DOUZIÈME ENTRETEN. — Elle a ouvert sa main à l'indigent, elle a étendu ses mains vers le pauvre	293
TREIZIÈME ENTRETEN. — La femme forte ne craindra pour sa maison ni le froid ni la neige, parce que tous ceux qui l'habitent ont de doubles vêtements ; elle a fait de riches tapisseries ; elle s'est revêtue de pourpre et de lin.	323
QUATORZIÈME ENTRETEN. — Son mari sera illustre dans les assemblées ; quand il sera assis au milieu des sénateurs de la terre. Elle a fait des étoffes très-fines, et elle les a vendues ; elle a donné une ceinture au marchand.	347
QUINZIÈME ENTRETEN. — Une force mêlée de grâce est son vêtement, et elle aura de la joie en ses derniers jours. Elle a ouvert la bouche à la sagesse, et la loi de la clémence est sur ses lèvres :	371
SEIZIÈME ENTRETEN. — Elle a considéré les sentiers de sa maison, elle n'a point mangé son pain dans l'oisiveté : ses enfants se sont levés et l'ont proclamée bienheureuse : son mari s'est aussi levé et a chanté ses louanges.	397

TABLE DES MATIÈRES.

417

DIX-SEPTIÈME ENTRETEN. — Beaucoup de filles ont amassé des richesses, mais vous les avez toutes surpassées. La grâce est trompeuse et la beauté est vaine : la femme qui craint le Seigneur est celle qui sera louée. Donnez-lui du fruit de ses mains ; que ses propres œuvres la louent dans l'assemblée des juges.

423

FIN DE LA TABLE.